BnF Gallica

Les Misères d'un fonctionnaire chinois. Le Nouveau seigneur de village. Henri Perrier. Par Francisque Sarcey

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Sarcey, Francisque (182.-1899). Les Misères d'un fonctionnaire chinois. Le Nouveau seigneur de village. Henri Perrier. Par Francisque Sarcey. 1882.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

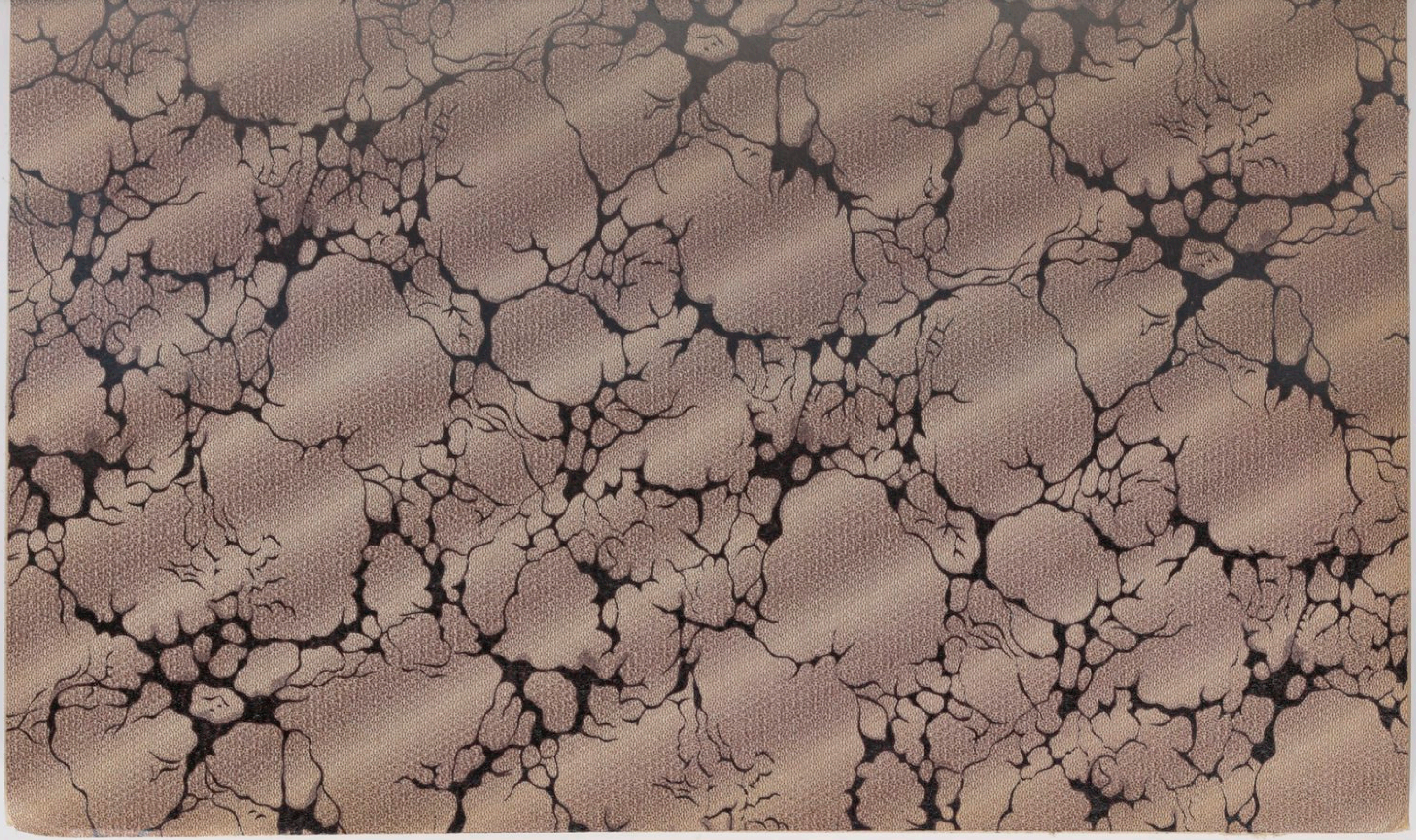
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



JEAN DUVAL
RELIURE INTRO
BREVETÉ S.G.D.G.

LES MISÈRES

D'UN

FONCTIONNAIRE CHINOIS

3282

8° Y² 5342

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

ÉTIENNE MORET. . . . . 1 vol.
LE PIANO DE JEANNE . . . . . 1 —

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 7960-2.

LES MISÈRES

D'UN

FONCTIONNAIRE CHINOIS

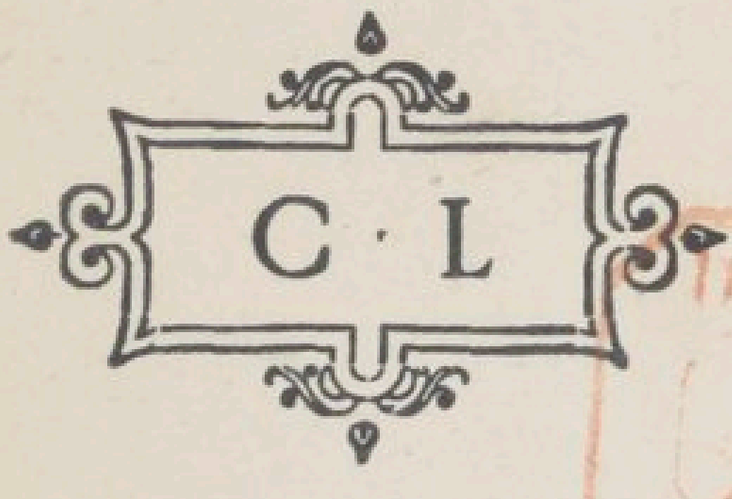
—LE NOUVEAU SEIGNEUR DE VILLAGE—

— HENRI PERRIER —

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PAR

FRANCISQUE SARCEY



DÉPÔT LÉGAL Seine 1882 3469

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction et de traduction réservés.

©

LES MISÈRES

D'UN FONCTIONNAIRE CHINOIS

— CONTE CHINOIS —

COURTE PRÉFACE

Cette histoire vient de Chine en droite ligne, comme les potiches et les magots qui ornent si agréablement nos cheminées. Un de nos plus braves officiers en a trouvé le manuscrit dans le pillage du palais impérial. Il l'a rapporté dans sa valise, comme une curiosité de ce beau pays. Il l'a communiqué à plusieurs sinologues, qui le lui ont tous traduit à livre ouvert, avec la plus grande facilité. Il est vrai qu'aucun d'eux n'y a lu la même histoire. Mais il ne faut pas s'arrêter à si peu de chose.

Les savants qui apprennent le Chinois rue Richelieu sont sujets à ces petits désagréments. J'ai choisi de toutes ces traductions celle qui m'a paru la moins ennuyeuse, et je la donne au public.

I

OU IL EST DÉCIDÉ QUE M. FO-HI FILS SERA MANDARIN

Madame Fo-hi reprit ses sens, et dit à son mari en se rajustant :

— Qu'avez-vous fait là, mon ami ? et que deviendrons-nous avec une troisième fille sur les bras ?

— Une fille ? reprit M. Fo-hi avec dignité. Vous ne savez ce que vous dites, ma femme. Pourquoi serait-ce une fille plutôt qu'un garçon ?

— Parce que...

— Parce que, quoi ?

— Parce que j'en suis sûre,

— Voilà pourtant comme les femmes raisonnent en Chine ? Eh bien ! moi, chère âme de mes yeux,

je ne prétends pas être sûr du contraire. Le sage n'est jamais sûr de rien. Mais je crois que ce sera un garçon.

— Et sur quoi le croyez-vous ?

— Je le crois sur ce que je le crois.

— C'est différent. Que le grand Changhti vous entende, mon ami. Un garçon ferait bien notre affaire. Nous sommes encore jeunes tous les deux ; mais dans une vingtaine d'années nous commencerons à vieillir ; le temps du repos sera proche. Nous quitterons alors le commerce, et notre fils nous succédera, comme vous avez succédé vous-même à votre père.

— Mon fils commerçant ! Mon fils vendre du riz, du poivre et de la cannelle ! un descendant des Fo-hi ! y songez-vous, madame ?

— Eh ! pourquoi non ? n'en avons-nous pas vendu toute notre vie ? n'en vendons-nous pas encore ? en sommes-nous moins heureux, s'il vous plaît ? nous gagnons largement de quoi nous suffire, et nous mettons de côté tous les ans quelques taels pour la dot de nos filles. Nous jouissons dans le quartier de la considération que donne l'habitude de payer ses billets à l'échéance. Tout le monde m'y salue quand je passe. Nous ne connaissons que de braves gens, comme nous, qui viennent le soir nous demander une tasse de thé ou un verre de vin de riz. Nous n'avons rien à démêler avec personne ; nous sommes indépendants, et quand nos comptes sont en

règle et nos filles dans leur lit, il ne nous reste plus qu'à dormir sur les deux oreilles. Que voulez-vous de plus, je vous prie, pour votre fils ?

— Je veux que mon fils soit quelque chose.

— Nous ne sommes donc rien, nous ?

— Vous l'avez dit, madame Fo-hi, nous ne sommes rien, dont j'enrage. M. le gouverneur donne des soirées toutes les semaines : nous a-t-il une seule fois priés d'y venir? Êtes-vous pourtant moins belle, moins fraîche, et avez-vous les pieds moins petits que les femmes qu'il invite? Quand l'empereur, fils du ciel, passera par notre ville, serons-nous admis d'un peu près à contempler son auguste visage? Avons-nous une place marquée dans les cérémonies publiques? J'ai un bonnet de soie jaune, vous savez s'il est magnifique, et ce qu'il m'a coûté. Ai-je le droit d'y mettre une boule de corail, ne fût-elle pas plus grosse qu'une noisette? Et comment peut-on vivre sans boule à son bonnet? J'entends que mon fils en ait une au sien. Il sera reçu chez M. le gouverneur, il sera gouverneur lui-même. Songez à cela, madame Fo-hi! Notre fils gouverneur, et causant avec les ministres, comme je cause avec vous! c'est bien autre chose que de peser du poivre!

Et M. Fo-hi enfonça glorieusement son foulard sur ses oreilles. Madame Fo-hi reprit, en branlant la tête :

— Ceux qui savent peser du poivre peuvent se pas-

ser des ministres. J'aime mieux être maîtresse chez moi que de faire antichambre chez eux.

— Ces raisonnements font pitié ! Mon fils sera ministre, vous dis-je et c'est chez lui qu'on viendra faire antichambre.

Madame Fo-hi soupira et ne dit plus mot ; car c'était une Chinoise de beaucoup de sens. Les deux époux ne tardèrent pas à s'endormir paralèllement sous leurs rideaux orange, semés d'oiseaux de paradis, et ils eurent des rêves bien différents dans cette nuit mémorable. Madame songea qu'un génie bienfaisant la transportait sur une haute montagne, qui se trouvait être une montagne d'excellent poivre. Elle la débitait à ses pratiques en éternuant d'une façon prodigieuse. Et cependant M. Fo-hi voyait distinctement un oiseau de paradis, coiffé d'un superbe bonnet jaune, autour duquel étincelaient des milliers de boules plus brillantes que le soleil. L'oiseau s'élevait en battant des ailes à une hauteur extraordinaire, et s'asseyait sur un fauteuil de mandarin, en croisant ses jambes l'une sur l'autre, avec un grand air de dignité. Il invitait par un geste gracieux M. Fo-hi à prendre place à côté de lui, et M. Fo-hi se levait déjà, dans un ravissement inexprimable, quand il fut éveillé par un éternuement de sa femme :

— Dieu vous bénisse, ma chère, lui dit-il d'un ton joyeux ; mais les songes ne trompent jamais, et mon fils sera ministre.

— C'est précisément pour cela qu'il doit être épicier, répondit madame.

Et la dispute recommença sur nouveaux frais. C'est une belle institution que le mariage.

II

LE JEUNE FO-HI ENTRE AU COLLÈGE

La naissance du garçon qu'ils attendaient combla de joie les deux époux. Quand il eut atteint le premier degré de la vie, à l'âge de dix ans, son père résolut de le mener à la *forêt des pinceaux*. C'est le nom que les Chinois, dans leur langue poétique, donnent à leurs collèges : Madame Fo-hi en avertit un bonze, à qui elle avait la bonne habitude de conter les affaires de son mari, en même temps que les siennes. Le bonze accourut tout échauffé, et dit :

— Que le Tao répande sur vous ses bénédictions ! Vous êtes des imprudents. Votre fils est perdu si vous le conduisez à la forêt des pinceaux. Sous pré-

texte de lui apprendre le sanscrit et le prâkrit, on corrompra sa jeune âme, en y versant du poison. Les livres qu'on lui mettra entre les mains ont été composés il y a deux mille ans. Ils ne parlent donc point du vrai Dieu, qui n'existait pas encore. Ce sont des poésies abominables qui chantent les métamorphoses de Vichnou et les superstitions du culte des idoles. Elles donnent pour des modèles de piété ces fakirs ridicules, qui allaient tout nus.

— Quoi! tout nus ! s'écria madame Fo-hi en rougissant.

— Oui, tout nus, reprit le bonze, et qui s'enfonçaient des clous dans les cuisses, et qui se jetaient sous les roues du char de Jagernaut. Vous sentez aisément combien ces exemples sont contagieux! Confiez-moi votre fils ; nous lui apprendrons un tout autre sanscrit et à bien meilleur compte. Nous l'élèverons dans la crainte du Tao et de ceux qui le représentent sur la terre. Nous en ferons un jeune homme selon notre cœur, qui s'abstiendra de viandes immondes, distribuera, par nos mains, d'abondantes aumônes, et ne se mettra jamais de clous dans les cuisses.

Le marchand répondit :

— Il n'y a pas grande apparence que cette envie lui prenne jamais. Cela pouvait être à la mode il y a deux mille ans. L'usage en est passé depuis trop longtemps pour qu'on y revienne aujourd'hui, et tous les livres du monde n'y feront rien. Je ne

connais point les poètes dont vous parlez ; mais leurs vers, si beaux qu'ils puissent être, ne persuaderont plus personne. Je n'ai pas d'inquiétude à cet égard, et vous êtes trop bon d'en prendre. Je vous confierais volontiers mon fils, si j'avais l'intention de le consacrer au culte du Tao ; mais j'en veux faire un homme et non un bonze. Il vaut donc mieux qu'il soit élevé par des hommes, et qu'il apprenne dès à présent à vivre dans leur société. Il m'en coûtera ce qu'il pourra. J'ai bien l'honneur de vous saluer, et que Dieu vous assiste !

Le bonze resta seul avec madame Fo-hi.

— Hélas ! s'écria-t-il, un tel aveuglement fait trembler. Malheureux Chinois ! malheureuse Chine ! C'est à vous, chère madame, de réparer les erreurs de votre mari, et d'appeler les bénédictions de Dieu sur votre fils, qui en aura besoin. Nos établissements sont pauvres. Sa Majesté, le fils du ciel, qui dépense beaucoup d'argent pour ses collèges, nous en donne aussi quelque peu pour soutenir la concurrence que nous leur faisons ; mais cela ne nous suffit pas. Il faut que les âmes pieuses viennent à notre secours. Nous vivons de la charité publique.

— Tenez, dit madame Fo-hi, prenez et priez pour mon pauvre fils, mais n'en dites rien à mon mari ; il me gronderait.

— Ne craignez rien, madame, je suis l'humble serviteur de celui qui a dit : « Que votre main gauche ignore toujours l'argent qu'a reçu votre main droite. »

III

CONVERSATION INSTRUCTIVE

M. Fo-hi avait pour voisin un vieux lettré, qui se nommait Li-joulin. C'était un philosophe très savant et très malin, qui usait sa vie à chercher le vrai, et qui le disait en riant, quand il croyait l'avoir trouvé. Il avait sur des sujets délicats des opinions très particulières, et se moquait ouvertement dans ses livres des préjugés et des sots. Il s'était fait par là une grande réputation et beaucoup d'ennemis. Il était mal vu de ceux qui l'avaient mal lu, et les gens qui pensaient bien le lisaient mal. Mais il ne s'en souciait guère ; il méprisait les dignités et les places, et il trempait philosophiquement pour son dîner une croûte de pain sec dans un verre d'eau claire.

M. Fo-hi l'alla trouver, et lui dit :

— Je viens vous demander un conseil, voisin. J'ai un fils qui est très intelligent et d'un esprit au-dessus de son âge. Sa mère me presse de le mettre au collège, pour qu'il y étudie le sanscrit et autres belles choses qu'on y enseigne. Qu'en pensez-vous, vous qui êtes un savant ?

— Répondez d'abord à ma question : quelle est votre fortune ?

— Oh ! ne vous inquiétez pas, voisin. On a de quoi payer. Il faudra peut-être se saigner un peu. Mais madame Fo-hi s'achètera une robe de moins. Je renverrai l'un de mes commis et je ferai sa besogne. J'ai encore bon pied, bon œil, et le cœur à l'ouvrage.

— J'en suis persuadé : aussi n'est-ce pas cela que je vous demande. Quelle fortune pouvez-vous donner à votre fils, le jour où il aura terminé ses études?

— Comment ! quelle fortune ?

— Oui ; le sanscrit n'est un gagne-pain que pour ceux qui l'enseignent ; j'ai mangé le pain qu'il gagne, et je ne le souhaite à personne.

— Mais on m'a toujours dit que le sanscrit mène à tout.

— On risque fort, en prenant un chemin qui mène partout, de n'arriver nulle part. Le sanscrit est l'ornement d'une grande fortune ; ce n'est pas un moyen de la gagner. Il est fort difficile de tenir son rang dans la bonne compagnie, si l'on ne sait pas quelque peu cette vieille langue, et les choses

dont on s'instruit en l'apprenant. Mais il est impossible d'y entrer sans gants frais, ni bottes vernies. Avez-vous de quoi lui acheter des bottes ?

— Il aura une place.

— La place qu'il aura ne lui donnera que du pain, et le forcera d'avoir des bottes. L'empereur a trop de gens à son service pour les payer bien cher. Il leur donne juste de quoi ne pas mourir de faim ; mais il exige d'eux, en revanche, qu'ils soient vêtus et logés comme des gens qui le représentent, à quelque degré que ce soit. Vous savez l'arithmétique, mon cher voisin, puisque vous êtes négociant. Que diriez-vous d'un fonds de commerce que vous achèteriez dix mille taëls, et qui vous en rapporterait cinq cents par année en occupant vos jours et vos nuits ; ce serait une mauvaise affaire, n'est-ce pas ? C'est précisément celle où vous vous engagez. L'éducation d'un jeune homme dure quatorze ou quinze ans, dont dix passés au collège, et trois ou quatre dans les écoles spéciales. Comptez un peu ce que vous aurez déboursé par chaque an ; ajoutez à cette somme les intérêts composés, et vous aurez au bout de ce temps un assez joli capital, placé sur la tête de votre fils. Si vous le lui donniez en argent ou en terre à sa majorité, il partirait de là pour se créer une grande fortune et une position considérable. Vous le lui remettez en sanscrit ; il obtient une place qui l'enchaîne du matin au soir, qui lui ferme tout espoir d'être jamais ni riche, ni indépendant, et

dont le produit représente à peine l'intérêt du capital engagé. Cela est-il clair ?

— Mais, cependant, dit l'épicier en se grattant l'oreille, M. le directeur du collège où j'ai conduit mon fils hier...

— Ah! vous avez mis votre fils au collège hier?

— Eh! sans doute!

— Vous avez fort bien fait, alors je vous conseille de l'y laisser.

— Je suis ravi que vous pensiez de la sorte. On m'avait bien dit que vous étiez un habile homme. Toutes les fois que vous aurez besoin de riz ou de sucre, venez chez nous; il y en aura pour vous d'excellent, et au plus juste prix.

IV

LE JEUNE FO-HI TERMINE GLORIEUSEMENT SES ÉTUDES

J'en suis fâché pour le héros de cette histoire, mais ce n'était ni un cancre ni un aigle. Il flottait entre les deux, plus près de l'un que de l'autre; laborieux d'ailleurs et docile, il était aimé de ses professeurs, qui disaient de lui qu'il était un élève distingué, parce qu'il n'avait rien qui le distinguât de ses camarades. Dans une classe de soixante élèves, il y en a toujours une quarantaine de distingués. Le jeune Fo-hi était l'un des quarante. Il apprit à la forêt des pinceaux, durant les neuf années qu'il y resta, tout ce qu'on y enseigne, c'est-à-dire fort peu de chose : quelques mots de prâkrit et de sanscrit étaient encore le plus clair de sa science. Son père

le menait de temps en temps chez le vieux lettré, qui prenait plaisir à faire causer le petit bonhomme.

— Mon fils sera un jour quelque chose, disait le père avec orgueil.

— Il vaudrait mieux qu'il fût quelqu'un, murmurait le vieux lettré.

Il constatait, en l'interrogeant, que ce futur savant n'avait pas un goût fort vif pour ses études. Il est vrai qu'il n'avait pas non plus pour elles une répugnance très prononcée. On lui disait de traduire du sanscrit en chinois et du chinois en sanscrit; il obéissait avec la parfaite indifférence du commis de son père quand, sur l'ordre du patron, il versait des pruneaux dans un tonneau de riz.

— Quel admirable épicier eût fait ce jeune imbécile! pensait le vieux Li-joulin. Encore une vocation manquée!

L'année vint enfin où le fils de Fo-hi dut passer son dernier examen, son examen de sortie, par-devant un tribunal de lettrés. Ses professeurs lui mirent entre les mains un gros livre, où un ami de la jeunesse et de la science avait entassé dans un fort bel ordre tout ce que les hommes ont dit, fait et su, depuis qu'il y a des hommes sur la terre ; il l'apprit bravement par cœur, d'un bout à l'autre, car il avait une fort belle mémoire. Il étonna ses juges par la facilité et la netteté de ses réponses. Il reçut cette palme verte dont un célèbre Chinois a dit si élégamment :

« Elle croît sur le seuil des forêts de pinceaux, et

ne se laisse cueillir que par ceux qui ont appris les mots magiques; ils s'avancent ensuite dans la vie, armés de ce talisman, et toutes les portes s'ouvrent devant eux. Ce sont les rois de l'avenir. »

Le jeune Fo-hi s'en alla donc chez son père, la tête haute, comme doit la porter un roi de l'avenir, et lui annonça cette grande nouvelle. Le bonhomme en pleura de joie ; il ordonna un festin magnifique, où il invita ses parents et ses amis, sans oublier le vieux Li-joulin. Tout le monde y but à la santé du jeune roi de l'avenir, et lui prédit les destinées les plus brillantes. L'avenir paraît toujours d'une jolie couleur, quand on le regarde au travers d'un bon vin qui brille.

Vers minuit, il n'y eut plus que le vieux Li-joulin que fût en état de savoir ce qu'il disait ; aussi ne disait-il rien. Il s'esquiva, en souriant dans sa barbe. Le roi de l'avenir eut une forte indigestion, et ce fut l'un des plus beaux jours de sa vie.

V

OU LE ROI DE L'AVENIR EST EMBARRASSÉ

— Et que me conseillez-vous de faire maintenant? dit un jour le jeune Fo-hi au vieux Li-joulin. Toutes les carrières me sont ouvertes; laquelle dois-je choisir?

— La carrière de l'épicerie, répondit le philosophe.

— Moi, épicier? allons donc!

— C'est l'état de votre père, jeune homme.

— Mon père ne savait pas un mot de la langue sanscrite. A quoi me servirait-il d'avoir perdu dix ans à l'apprendre?

— A savoir jouir de votre fortune quand vous l'aurez gagnée.

Le roi de l'avenir pinça les lèvres avec un air de

dédain, et jugea que le bonhomme radotait ; au sortir de là, il rencontra un de ses anciens camarades, qui le mena dans sa chambre, une jolie chambre où pendaient plusieurs pipes à fumer l'opium. Cette chambre et ces pipes décidèrent de la vocation du jeune Fo-hi. Son camarade étudiait les lois.

— Je veux étudier les lois, dit-il à son père en rentrant.

Madame Fo-hi prit la parole, et dit que ce seraient encore trois ans, pour le moins, de grosses dépenses, sans compter qu'après ces trois années de nouvelles études, il n'était pas du tout sûr qu'on ne fût point obligé à des sacrifices plus grands encore. Elle ajouta que ses deux filles étaient en âge d'être mariées, et qu'il fallait songer à les établir. Les deux sœurs écoutaient à la porte ; c'étaient de bonnes filles, quoiqu'elles fussent un peu trop curieuses, mais on n'est pas parfait, comme dit le sage Confucius ; elles entrèrent au milieu de la conversation, elles déclarèrent toutes deux qu'elles n'étaient pas pressées, qu'elles sauraient bien attendre que leur frère fût arrivé à la gloire ; qu'elles tenaient d'ailleurs à être épousées, non pour leur dot, mais pour elle-mêmes ; c'est un préjugé des jeunes Chinoises. Il fut abondamment pleuré ce soir-là dans la famille de Fo-hi ; et après beaucoup d'embrassements et de larmes on y décida que le roi de l'avenir recevrait une pension de son père.

Le jeune Fo-hi fit les plus belles promesses du

monde, et il faut dire à sa louange qu'il les tint, dans la mesure de ses forces. Ce n'était point un méchant garçon, ni même un paresseux, c'était un esprit médiocre, qui suivait tout doucement l'ornière qu'on lui avait tracée; il allait d'un mouvement machinal, sans regarder ni à droite ni gauche, où le poussait le vent du hasard. Il y a plus qu'on ne croit d'esprits ainsi faits, et, comme l'a fort bien dit un des plus grands philosophes de la Chine, l'homme n'est ni ange ni bête.

Le jeune Fo-hi ne se perdit donc point, durant ces trois années d'études libres. Il ne perdit que l'argent de son père. Il passa honorablement tous ses examens, conquit tous ses grades, et reçut enfin de belles lettres patentes, signées du ministre, contre-signées de l'empereur, par lesquelles il était autorisé à mettre un bouton de cristal à son bonnet. Ce jour paya monsieur Fo-hi père de tous ses sacrifices. Madame Fo-hi se laissa éblouir elle-même à l'éclat de ce bouton ; elle oublia que durant trois années elle s'était levée à quatre heures du matin, et avait fait l'ouvrage de deux domestiques. On fit solennellement encadrer les lettres patentes, et on les exposa à l'endroit le plus apparent de la maison. La vue de ce cadre consola singulièrement les deux jeunes filles, qui ne laissaient pas que d'avoir eu quelques nuits inquiètes.

Le grand Tao prit leur ennui en pitié, et leur envoya des maris. Pé-ka-o demanda l'aînée en ma-

riage; c'était un brave homme, à figure joviale, robuste d'épaules, et dont le rire s'entendait au loin. Il était laboureur de son état et possédait une ferme, qu'il faisait valoir lui-même. On lui avoua qu'il n'y avait pas de dot à prétendre ; il ne fit point la grimace, et répliqua sur-le-champ qu'une bonne femme de ménage était le premier des trésors dans une ferme, et que mademoiselle Fo-hi était assez riche de ses charmes et de ses vertus. Le compliment n'était peut-être ni très nouveau, ni bien galamment tourné, mais il partait du cœur; il était dit de cet air de franchise et de bonne humeur qui persuade ; il suffisait d'ailleurs que ce fût un compliment, mademoiselle Fo-hi sourit et agréa celui qui le faisait.

La seconde sœur n'avait guère qu'un an de moins que son aînée; ce mariage prochain lui donna des idées. Elle alla trouver son père, elle lui déclara qu'elle aimait Chi-kan-go, et qu'elle épouserait Chi-kan-go.

— Eh quoi! s'écria monsieur Fo-hi au comble de l'étonnement, mon commis de magasin ! Je ne puis pourtant pas lui jeter ma fille à la tête. Encore faudrait-il qu'il me la demandât.

— Il n'osera jamais. Vous êtes si imposant, mon père !

— Mais sais-tu s'il t'aime, seulement? Est-ce que le drôle aurait eu la hardiesse de te le dire?

— Lui, mon père! il n'ose pas même me regarder.

— Eh bien, alors !

La cadette sourit, comme avait fait sa sœur, mais d'un air infiniment plus malicieux. Elle s'assit sur les genoux de son père, et lui passa les bras autour du cou.

— Tu l'associeras à ton commerce, nous resterons toujours près de toi, tu vieilliras au milieu de tes enfants et, s'il plaît à Dieu, de tes petits-enfants; nous serons tous heureux, car nous serons tous ensemble.

— Allons ! fais-le venir, dit M. Fo-hi, qui voyait déjà ses petits-enfants lui grimper aux jambes en lui criant : *Bon papa, bon papa !*

Chi-kan-go se présenta devant son patron, tremblant comme une feuille d'érable, et rouge comme une pivoine. Il était fort timide de son naturel, mais ce n'en était pas moins un rude travailleur. M. Fo-hi lui trouvait du bon sens, et bon sens vaut mieux qu'esprit dans le commerce.

Les deux noces furent célébrées le même jour.

M. le docteur daigna les honorer de son bouton de cristal. Il était bien un peu humilié des beaux-frères que lui donnaient ses sœurs, mais, réflexion faite, il en avait pris son parti. Il s'était dit qu'un jour il les tirerait de ces métiers infimes, et les élèverait, par son crédit et son influence, à des positions plus dignes de lui. Il serait leur protecteur, et cette idée flatteuse le réconciliait avec la bassesse de leur condition présente. Il tourna même, en

l'honneur des deux mariées, quatre ou cinq couplets de circonstance qui parurent admirables, et que nous supprimons ici, parce qu'ils feraient peut-être moins de plaisir au lecteur qu'il n'en firent à M. Fo-hi. Madame Fo-hi pleura de tout son cœur quand on les chanta; elle pleura le soir encore quand il fallut livrer ses filles à leurs maris, elle se remit à pleurer le lendemain matin en s'éveillant. Les larmes ont cela de merveilleux qu'elles soulagent les bonheurs extrêmes comme les grands chagrins.

— Eh! mon garçon, dit M. Fo-hi père à son fils en lui frappant sur l'épaule, voilà tes deux sœurs établies. A ton tour, maintenant. Le gouvernement te doit une place, puisqu'il t'a donné de l'éducation. Nous allons la lui demander.

La lune de miel des deux jeunes ménages brilla doucement sur les longues et inutiles démarches de l'épicier solliciteur, et en adoucit l'amertume. Il se tourna d'abord vers le chef de la verge d'airain, qui exerce en Chine les mêmes fonctions que le ministre de la justice en France. Il le combla en quelques mois de pétitions et de placets. Il y en avait de toutes sortes, les uns polis et dignes, d'autres légèrement étonnés, d'autres suppliants et pathétiques. On s'adressait tantôt à la raison du ministre, et tantôt à son cœur. Souvent on rappelait les services que la famille des Fo-hi avait rendus de père en fils à la patrie en vendant du poivre, et leur dévouement qui ne s'était jamais démenti pour l'empereur et son

auguste épouse. On vantait les mérites du candidat et sa bonne éducation, et l'argent qu'elle avait coûté. D'autres fois on s'apitoyait sur le sort d'un jeune homme dont les belles facultés ne trouvaient pas d'emploi et qui n'avait d'espoir qu'en la munificence du ministre.

Le ministre ne répondait pas à ces pétitions, qui eussent attendri des tigres. Il avait d'autres affaires sans doute. L'épicier ne se décourageait point. Parmi ses pratiques, qu'il appelait des clients, il comptait des personnages assez haut placés, il les fatigua de visites; quelques-uns apostillèrent ces placets, qui n'en furent pas mieux reçus. D'autres lui promirent de faire des démarches, et le signalèrent à leurs domestiques pour qu'on lui fermât la porte s'il s'avisait de revenir. Le pauvre homme, qui avait jusqu'alors vécu libre, gras et rond, dont le nez fleurissait de santé et de joie, devenait maigre et jaune. Ce nez brillant, ce nez épanoui s'allongeait tristement et penchait vers la tombe. Il négligeait sa boutique ; il avait des accès de mauvaise humeur contre sa femme, contre son fils, contre tout le monde et surtout contre les ministres, dont il parlait avec une inquiétante liberté d'appréciation.

— Je ne sais en vérité pourquoi nous les payons si cher, disait-il au vieux Li-joulin dans un jour d'épanchement. Ils ne font point la besogne du pays, et mon fils est sur le pavé. Ce garçon-là m'a coûté les yeux de la tête, il me mange encore de

l'argent gros comme lui ; il est recommandé par tout le monde, j'ai mis en mouvement toutes les personnes que je connaissais, et quelques-unes même que je ne connaissais pas. Un mandarin de première classe, qui s'intéresse à lui parce qu'il a été au collège avec son neveu, a bien voulu parler pour lui ; c'est comme s'il avait chanté. Le ministre lui a fait de belles promesses, mais tout cela est de l'eau bénite de cour : pas plus de nomination que sur ma main. Si je pouvais arriver jusqu'à l'empereur, je lui en conterais long.

Le vieux lettré aurait eu beau jeu à répondre : Je vous l'avais bien dit ; mais c'était un philosophe indulgent ; il savait que cette phrase n'a jamais guéri de rien.

— Et quelle place voudriez-vous pour votre fils ?

— N'importe laquelle et n'importe où, s'écria M. Fo-hi. Une fois le pied à l'étrier, mon fils arrivera, j'en suis sûr.

— Eh bien ! je vais demander pour vous et pour lui la protection de ma vieille femme de ménage.

L'épicier ouvrit de grands yeux et crut qu'on se moquait. Mais le vieux lettré parlait fort sérieusement. La femme de ménage fut mandée, et on lui conta l'affaire.

— J'essayerai, dit-elle modestement.

Elle avait pour amie intime une vieille balayeuse dont le fils, soldat aux gardes de Sa Majesté, était l'amant d'une cousine de la femme de chambre

qui coiffait tous les matins l'illustre épouse d'un ministre. Huit jours après, le jeune Fo-hi recevait une grande lettre, revêtue du sceau impérial. Il la décacheta en tremblant.

— J'ai une place! s'écria-t-il après avoir lu.

— Il a une place! répéta le père.

— Il a une place! il a une place ! répéta toute la maison.

Et les voisins, et les voisines s'en mêlèrent, et ce ne fut bientôt qu'un cri par la boutique et jusque dans la rue :

— Il a une place ! il a une place !

VI

LE JEUNE FO-HI PASSE FONCTIONNAIRE

— Et quelle place ? demanda-t-on après la première explosion de joie.

La place n'avait rien de bien brillant ; elle n'était assurément pas digne des hautes facultés du jeune Fo-hi, mais il faut bien commencer par quelque chose.

On sait que les Chinois entretiennent leurs routes, comme nous faisons, en les couvrant d'une couche de cailloux, qu'ils écrasent sous la pression d'un rouleau. Ils ont inventé le macadam, comme ils ont inventé la boussole et la poudre à canon. Des ouvriers spéciaux sont échelonnés de distance en distance, le long du chemin ; ils n'ont d'autre occupation que de casser de gros blocs de pierre et

de les débiter en menus morceaux qu'ils ramassent en tas et disposent sur le bord de la route. La forme et la dimension de ces tas ont été réglées, de temps immémorial, par le fondateur de la vingt-deuxième dynastie, en qui Dieu avait mis son esprit de sagesse. Deux ou trois mille ans après, l'incomparable Se-ï-ho se couvrit de gloire en déterminant le nombre des morceaux dont se devaient composer ces tas de cailloux. Il le fixa à 3,333, parce que trois est un nombre sacré, et qu'en l'additionnant trois fois avec lui-même ont obtient le nombre neuf, qui est celui des sphères célestes et des vertus du Tout-Puissant. Ce règlement dura sept siècles et demi, jusqu'au règne du sage Fisch-ton-kan, dont le nom est si célèbre par toute la terre. Ce grand monarque prit un nouvel arrêté par lequel, tout en rendant justice aux vues élevées et droites de son prédécesseur, il déclarait que le règlement fait par lui témoignait d'une superstition grossière, et n'était plus en rapport avec les idées de la Chine. Il prenait un juste milieu entre les aveugles partisans de la routine, qui voulaient qu'on s'en tînt au chiffre consacré, et les novateurs téméraires qui demandaient qu'on l'abaissât à trois mille, et l'arrêtait à 3,300. Il se flattait que cette réforme si désirée, si nécessaire, serait définitive. Cent cinquante ans plus tard, l'élève de Confucius, l'immortel Ka-o-li, fit une nouvelle révolution dans les tas de cailloux ; il décida que le nombre des

morceaux ne devait jamais passer trois mille, et que ce nombre seul pouvait faire le bonheur de la Chine. Quelques esprits mécontents grondèrent tout bas, mais la nation reconnaissante décerna tout d'une voix à Ka-o-li le surnom, qu'il avait si bien mérité, de Père de la patrie.

Je ne parle que pour mémoire d'une infinité de règlements qui prescrivaient, les uns, que les cailloux fussent ronds, pour ne pas blesser les chevaux, les autres, qu'ils fussent aiguisés par le bout, pour donner plus de prise au rouleau. On peut consulter aux archives impériales cet ensemble d'arrêtés, qui ne forme pas moins de dix-huit volumes, et qui restera comme un des plus beaux monuments de la sagesse chinoise.

On comprend que l'entretien des routes doive mettre en mouvement une armée d'ouvriers et de fonctionnaires. Outre le casseur de pierres, qui est au dernier degré de cette échelle hiérarchique, mais qui n'est regardé que comme un manœuvre, et parfaitement méprisé comme tel, il y a le *maître jaugeur*, qui dispose les tas de cailloux dans la forme voulue, le *contrôleur*, qui les examine et qui les compte, le *vérificateur*, qui les recompte, l'*inspecteur*, qui surveille ces divers agents, et l'*administrateur en chef*, qui dirige tout, après avoir pris les ordres du ministre, qui en réfère à l'empereur. Les tas de pierres sont l'ornement de la Chine et font son orgueil, mais ils lui coûtent

bon, comme dit Panurge dans un livre de piété écrit par un bonze célèbre. Le casseur de pierres travaille tout le jour et gagne à peine de quoi manger ; le maître jaugeur fait un peu moins et gagne un peu plus, et cela va toujours ainsi jusqu'à l'administrateur en chef, qui reçoit d'assez gros appointements pour se croiser les bras.

De si bonnes places sont fort courues, comme on le pense bien. L'empereur en a multiplié le nombre sans pouvoir encore satisfaire les désirs de ses sujets. Il y a presque autant de *maîtres jaugeurs* en Chine que de tas de cailloux, mais les candidats sont plus nombreux que les étoiles du ciel. Le gouvernement a voulu faire quelque chose pour eux, il a créé des places de surnuméraires. Les surnuméraires sont des gens à qui l'on dit : « Prenez patience, la première place vacante sera pour vous, attendez » ; et qui serrent en attendant la boucle de leur robe. Et comme cela ne suffisait point encore, on a décidé qu'il y aurait des aspirants au surnumérariat. Le jeune et incomparable Fo-hi était nommé ASPIRANT SURNUMÉRAIRE MAITRE JAUGEUR DES TAS DE CAILLOUX au petit village de Pi-ho ; toute la famille chercha l'endroit sur la carte, et reconnut qu'il était à l'autre bout de l'empire. Madame Fo-hi soupira en songeant qu'elle n'embrasserait peut-être plus son fils. Mais le jeune homme ne se sentait pas de joie, il allait voir du pays.

Il eut, par faveur spéciale, quelques jours avant son départ, une audience du ministre des travaux publics. Il tremblaït fort, en entrant chez ce grand personnage; il craignait qu'on ne le reçût avec hauteur et avec morgue. Il trouva un homme simple, aisé, poli, qui l'accueillit avec autant de bienveillance que de dignité. Il causa familièrement avec lui pendant cinq minutes, lui donna de bonnes paroles, et termina en lui disant qu'un bel avenir s'ouvrait devant lui, et qu'avec l'éducation qu'il avait reçue il ne manquerait pas d'avancer rapidement dans la carrière qu'il avait choisie.

Le jeune homme ne comprenait pas fort bien à quoi le sanscrit pouvait lui être bon pour jauger des cailloux; il n'en sortit pas moins enchanté de son audience, et se fit sur-le-champ faire un superbe habit bleu, brodé d'argent; c'était l'uniforme de ses fonctions. M. Fo-hi père dut payer l'habit; il paya le voyage, il promit de payer encore les premiers frais d'installation; mais il ne regretta point cet argent : le jour n'était pas loin où il allait recueillir le prix de tant de sacrifices.

VI

MAGNIFIQUES DÉBUTS DU JEUNE FO-HI

Ce jour arriva plus vite qu'on n'était en droit de l'espérer. Le jeune Fo-hi eut du bonheur ; un choléra bienfaisant lui enleva en quelques semaines deux aspirants, trois surnuméraires, et, ce qu'il y eut de plus agréable, un titulaire, un vrai titulaire, qui mourut, comme un simple mortel, après avoir eu la colique. Sa place fut demandée par cent dix-sept candidats, dont quatre ou cinq y avaient des droits. Le ministre était très vivement sollicité en faveur de deux concurrents par deux personnages également considérables, et à qui il craignait également de déplaire. Pour ne mécontenter aucun des deux, il en prit un troisième au hasard, et ce fut

le jeune Fo-hi, qui fut convaincu ce jour-là qu'en Chine la faveur ne pouvait rien contre le mérite. Il entra en fonction le 1er avril 7961. Il était jeune, ardent, il voulait avancer ; il déploya un zèle extraordinaire. On le voyait toujours debout avant l'heure fixée par les règlements, pressant ses ouvriers, comptant ses cailloux, et disposant ses tas avec un soin et dans un ordre dont se souviennent encore avec admiration les habitants de Pi-ho. Il passait ses nuits à rédiger les rapports que chaque jaugeur doit écrire tous les soirs sur les événements de la journée. Il les remettait aux mains de son contrôleur, qui les adressait sans les avoir lus au vérificateur, qui les renvoyait à l'inspecteur, qui les faisait passer à l'administrateur en chef, qui les expédiait au ministre, qui les déposait discrètement dans un carton, où les lettrés peuvent encore aller les lire, trente-huitième salle des archives, cent dix-septième colonne, sous l'étiquette douze cent quatre-vingt-quinze mille.

Le jeune Fo-hi était fort surpris qu'on ne lui eût jamais fait de compliments sur ces rapports, où il mettait toute son âme, et qu'il relevait à propos de quelques citations sanscrites. Il n'en continuait pas moins de les écrire du même style. Il se donnait tant de mal pour bien faire sa besogne, qu'il commença d'être mal vu de ses collègues. Les plus sensés l'excusaient, disant que c'était la fougue du jeune âge, que cela se passerait ; mais la

plupart le traitaient tout bas d'intrigant, qui prétendait se distinguer, au détriment de ses camarades, par des innovations dangereuses de zèle. On lui faisait mauvais visage, on le regardait avec des yeux méfiants. Il s'en consolait en songeant qu'il avait pour lui le témoignage de sa conscience et l'estime de ses chefs.

Il écrivit à son père une longue lettre, où il contait ses exploits. On la lut en famille, et elle y apporta la joie la plus vive. Le vieux Li-joulin fut le seul qui ne partagea point la satisfaction générale.

— Tout cela ne me plaît point, dit-il, en branlant la tête. Il n'est pas bon pour un jeune homme de se montrer trop capable d'un emploi subalterne. On l'y laisse volontiers. Le sage Confucius avait l'habitude de dire : « Pas de zèle, pas de zèle. »

— Pas de zèle ! s'écria M. Fo-hi père. Je voudrais bien voir qu'un de mes commis ne travaillât pas dur ; je vous l'aurais bien vite mis à la porte. Vous voyez en revanche où arrivent ceux qui ont du cœur à l'ouvrage.

Et il serra la main de son gendre.

— Vous n'êtes pas le gouvernement, et l'empire n'est point une boutique d'épicerie. Vous n'avez que le nombre juste d'employés qu'il vous faut ; vous exigez qu'ils fassent votre besogne vous, et les payez en conséquence, s'ils la font bien.

— Et mieux ils la font, mieux je les paye.

— Et vous avez raison. Le gouvernement fait précisément le contraire, et il a raison encore. Voyez, je vous prie, quel désordre votre fils doit jeter, avec sa belle ferveur de néophyte, dans les rouages de l'administration. Il rend d'un même coup tous ses supérieurs inutiles : car à quoi sert un contrôleur qui n'a rien à contrôler, ou un vérificateur qui n'a plus de vérifications à faire ? Croyez-vous que ces messieurs sachent gré à votre jeune homme d'apprendre au public qu'on pourrait se passer d'eux ? Soyez sûr qu'au fond ils lui en veulent au moins autant que ses collègues. C'est un jeune imprudent qui vient troubler la paix de la cité de Dieu. Y a t-il rien au contraire de plus beau et de plus merveilleusement ordonné qu'une administration où chacun cède une part de sa besogne au voisin, par un esprit bien entendu de charité publique ? Le jaugeur ne jauge qu'imparfaitement, pour ne pas désobliger le contrôleur, qui ne contrôle que médiocrement, par respect pour le vérificateur, qui ne vérifie que superficiellement, pour être agréable à l'inspecteur, qui se garde bien de rien surveiller, afin de pas couper l'herbe sous le pied de l'administrateur en chef, qui dort sur ses deux oreilles en songeant au ministre. C'est un aimable échange de bons procédés, qui entretient l'harmonie dans tout l'empire, et l'ouvrage se fait ainsi lentement et pour ainsi dire tout seul, par le progrès naturel des choses, sans que personne le

pousse avec un empressement fâcheux et de mauvais goût.

— Ah ! vous croyez que le travail se fait ainsi tout seul, vous !

— Il ne se fait encore que trop !

— Comment cela ? dit le gendre de M. Fo-hi. qui paraissait fort intrigué.

— Eh ! sans doute, reprit le vieux lettré. Car s'il ne se faisait point, l'empereur ne manquerait pas, pour remédier au mal, de créer une nouvelle escouade de jaugeurs de pierres, laquelle nécessiterait la nomination de deux ou trois contrôleurs, qui exigeraient la présence d'un vérificateur. Que de places nouvelles, et que d'heureux à faire ! Votre fils est un trouble-fête, qui passe, comme une gelée blanche, sur cette multiplication des fonctionnaires. Il lui arrivera malheur ; écrivez-le-lui de ma part.

Le bonhomme écrivit ; mais sa lettre tomba dans un mauvais moment, le dernier jour du premier trimestre. Le jeune Fo-hi venait d'*émarger*. Ceux qui ont eu l'inexprimable bonheur d'être fonctionnaires savent tout ce qu'il y a de joie et d'enivrement dans ce petit mot, qui brille comme une pièce d'or neuve. Il faisait sauter dans le creux de sa main ces beaux taëls où l'image de l'empereur reluisait au soleil. Le premier argent qu'on gagne de son travail a toujours je ne sais quoi de capiteux. Le jeune homme serra gaiement dans sa

poche les sages remontrances de son père sans y réfléchir une minute ; il mit quatorze fois son paraphe sur les quatorze feuilles d'émargement que lui présenta le caissier : il eût donné deux cents signatures si on les lui eût demandées. On lui retint cinq pour cent sur chaque mois de traitement, plus douze pour cent sur le premier mois ; c'était, lui dit-on, une attention délicate du gouvernement qui voulait lui constituer un fonds de retraite, et lui assurer du pain pour l'âge où il n'aurait plus de dents. Il trouva cela le mieux imaginé du monde, invita ses collègues à dîner, les grisa tous, se grisa lui-même comme un bonze, dépensa en une nuit le trimestre qu'il avait touché le matin, et s'éveilla le lendemain soir avec un grand mal de tête et sans un sou.

VIII

AFFREUSE CATASTROPHE

« Pauvreté n'est pas vice », disait-on à un philosophe. « C'est bien pis », répondit-il. Le jeune Fo-hi ne tarda pas à sentir bien douloureusement que ce philosophe n'était pas un sot. Il ne faisait pas cher vivre dans la bourgade où il représentait l'empereur; mais, si peu que lui coûtassent son logement et sa nourriture, ses appointements y passaient tout entiers. Il avait, par bonheur, une garde-robe bien fournie; il en prenait soin lui-même; et jamais vieille fille, recueillie par un cousin riche, ne brossa, ne plia, ne rangea et ne conserva ses affaires avec une plus sévère et plus méticuleuse attention. Son bel habit bleu, brodé

d'argent, n'était point encore fané ; il le revêtait dans les occasions solennelles : les coups de chapeau que lui valait ce costume quand il le promenait par la ville le payaient de ses chagrins : il oubliait pour un instant qu'il s'enfonçait peu à peu dans la plus horrible des misères, la misère en habit brodé. Il n'était pas de ceux qui voient sans rougir le visage d'un créancier au tournant d'une rue. Il avait le cœur aussi honnête que son esprit était borné. Il s'imposa pour vivre et pour soutenir son rang, sans faire tort à personne, les plus cruelles privations.

« C'est un moment à passer, se disait-il en trempant le matin pour son déjeuner un petit pain d'un sou dans un sou de lait. Mon dévouement sera, sans aucun doute, bientôt remarqué de mes chefs ; j'obtiendrai un grade supérieur ; j'aurai de plus forts appointements ; je vivrai plus au large, et je serai payé alors de tous mes sacrifices. »

Une nouvelle inattendue lui fit bondir le cœur d'espérance et de joie : on annonça aux habitants de Pi-ho que le ministre des travaux publics, envoyé par l'empereur aux extrémités de la Chine, passerait dans leurs murs et s'y arrêterait quelques heures. Le jeune Fo-hi ne douta point qu'il ne dût être ce jour-là présenté à M. le ministre, complimenté par M. le ministre, et promu au poste qu'il avait si bien mérité. Il ne dormit pas durant les trois nuits qui précédèrent la visite de M. le ministre.

Et le ministre arriva grand train dans un carrosse tiré par quatre chevaux blancs, qui couraient toujours au galop. On avait, par ordre de l'administrateur en chef, semé de fleurs et de feuilles la route par où il devait passer. Il se trouva qu'une grosse branche d'arbre y fut jetée en même temps par inadvertance. Le cocher de M. le ministre ne vit point l'obstacle : la voiture, emportée par le mouvement, fit un saut terrible, et M. le ministre, qui regardait innocemment à la portière, fut envoyé par la secousse droit sur un tas de cailloux, où il s'étala en personne comme s'il fût tombé sur un lit de plumes. C'était un des tas qui étaient sous la surveillance du jeune Fo-hi.

M. le ministre ne prit point le temps d'admirer l'art avec lequel ce tas de pierres était confectionné. Il se releva sanglant, mais digne. Au bruit de cette horrible chute, tout le village, qui l'attendait à vingt pas de là, poussa un cri et accourut. M. le ministre fit signe de la main qu'on demeurât tranquille ; il écouta les cinq discours qu'on lui avait préparés, et y répondit avec un calme qui fut loué dans toutes les gazettes officielles. Il se rendit à l'hôtel de ville, et tous les fontionnaires furent admis à défiler devant son auguste visage, dont la grâce noble était encore rehaussée par un bel emplâtre de taffetas d'Angleterre. Ces mécréants d'Anglais fourrent leurs produits partout. Le jeune Fo-hi parut à son tour, se roidissant d'un air modeste et

fier dans son habit bleu brodé d'argent. Quand il vint à passer, un haut fonctionnaire se pencha vers M. le ministre et le lui désigna d'un clin d'œil.

— Ah ! monsieur Fo-hi ? dit le ministre.

— Oui, monsieur le ministre, répondit le jeune homme qui rougit jusqu'au deux oreilles.

— C'est bien, monsieur, vous aurez de mes nouvelles, reprit le ministre.

La nuit parut bien longue au jeune Fo-hi, qui fit, tout éveillé, des rêves plus bleus et plus brodés que son bel habit. Il fut mandé le lendemain matin chez l'administrateur en chef, et s'y rendit en toute hâte.

— Monsieur, lui dit l'administrateur en mettant la main dans son gilet par un geste excessivement digne, M. le ministre, qui est la générosité même, a bien voulu donner à vous et au public une nouvelle marque de sa grandeur d'âme : il ne vous destitue pas.

Le jeune Fo-hi fit un bond en arrière.

— Cette magnanimité vous étonne, je le vois bien, monsieur. J'avoue que c'est là un excès de bonté qui est vraiment inouï ; mais enfin il vous pardonne.

— Eh ! qu'ai-je donc fait ? s'écria le pauvre Fo-hi.

M. l'administrateur laissa tomber avec stupéfaction sa main de son gilet, et enveloppant le jeune homme d'un regard indigné :

— Ce que vous avez fait? vous l'osez demander ! La pierre qui a si grièvement blessé l'auguste joue de monsieur le ministre était tranchante et pointue. Or, le règlement porte que tous les cailloux doivent être arrondis avec soin ; comment se fait-il?...

— Votre Excellence voudra bien m'excuser si je l'interromps, mais les règlements dont elle parle disent précisément le contraire.

— Voilà qui est plaisant ! s'écria l'administrateur avec un ricanement amer. Vous me donnez un démenti ! Vous avez une singulière idée des devoirs du fonctionnaire ! Je viens de lire, monsieur, quelques-uns des rapports que vous nous adressez chaque jour ; si vous vous occupiez de votre besogne, au lieu de faire des phrases, tout cela n'arriverait pas. Il s'agit de compter vos cailloux et non de citer du sanscrit.

— Ce n'était pas la peine alors de me le faire apprendre, grommela le jeune Fo-hi d'un ton profondément blessé.

— Qu'est-ce à dire ? vous raisonnez, je crois. M. le ministre peut oublier une faute, si grave qu'elle soit ; mais je ne puis, moi, laisser passer une impertinence. Je vous suspends de vos fonctions pour six semaines sans traitement. Allez, monsieur, et que cette leçon vous serve !

IX

ILLUSIONS PERDUES ET RETROUVÉES

Le jeune Fo-hi sortit de là plus étourdi, plus hébété que l'homme qui vient de recevoir une forte tuile sur la tête. Ses yeux ne voyaient plus, et les oreilles lui tintaient d'une étrange manière. On eût dit, à son air absorbé, qu'il était ivre. Il trouva, en rentrant chez lui, une lettre de son père.

« Mon cher fils, lui disait l'épicier, tout va bien ici. Tes deux sœurs m'ont rendu grand-père le même jour et presque à la même heure. Tu possèdes deux nièces qui sont gentilles à croquer et me ressemblent étonnamment... J'avoue que pour moi un garçon eût mieux fait mon affaire; tu l'aurais pris

tout naturellement sous ta protection, tu l'aurais conduit par la main aux postes les plus éminents. Je voyais déjà sa fortune faite. Mais rien n'est perdu pour attendre; je vais te commander un petit-neveu; tes sœurs ne me paraissent point femmes à bouder sur l'ouvrage.

» Ton beau-frère Pé-ka-o fait d'excellentes affaires; ses récoltes ont été magnifiques, et il vient d'acheter un fameux lopin de terre qu'il guignait depuis longtemps. Ce gaillard-là s'arrondit joliment; il deviendra, s'il plaît à Dieu, l'un des plus riches laboureurs de la contrée.

» Je suis toujours très content de ton autre beau-frère Chi-kan-go. Ce garçon n'est pas si sot que je l'avais imaginé, il a l'esprit du commerce. C'est un esprit dont tu ne fais pas grand cas, toi qui en as tant d'autres, mais il est utile dans l'épicerie. Le chiffre de nos affaires a presque doublé en six mois. Tu ne reconnaîtrais plus la boutique de ton père; c'est un fort beau magasin, tout étincelant de glaces où se mirent les passants. Nos voisins en crèvent de jalousie, et cela me fait plaisir.

» Je suis heureux, mon cher fils, autant qu'un homme peut l'être ici-bas. Mais c'est encore toi qui es ma plus grande joie et mon premier orgueil. Tu illustres ta famille. C'est grâce à toi que le nom des Fo-hi pénétrera dans le palais des ministres, et frappera les oreilles sacrées de l'empereur. Nous brillerons tous de l'éclat que tu répandras sur nous.

Mais permets ce conseil à ton vieux père : Ne te laisse pas éblouir par la prospérité ; ne dissipe pas en folies l'argent que tu gagnes. Envoie-le-moi plutôt ; je te le placerai dans notre maison de commerce, il te rapportera huit et dix pour cent. C'est un joli dernier, comme tu vois.

» Adieu, mon cher fils ; nous t'embrassons tous avec la plus vive affection, et nous souhaitons que la fortune te soit toujours fidèle.

» Ton père, Fo-hi. »

Le jeune homme froissa la lettre avec un geste de dépit.

— De l'argent ! s'écria-t-il ; de l'argent à placer ! Les pères ont d'étranges idées vraiment ! Croit-il donc que je vis de coquilles de noix ? Je n'ai pas même de quoi dîner ce soir.

Il eût aisément trouvé des fournisseurs pour lui faire crédit, ou des collègues pour lui avancer quelques menues sommes. Mais, je l'ai déjà dit, il avait l'âme plus haute que l'esprit étendu ; il était fier, ne voulait rien devoir à personne. Il aima mieux emprunter sur gages.

Il y avait dans la ville voisine un établissement philanthropique qui faisait aux pauvres diables la faveur de leur prêter à douze pour cent, sur bonnes nippes. Il s'enflait lentement de la dépouille des misérables, mais on ne pouvait lui en savoir

mauvais gré. Il versait chaque année le trop-plein de ses bénéfices dans la caisse des hospices de l'endroit. Il réduisait les gens à l'hôpital pour le plaisir de les y soigner. C'est par esprit de charité qu'il faisait l'usure.

Notre héros eut recours à ce prêteur obligeant. Il était fort embarrassé, la première fois qu'il vint dans cette maison. Il entra, baissant la tête, tout rouge, et regardant à la dérobée si on ne le voyait pas. Mais il reconnut aux mains d'un employé la montre et les breloques de son inspecteur ; ces breloques lui rendirent son courage. « Je ne suis donc pas le seul, » pensa-t-il. Il engagea successivement tous les effets dont il n'avait pas un besoin immédiat. Son habit même, son bel habit bleu, brodé d'argent, passa de l'armoire, où il dormait précieusement entre deux serviettes, dans les magasins de l'usure. Il fut accroché, comme la plus vulgaire des friperies, à un ignoble clou, entre le singe empaillé d'un saltimbanque et le scapulaire gras d'un fakir. Ce que c'est que de nous pourtant !

Le dernier jour du mois, le jour même où il finissait sa peine, le jeune Fo-hi reçut une invitation à passer la soirée chez son inspecteur. Il ne put s'y rendre, faute d'habit. Cette absence fut remarquée; l'inspecteur en écrivit au vérificateur, qui transmit la plainte au contrôleur, qui fit venir le jeune Fo-hi.

— Monsieur, lui dit-il sévèrement, il faut croire que vous êtes incorrigible. Vous semblez prendre plaisir à mécontenter vos chefs. Je suis chargé, par M. l'inspecteur, de vous demander des explications sur un fait grave. Pourquoi avez-vous affecté de ne point paraître au bal où votre supérieur administratif vous avait fait l'insigne honneur de vous inviter ?

Il y eut un moment de silence ; le jeune Fo-hi regardait avec ardeur les dessins que formait le carreau de la salle. Il se fût laisser tuer sur place plutôt que d'avouer la triste vérité. M. le contrôleur reprit avec force :

— Vous ne répondez point ! Eh ! que répondriez-vous ? quelle excuse pourriez-vous bien avoir pour un acte aussi étrange et qui témoigne si hautement de votre esprit d'indiscipline et d'insubordination. Ce n'est pas certes, que M. l'inspecteur attendît après votre présence pour donner plus d'éclat à sa fête. Non, monsieur ; la soirée d'un supérieur est toujours une belle soirée, alors même qu'il n'y viendrait personne. Le bal d'un supérieur peut aisément se passer de tout ; celui de M. l'inspecteur n'avait ni orchestre, ni rafraîchissements ; en était-il moins beau, je vous prie ? J'y suis allé, monsieur ; je m'y suis amusé, monsieur ; c'était l'ordre. Votre devoir était de vous amuser aussi. Vous avez manqué à tous vos devoirs. Et pourquoi ? par mépris, sans doute ?

— Mais, monsieur, balbutia le pauvre Fo-hi.

— Vous répondez, je crois, vous répondez ! il ne manquait plus que cela ?

— Mais vous m'interrogez, s'écria Fo-hi exaspéré.

— Sortez, monsieur, sortez à l'instant même. Je rendrai compte à qui de droit de votre inqualifiable conduite.

Un rapport foudroyant fut tout aussitôt adressé au ministère, à Pékin. On y demandait en termes exprès la destitution du jeune Fo-hi. Le chef de bureau qui le reçut y mit négligemment une note approbative en marge, et le renvoya, avec quelques autres également annotés de sa main, à l'expéditionnaire chargé de faire les réponses. Le hasard fit que l'expéditionnaire était fort pressé de besogne, il confondit deux lettres qu'il avait à écrire ; il mit sur celle qui était destinée à Fo-hi le nom d'un pauvre diable pour qui l'on avait demandé de l'avancement, et mit en revanche le nom de Fo-hi sur l'autre. Le chef de bureau signa sans lire; le ministre contresigna, et deux mois après, l'administrateur en chef des chemins de Pi-ho reçut la réponse à son rapport. Il se frotta d'abord les yeux aux premiers mots qu'il lut; puis il se gratta l'oreille, et tomba dans de profondes réflexions.

— Qui l'aurait cru ? se dit-il. Ce petit Fo-hi est

le filleul d'un arrière-petit-cousin d'un conseiller de l'empereur. On lui fait des compliments ; on le nomme contrôleur de première classe. Il faut que son protecteur ait bien du crédit. J'ai fait un pas de clerc.

Il prit vivement sa canne, et s'en fut comme un trait chez le jeune Fo-hi. Il monta lestement les six étages, entra sans frapper :

— Eh ! bonjour, mon cher ami, lui dit-il en lui serrant les mains. J'ai voulu moi-même vous apporter de bonnes nouvelles. J'avais depuis longtemps reconnu et apprécié votre mérite, mais je n'avais pu vous témoigner jusqu'à présent qu'une bonne volonté inutile : vous étiez un peu jeune, monsieur. Le ministre vient enfin, sur mes instantes prières, de récompenser vos services. Vous êtes nommé contrôleur de première classe dans une des villes importantes du Midi, à Song-Koug-Chou. Vous partirez dans deux jours. Peut-être n'êtes-vous pas en argent ; voici une indemnité de cent taëls, que je vous donne sur les fonds disponibles de mon administration. Vous irez demain la toucher à la caisse ; on vous payera à vue. Recevez mes félicitations bien sincères, mon jeune ami, et n'oubliez pas que je serai toujours ravi d'apprendre ce qui vous arrivera d'heureux. C'est moi qui vous ai mis dans le bon chemin, soyez sûr que j'y suivrai vos progrès avec sollicitude. Adieu, mon ami, et bon courage !

Telle était la stupeur du jeune Fo-hi, qu'il ne put articuler une parole.

— Ce gaillard-là est très fort ! pensa l'administrateur, qui prit son silence pour de la réserve. Il ira loin, il ira loin !

Dès ce moment le jeune Fo-hi ne vit plus autour de lui que des visages pleins de bienveillance et des regards souriants. Ses collègues l'embrassaient avec effusion, ses supérieurs lui faisaient la cour, et semblaient lui demander grâce. Il alla dégager son bel habit bleu brodé d'argent, paya toutes ses dettes et dormit comme un homme dont aucun créancier ne trouble plus les rêves.

Le jour de son départ, il s'en fut prendre congé de son administrateur en chef.

— Ma foi ! lui dit-il avec un sourire, je puis vous dire cela maintenant ! mais si je ne suis point allé au bal où vous m'aviez si gracieusement invité, c'est tout uniment que mon habit était en gage !

— Ah ! si j'avais su cela ! s'écria l'administrateur avec un geste de regret.

Et il donna une longue poignée de main à son jeune protégé. Il daigna l'accompagner lui-même jusqu'à la voiture, et le proposer, comme un exemple, à tous ses collègues qui étaient venus aussi lui faire leurs adieux. Le jeune Fo-hi partit le cœur gonflé de joie.

— Mon pauvre père sera-t-il heureux ! s'écria-t-il.

Vous voyez que c'était un bon garçon, et que si les grandeurs lui troublaient la cervelle, elles ne pouvaient corrompre son cœur.

Le lendemain de ce jour mémorable, tous les jaugeurs de pierre, contrôleurs et vérificateurs reçurent l'ordre de se rendre chez l'inspecteur, où ce fonctionnaire leur lut d'une voix humble et ferme une circulaire de M. l'administrateur en chef.

« J'ai appris, disait la circulaire, que certains employés de mon administration ne craignaient pas de compromettre leur uniforme en le mettant en gage. C'est un abus grave. Il est indécent qu'un costume que les yeux du peuple sont habitués à respecter comme une émanation même de Sa Majesté impériale, soit accroché pêle-mêle avec les haillons de la misère. Je vous engage, monsieur l'inspecteur, à prévenir tous les fonctionnaires qui sont sous vos ordres, que si j'entends parler d'un scandale pareil, je serai forcé d'appeler sur la tête du coupable toutes les rigueurs de l'administration. »

L'inspecteur plia respectueusement le papier, après cette lecture, et il ajouta de son cru, en guise de commentaire :

— J'espère, messieurs, que vous vous conformerez aux intentions de M. l'administrateur en chef. Elles sont loyales et paternelles. Je dis qu'elles

sont loyales ; car elles portent, comme tout ce que fait M. l'administrateur en chef, le cachet de la loyauté. Mais j'ajoute aussi qu'elles sont paternelles ; car M. l'administrateur en chef désire — je le tiens de sa bouche même, et je suis heureux autant que fier de vous répéter ses propres paroles — oui, M. l'administrateur en chef a daigné me dire lui-même, de sa propre bouche, qu'il désirait que ses subordonnés n'eussent jamais l'ennui d'être privés d'un costume qui était l'ornement de leurs attributions respectives, et l'honneur du corps dont ils ont celui d'être membres. Je suis en outre chargé par M. l'administrateur en chef d'écouter et de transmettre vos observations, si vous en aviez par hasard à faire. J'ai répondu pour vous d'avance à M. l'administrateur en chef, qu'il était impossible qu'on opposât rien à un ordre aussi sensé, aussi formel...

— Pardon, monsieur l'inspecteur, interrompit un tout jeune homme ; mais quand nous mettons nos habits en gage, ce n'est pas apparemment pour notre plaisir !

— Non, monsieur, c'est pour violer les règlements, et cela n'est point un plaisir ; ou plutôt, je me trompe, c'est un plaisir pour les esprits indisciplinés. Mais l'administration à l'œil sur eux ; et elle saura déployer, le jour où il en sera besoin, une juste sévérité, qu'ils y prennent garde ! Messieurs la séance est levée !

Et cependant le jeune Fo-hi courait en poste sur la route de Song-Koug-Chou. On a le cœur léger quand on a la bourse pleine. Son voyage était délicieux. Il se livrait sans arrière-pensée au plaisir de voir passer devant ses yeux de nouveaux pays ; et le soir venu, il se reposait de sa fatigue, en dînant copieusement dans une bonne auberge. Il badinait après boire avec la servante. Les digestions faciles font les heureux caractères. Un jour qu'il s'était arrêté pour se rafraîchir, il vit entrer un homme vieux, chauve, pâle, dont l'aspect singulièrement digne et râpé le frappa. Il s'approcha de lui, et comme cela se pratique entre voyageurs, il lui demanda d'où il venait :

— De Song-Koug-Chou, dit le vieillard.

— Tiens ! mais j'y vais moi-même, s'écria Fo-hi ! J'y suis nommé contrôleur de première classe dans l'administration des routes.

Le vieillard parut à son tour fort surpris, et regarda si douloureusement notre héros, que le jeune homme, touché de compassion, lui demanda s'il avait quelque grand chagrin.

X

HISTOIRE DU VIEILLARD RAPÉ

— Hélas ! répondit le vieillard, c'est vous, je le vois bien, qui allez occuper le poste que j'avais sollicité, et qui m'était dû à tant de titres. Je ne vous en veux point, monsieur, car vous ne savez pas le mal que vous me faites. Mais votre présence renouvelle en moi le sentiment de mon malheur, et en aigrit encore l'amertume.

Et le vieillard se mit à pleurer. De grosses larmes tombaient de ses yeux et roulaient silencieusement sur ses joues maigres. Le jeune Fo-hi, très ému de ce spectacle, invita ce pauvre homme à dîner avec lui, et lui fit conter son histoire au dessert.

— Cette histoire n'est pas longue, dit le vieillard râpé ; elle n'en est pas moins triste. J'étais filleul de l'arrière-cousin d'un homme puissant. J'entrai, par la protection de mon parrain, dans l'administration des routes. Ah ! que j'aurais bien mieux fait de rester dans la boutique de mon père et d'y apprendre son état ! Plût à Dieu que je fusse cordonnier, au lieu de courir sur les grands chemins ! Je me mariai, monsieur ; mieux eût valu pour moi me mettre une pierre au cou, et me jeter dans la rivière. Ma femme était une bonne femme ; je n'ai pas à m'en plaindre, et je ne regrette pas encore de l'avoir épousée. Elle a partagé toutes mes heures de misères, et elle a su me les rendre plus douces. Mais elle n'avait que peu de chose ; c'est ce qu'on appelle un mariage d'inclination. Elle me donna un enfant chaque année, avec une régularité désespérante. J'en ai sept aujourd'hui, monsieur.

Le premier nous combla de joie ; nous remerciâmes Dieu, qui bénissait notre union. Le second ne nous fut pas désagréable ; nous commençâmes à réfléchir au troisième, et nous fûmes tous les deux comme fous de chagrin quand vint notre petit dernier. Nous n'avions pas déjà de quoi nourrir les six autres ; nous mourions de faim, cela est à la lettre. Vous savez les appointements qu'on reçoit dans notre partie ; vous pensez si neuf personnes peuvent vivre là-dessus.

Ma pauvre femme se mit en tête de gagner quelque argent, car c'est une femme très courageuse. Elle ouvrit un petit magasin de modes ; ses deux filles aînées la secondaient de leur mieux, et l'ouvrage commençait à donner. Mais l'administrateur en chef fut informé, je ne sais comment, que la femme d'un de ses employés travaillait de ses doigts pour vivre. Il me fit appeler chez lui, et me tança vertement ; il prétendit que je déshonorais l'administration.

— Mais, monsieur, lui dis-je, j'ai des enfants !

— Pourquoi diable en faites-vous ? me répondit-il d'une voix brusque. Un fonctionnaire ne doit pas avoir plus d'enfants qu'il n'en peut nourrir.

Il avait quelque raison, j'en conviens. Mais enfin ces pauvres petits n'avaient pas demandé à venir au monde ; ce n'était pas leur faute si on les y avait mis. Nous ne pouvions cependant pas les tuer pour la plus grande gloire de l'administration, J'essayai timidement de présenter à mon chef quelques bonnes raisons. Il m'assura d'un ton péremptoire, et qui n'admettait pas de réplique, que c'était à prendre ou à laisser : si je ne voulais pas obéir, il fallait donner ma démission.

Que vouliez-vous que je fisse ? Il y avait déjà quinze ans que j'étais entré dans l'administration. Ma démission me faisait perdre tous mes droits à une retraite pour laquelle j'avais déjà si longtemps travaillé. Quel emploi aurais-je trouvé, en quittant

la place que j'avais eu tant de peine à obtenir ? Je n'étais plus dans l'âge où l'on court les aventures ; je ne me sentais pas capable de grand'chose, je cédai ; ma femme remercia ses pratiques en pleurant, et je restai dans mon ornière, par l'unique raison que j'y étais depuis quinze ans.

Je ne vous dirai pas toutes les bassesses où je me réduisis pour obtenir une augmentation de traitement. Cinquante taëls de plus, c'est bien peu de chose au fond ; mais cela nous eût sauvé la vie. Je me dépouillai de toutes mes opinions et de tous mes goûts ; j'étudiai les faibles de mes chefs, et je pris soin de les flatter. Ma femme se fit l'humble servante de leurs femmes, elle se chargea de leurs petites commissions ; elle se mit volontairement à la chaîne, et cette chaîne devint tous les jours plus étroite, sans que ces dames parussent lui savoir le moindre gré des services qu'elle leur rendait. Ma femme était pour elles une domestique, moins les gages.

Je rougis encore en songeant à toutes ces humiliations. J'ai le cœur gros des couleuvres que nous avons si vainement avalées. Ah ! si jamais je puis les leur cracher au visage ! Je suis bon, monsieur, je ne voudrais pas faire de mal à une mouche. Mais si je tenais entre mes mains un de ces hommes sans cœur qui prennent si légèrement leur parti du mal qu'ils nous ont fait, j'aurais plaisir à le broyer dans un accès de rage : « Tiens ! lui

dirais-je, misérable, voilà pour tes airs importants et ce nez que tu haussais d'une façon si impitoyable en nous regardant. Tiens ! voilà pour tes mépris, voilà pour tes rapports, voilà pour tes fureurs bêtes, tiens ! tiens !

Le vieillard serrait les poings en parlant ainsi ; le sang lui était monté aux joues et en colorait vivement les pommettes ; ses yeux jetaient des flammes ; il but un verre de thé, se détendit peu à peu, et reprit d'un ton plus calme :

—Nous finîmes par nous trouver un jour à bout de toutes ressources, au milieu d'enfants qui criaient la faim. Nous avions épuisé la bourse de nos parents et de nos amis ; nous étions criblés de dettes. Nous nous regardions, ma femme et moi, d'un air farouche et désespéré. Je songeai à mon parrain qui avait été, quinze ans auparavant, la cause de tous mes malheurs, en me faisant donner ma place. Il s'était depuis ce temps-là cru quitte envers moi, et n'avait jamais répondu à mes lettres. Je fis une dernière tentative : je lui adressai une supplique, dont il me semblait qu'un cœur de roche eût dû être attendri. Quinze jours après, on me notifiait ma destitution.

Oui, monsieur, j'étais destitué ; après quinze ans de services ! sans aucun motif qui eût l'apparence du bon sens ! M. le ministre prétendait que j'avais montré une insolence rare envers mes supérieurs. Moi, insolent ! hélas ! je n'avais été que

trop poli, trop humble ! ma femme était alors enceinte ; vous sentez quel coup ce fut pour cette malheureuse. Elle se mit au lit avec une forte fièvre. Je fus pour moi obligé de la quitter, malade et sans argent. Je cours à Pékin solliciter une audience du ministre, me traîner à ses pieds, et réclamer de lui le pain de mes vieux jours et la vie de toute ma famille.

Le jeune Fo-hi se sentit ému de ce récit. Il ouvrit sa bourse :

— Tenez, dit-il au vieillard, cet argent est celui du gouvernement. Vous l'avez certes gagné mieux que moi, qui l'ai reçu je ne sais trop comment ni pourquoi. La moitié me suffira pour achever mon voyage. Acceptez le reste... Entre collègues...

Cette offre était faite d'un air de cordialité si franche que le vieillard n'eut pas le courage de refuser.

— Vous me sauvez la vie, s'écria-t-il. Puissiez-vous être aussi heureux que vous le méritez ! Il y a donc encore de braves cœurs dans l'administration !

— Oh ! j'en suis si peu ! dit modestement le jeune Fo-hi.

Il serra la main de ce brave homme et remonta dans sa chaise de poste. Deux jours plus tard, il entrait dans Song-Kong-Chou, et c'est là que nous le retrouverons au chapitre suivant.

XI

BELLES RÉSOLUTIONS

Song-Kong-Chou est une des plus jolies villes de la Chine méridionale. Elle est bâtie sur une colline, et les maisons descendent en pente douce jusqu'à la plaine, où elles s'éparpillent au milieu de jardins qui ressemblent de loin à des corbeilles de verdure. De la ville haute, la vue s'étend sur un vaste et riche paysage. Ce sont des rizières coupées de canaux dont l'eau étincelle au soleil en longs filets d'argents. Des fermes et des maisons de plaisance, semées au hasard dans la campagne, l'égayent par leur air de propreté rustique. Quelques prairies s'étendent sur le bord de la rivière, comme de grandes taches vertes, où brillent des

fleurs de pourpre. Un long rang de collines arrête les yeux sans terminer l'horizon, qui se perd dans un brouillard de vapeurs lumineuses.

— L'aimable séjour ! s'écria le jeune Fo-hi transporté, et que l'on doit y être aisément heureux !

Il fut installé, avec la solennité convenable, dans ses nouvelles fonctions, par M. l'administrateur en chef. On lui présenta tous les agents qui devaient travailler sous ses ordres, et il les reçut avec cet air de bienveillance noble qui fleurit naturellement sur le visage des supérieurs administratifs. Il rendit le même jour visite à tous ses chefs de service, et à tous les chefs de service des autres administrations, et compta le soir avec satisfaction qu'il avait fait dans sa journée cent quatorze révérences, à raison seulement de deux révérences par visites. Il se coucha, l'épine dorsale un peu fatiguée, mais content de lui-même.

Il se traça pour l'avenir un plan de conduite, dont il résolut de ne se départir jamais; et pour mieux se le graver dans la mémoire, il le réduisit en aphorismes qu'il prit la peine de mettre par écrit, sous forme de vers :

I

Tes chefs toujours honoreras
Et salueras profondément

II

Tes subordonnés conduiras
A la baguette et rudement.

III

Pour ta besogne, la feras
Sans zèle et sans empressement.

IV

Femme au grand jamais ne prendras,
Ni maîtresse pareillement.

V

L'œuvre de chair ne commettras
Qu'à tout le plus une fois l'an.

VI

D'eau claire et de pain sec vivras
Sans te griser aucunement.

VII

Et jour et nuit ne songeras
A rien qu'à ton avancement.

Le jeune Fo-hi voulait aller à dix et faire une croix. Mais il ne trouva pour le moment d'autre recommandation à se faire. Il ne se doutait guère que les événements lui apporteraient bientôt de quoi compléter son décalogue. Qui lira verra, comme dit le proverbe.

XII

A QUOI LE JEUNE FO-HI DUT DE NE POINT PERDRE LE POSTE OU IL AVAIT ÉTÉ MIS PAR ERREUR

Cependant le vieillard râpé était arrivé à Pékin. Il était allé, quatorze jours de suite, tous les matins, dans l'antichambre de M. le ministre, et n'y avait gagné que d'être connu des garçons de bureau, qui l'éconduisaient, tantôt avec des paroles brutales, et quelquefois avec un air de commisération plus cruel encore que toutes les injures.

Le malheureux finit par perdre la tête. Il crut qu'il n'avait plus d'autre recours que la justice de l'empereur. Il se posta sur son passage, armé d'une espèce de grande pancarte, où il avait écrit en lettres gigantesques : « SIRE, JUSTICE ET PITIÉ. » Il la déploya, en criant de toutes ses forces, au mo-

ment où l'empereur passait dans la rue. Une des personnes du cortège fit signe à deux ou trois estafiers, qui mirent la main sur le vieillard et le conduisirent chez un de ces officiers qui sont chargés de maintenir dans la ville une bonne police, et qu'on appelle pour cette raison des *officiers de paix*. Il y conta son histoire avec beaucoup d'exaltation ; l'officier parut l'écouter et le plaindre, lui dit qu'on allait le mener chez l'empereur, et le remit aux mains de gens qu'il suivit sans défiance. Une heure après, il était enfermé dans une maison très grillée et toute peuplée de visages hagards.

Il fut pris d'un violent accès de fureur, secoua les grilles et les mordit, hurlant de rage. Deux hommes vigoureux lui passèrent une camisole qui lui rendait impossible tout mouvement des bras, et le portèrent sous une espèce de robinet d'où ils firent tomber sur sa tête un torrent d'eau glacée. Cette douche calma le vieillard, il regarda d'un air hébété tout ce qui l'entourait, murmura quelques mots inintelligibles, et se laissa jeter sans résistance sur un lit où il s'endormit d'un profond somme.

Quelques mois après, la fantaisie prit à une belle princesse, qui était parente au trente-cinquième degré d'un oncle de l'empereur, de visiter un établissement de fous. Elle vint accompagnée d'un ministre qui lui donnait le bras d'une façon tout à fait galante, et fut reçue par le directeur

avec tous les honneurs dus à son titre et à son rang. Elle se promena dans les cours et interrogea quelques-uns des malheureux qui se rencontrèrent sur son chemin. La physionomie du vieillard râpé l'intéressa; elle le fit causer; il conta ses aventures avec une telle précision de détails que la princesse en parut frappée.

— Et vous croyez que cet homme est fou? dit-elle en regardant le médecin en chef de la maison.

Le docteur s'inclina, et répondit avec son sourire le plus gracieux :

— J'en suis sûr, madame, et je ne sais même s'il guérira jamais. Les fous qui parlent raisonnablement sont presque toujours incurables.

— Je serais bien curieuse de m'assurer si l'histoire qu'il nous a contée est vraie.

— Rien n'est plus facile, madame, dit à son tour le ministre.

On envoya tout aussitôt consulter les archives, et l'on reconnut avec stupéfaction l'erreur dont le malheureux vieillard avait été victime. La belle princesse daigna beaucoup rire de cette méprise. Elle conta le soir même cette anecdote aux familiers de son salon qui la trouvèrent extraordinairement plaisante. Elle demanda au docteur s'il était impossible de tirer ce pauvre homme de la maison où il était enfermé: le docteur déclara qu'il ne pouvait lâcher un malade sans l'avoir

bien et dûment guéri. La princesse le lui recommanda chaudement; elle parla d'envoyer à la famille, comme indemnité, un secours de cent taëls et n'y songea plus le lendemain.

Le ministre était rentré dans son hôtel, furieux des plaisanteries qu'il avait essuyées. Il manda l'expéditionnaire qui avait commis l'erreur et le fit empaler sous ses yeux pour lui apprendre à soigner ses écritures. Il écrivit sur-le-champ à Song-Kong-Chou, pour qu'on eût à destituer un certain drôle nommé Fo-hi, qui avait traîtreusement usurpé la place d'un autre. C'en était fait pour toujours de notre héros si ses chefs ne s'étaient trouvés, par un singulier enchaînement de circonstances, dans la nécessité de le défendre même contre M. le Ministre.

La route où le jeune Fo-hi exerçait faisait, à un certain endroit, un coude qui n'était point agréable à l'œil. Elle tournait autour d'un jardin qu'elle aurait dû traverser pour aller en ligne droite. Ce jardin appartenait à un bourgeois aisé qui le cultivait de ses propres mains; il était célèbre à dix lieues à la ronde par la beauté des fleurs qu'on y pouvait admirer, et qui étaient presque toutes des fleurs rares. Le propriétaire était très fier de son jardin, qu'il n'eût pas donné pour tout l'or du monde. Il ne l'avait clos que d'une haie vive, afin de n'en point dérober la vue aux passants. Son grand plaisir était de se mettre, le matin, à sa

fenêtre, de regarder ses fleurs étincelantes de rosée, et d'en respirer les vigoureux parfums.

Il fut bien étonné, un jour qu'il y revint après quelques semaines d'absence. Il trouva un large pan de la haie arraché et la route qui se préparait à passer tout au travers de l'ouverture. Des tas de pierres s'élevaient au milieu de ses plates-bandes, et des ouvriers bouleversaient le terrain à grands coups de pioche. Il pensa tomber à la renverse en voyant ce dégât. Il apostropha violemment les ouvriers, qui le renvoyèrent à monsieur le contrôleur.

Il faut avouer que le jeune Fo-hi avait donné ses ordres un peu légèrement. Mais je prie mes lecteurs de l'excuser sur ses intentions qui étaient bonnes. Ce coude lui blessait la vue. Il s'était dit que ce serait un grand avantage pour le public et un glorieux triomphe pour la symétrie, si l'on rectifiait la route ; qu'au fond, il n'y avait rien de si facile. Il suffisait de couper en deux ce malencontreux jardin, qui rompait d'une si déplaisante façon l'aimable uniformité de la ligne droite. Ce n'était pas sa faute si le propriétaire était un esprit mal fait, qui préférait ses saletés de fleurs au bien général. Il fallait n'en tenir compte et passer outre. Sur ce beau raisonnement, le jeune Fo-hi, parlant au nom de l'administration qu'il représentait, avait commandé à ses hommes de percer à travers la haie et de marcher droit devant eux.

Le propriétaire s'en alla, tout blême de rage, au

bureau du contrôleur. Il lui fut répondu négligemment qu'il fallait s'adresser à monsieur l'administrateur en chef, qui seul avait qualité pour lui donner des explications. Il courut donc chez l'administrateur, et, sur-le-champ, il lui exposa du ton le plus animé ses sujets de plainte.

L'administrateur l'écouta poliment et lui dit qu'il se ferait adresser un rapport sur cette affaire.

— Un rapport! s'écria l'autre exaspéré! eh! qu'avez-vous besoin d'un rapport? Vos ouvriers sont dans mon jardin, ce jardin est à moi, cela est-il clair? Je ne veux point de tout votre grimoire! Qu'on me rende ce qu'on m'a volé, oui, ce qu'on m'a volé! Votre administration est une caverne de voleurs!

— Monsieur, dit l'administrateur d'une voix majestueuse, je consens à oublier les paroles qui vous sont échappées dans un mouvement de colère et que vous regrettez déjà sans doute. Vous m'avez insulté dans l'exercice de mes fonctions, et le cas serait grave, si je ne savais compatir et pardonner aux faiblesses humaines. Apprenez, monsieur, que l'administration ne se trompe jamais en Chine; si elle a pris votre jardin, c'est sans aucun doute qu'elle en avait le droit, que dis-je? elle avait le devoir de le prendre!

— Nous verrons bien! hurla le propriétaire. Je m'en vais de ce pas chez un huissier; nous avons des juges à Pékin.

La route était achevée depuis deux mois, quand le tribunal, saisi de la plainte, rendit son jugement. Il déclarait que c'était là une affaire administrative et qui, par conséquent, ne le regardait pas; qu'il fallait s'adresser à l'administration elle-même pour qu'elle décidât si elle avait raison ou tort; qu'il était impossible de trouver un juge qui connût mieux l'affaire, puisque c'était la sienne, et qu'il n'y avait rien de tel pour voir clair dans un procès que d'y être partie soi-même.

Le propriétaire n'était pas de cet avis. Il en appela de ce jugement au conseil de l'empire, demandant avec instance à être jugé par d'autres que par ses voleurs. C'est justement à cette époque qu'arriva la lettre où le ministre ordonnait qu'on destituât le jeune Fo-hi. L'administrateur en chef répondit sur-le-champ à monsieur le ministre pour le prier de revenir sur son arrêt. Il exposait, et avec un grand sens, que cette destitution ferait le plus mauvais effet sur le public; qu'il l'attribuerait à une tout autre cause; que l'administration devait soutenir jusqu'au bout le jeune Fo-hi qui s'était mis en avant pour elle, et que l'abandonner en ce moment, c'était s'abandonner elle-même.

Monsieur le ministre entra aisément dans ces raisons qui étaient excellentes, et voilà comment le jeune Fo-hi fut conservé pour avoir fait une sottise en un poste d'où il avait failli être chassé pour la sottise d'un autre.

XIII

QUI SERA PLUS COURT QUE LE PRÉCÉDENT.

Les gens qui veulent tout savoir demanderont sans doute l'issue de ce procès. Je suis au désespoir de ne pouvoir la leur donner. Il dure encore, et les jurisconsultes les plus éminents assurent qu'il n'est pas près d'être terminé. Le propriétaire du jardin le gagna sept fois en son vivant devant sept juridictions différentes, et ne put rentrer en possession de ce qu'on lui avait pris. L'administration opposait toujours des exceptions de forme; elle ne lâchait point prise. Le propriétaire finit par perdre patience; une nuit, il fit piocher par des ouvriers la partie du chemin qui avait coupé son jardin en deux et releva les haies qu'on avait indûment abat-

tues, quelque dix ans auparavant. Cet incident compliqua le procès de poursuites nouvelles, qui furent cette fois dirigées par l'administration contre son adversaire. Ce fut elle qui eut raison dans cette affaire; notre homme fut condamné à l'amende et à la prison. Il paya l'une et mourut dans l'autre, ne laissant de toute son ancienne fortune à ses enfants qu'un procès à soutenir.

Son fils aîné recueillit pieusement cet héritage et le légua lui-même à sa fille, qui a aujourd'hui quatre-vingt-deux ans et n'en plaide qu'avec plus d'acharnement et de verdeur. Soixante-huit administrateurs se sont succédé durant ces trois générations, et pas un n'a faibli un seul instant dans cette longue lutte. L'un d'eux a dit ce mot mémorable qui devrait être gravé en lettres d'or sur tous les monuments publics : *L'administration ne meurt ni ne se rend.*

Ce procès est une rente pour un certain nombre de gens de lois qui se le transmettent avec leur charge. Si l'on rassemblait en un seul monceau tous les papiers qui en composent aujourd'hui le dossier, on en formerait une montagne plus haute que l'Altaï lui-même; si l'on achetait ce morceau de terre au prix où il revient maintenant à ceux qui se le disputent, il faudrait le payer cinquante fois son pesant d'or. On paverait la Chine tout entière avec les taëls qu'il a déjà coûté en justice; et songez que rien n'est encore fini.

Mais c'est une affaire de principe. L'administration a jeté, par ce noble exemple d'opiniâtreté, une terreur salutaire dans le pays. Personne n'ose plus lui tenir tête. Elle a eu besoin, il y a quelque temps, d'une maison pour en faire un magasin. Le maître du logis lui a apporté les clefs sur un plat d'argent et l'a remerciée de ne pas lui avoir pris le parc qui était derrière.

— Cela viendra peut-être, a répondu l'administrateur.

Le jeune Fo-hi ne connut que l'aurore de ce procès fameux, et néanmoins il en vit assez pour ajouter à son agenda cette recommandation, qui ne devait pas être la dernière :

Du bon public te moqueras
Et des bons juges mêmement.

XIV

LES SERMENTS

L'année 7964 est tristement célèbre dans les annales de la Chine. Ce grand empire qui avait joui durant tant de siècles d'une prospérité sans troubles, connut alors pour la première fois les révolutions et les guerres civiles. L'empereur Hu-o-li XXIV mourut, laissant le trône à son fils Hu-o-li XXV, un tout jeune homme, âgé de dix-sept ans, dont il confia la tutelle à Fi-ho, le plus intime de ses conseillers. Ce Fi-ho était remarquable par sa bonne mine et son grand esprit; mais il était dévoré d'ambition. Il avait épousé une nièce de l'empereur défunt et nourrissait un secret désir de le remplacer un jour.

L'avènement du jeune monarque répandit une joie universelle dans toute la Chine. Les règnes qui commencent ont le charme des belles aurores qui promettent des jours sans nuages. Les chefs d'administration convoquèrent par tout l'empire les employés qui étaient sous leurs ordres afin qu'ils eussent à renouveler au nouveau souverain le serment d'obéissance et de fidélité qu'ils avaient jadis prêté à son père.

— De grand cœur et des deux mains, dit le jeune Fo-hi. L'empereur est le premier magistrat de mon pays, choisi par Dieu, reconnu par la nation ; je le respecte et l'aime, comme doit faire tout bon Chinois ; mon serment ne m'engage à rien que je ne sois prêt à tenir. Mais, je ne sais en vérité pourquoi on me le demande plutôt qu'à cet ouvrier qui passe dans la rue.

— Comment ! lui répondit-on ; mais vous êtes fonctionnaire. Vous devez une reconnaissance toute spéciale à l'empereur, car c'est lui qui vous paye et vous nourrit.

— Point du tout ! répliqua Fo-hi. Je donne mon temps et ma peine à la nation tout entière, qui m'en paye par les mains du souverain. Cela est bien différent. Je ne suis pas plus obligé à l'empereur pour l'argent qu'il me donne que cet ouvrier ne l'est à l'intendant qui lui distribue son salaire à la fin de la semaine. En fait de serment, je n'en sais qu'un au monde qu'on soit en droit de me demander plus

particulièrement : c'est celui de faire en conscience la besogne qui m'est imposée. Il est clair qu'on ne peut pas exiger d'un marchand de soies qu'il jure d'entretenir les routes en bon état. Mais nous devons tous la même fidélité à l'empereur, comme nous devons tous la même obéissance à la loi ; je suis tout disposé à la rendre, et je m'étonne qu'on croie nécessaire de m'enchaîner par un serment dont les autres citoyens sont dispensés.

Ces réflexions étaient peut-être assez justes. Mais le jeune Fo-hi eut le tort de les faire tout haut en présence de quelques collègues, ses amis intimes. Aussi, quand ce fut à son tour de jurer, M. l'administrateur en chef le regarda de travers.

— Prenez garde ! monsieur, lui dit-il sévèrement : vous raisonnez beaucoup pour être jamais un bon fonctionnaire ! Vous n'avez pas pour Sa Majesté l'empereur le respect...

— Eh quoi ! s'écria le jeune Fo-hi avec force, je n'ai pas de respect pour l'empereur ! moi, qui lui suis dévoué corps et âme ! Je le considère comme l'homme qui représente ma patrie aux yeux des peuples étrangers, et je suis prêt à mourir pour lui comme je donnerais ma vie pour elle.

— Non, monsieur, reprit l'administrateur d'un ton plus doux, vous ne devez pas seulement aimer l'empereur comme vous aimez votre patrie, parce qu'il la représente. Il faut avoir pour sa personne même la dévotion que le prêtre a pour son Dieu. Ce

sont les sentiments que je professe, et je suis sûr qu'ils ne seront désavoués par aucun de ceux qui m'entourent.

Les quatre ou cinq cents fonctionnaires qui écoutaient ce discours s'inclinèrent d'un même mouvement et sourirent tous à la fois. Ceux que le hasard avait placés près du jeune Fo-hi s'écartèrent tout doucement de lui, comme s'ils craignaient de gagner la peste. Les réponses se pressaient sur ses lèvres, mais il se rappela fort à propos un axiome que lui avait donné le vieux Li-joulin :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Il retint son envie de parler, et signa, sans mot dire, la formule du serment qu'on lui avait présentée.

Le soir même, il était chez lui gravement occupé à fumer une pipe d'opium, quand le portier de M. l'administrateur lui apporta la circulaire suivante, où un grand nombre de ses collègues avaient déjà apposé leurs signatures :

« Mes chers collaborateurs,

» La Providence qui veille si particulièrement sur les destinées de la Chine, vient de donner un témoignage éclatant de sa bienveillance pour notre belle patrie. Elle a renversé du trône le ci-devant empereur Hu-o-li, vingt-cinquième du nom, dont le jeune

âge et l'inexpérience conduisaient la Chine aux abîmes. Elle a choisi pour ce grand et mémorable ouvrage les mains puissantes de l'illustre Fi-ho. Notre amour et nos vœux l'avaient dès longtemps appelé au pouvoir suprême, où viennent de le placer d'une façon définitive les justes décrets du Très-Haut. Déjà le peuple de Pékin a manifesté sa joie par ces cris et ces illuminations où l'on sent battre le cœur d'une grande nation. Serons-nous les derniers mes chers collaborateurs, à acclamer un changement que nos secrets désirs provoquaient depuis bien des années, à nous rallier hautement aux magnifiques destinées que Dieu prépare à la Chine? Non, messieurs, le moment est venu de montrer notre dévouement à la cause publique et à l'empereur. Je vous attends demain, pour prêter à l'élu du peuple et de Dieu un serment solennel; je ne crains pas qu'un seul d'entre vous manque à cet impérieux devoir. S'il y avait parmi vous un homme capable d'une aussi infâme trahison, il est évident qu'il ne pourrait pas porter une minute de plus un uniforme et des insignes qui sont ceux de l'honneur et du dévouement. »

— Tout, s'écria le jeune Fo-hi dans un violent transport, tout, la destitution, la mort même, plutôt que cette lâcheté! Les misérables!

Le sang lui bouillait dans les veines; il marchait à grands pas dans sa chambre, les yeux enflammés

d'indignation, les poings crispés, et sa préoccupation était si forte, qu'il apostrophait les meubles, comme s'ils eussent pu l'entendre et lui répondre.

Il sortit, car il étouffait dans son appartement; il avait besoin de grand air et d'espace. Il courut longtemps dans la campagne, jetant au vent des exclamations de fureur et des phrases sans suite :

— Non, criait-il, cela est impossible ; n'est-ce donc rien qu'un serment? On se parjure, et l'on va souper! L'autre, hier; aujourd'hui, celui-là. Ce Fi-ho nous demande un serment! a-t-il donc respecté le sien ? N'avait-il pas juré, lui aussi, fidélité à son souverain, au fils de son bienfaiteur ? Quelle foi peut-il avoir à de vaines formules, lui qui a si indignement trahi ce qu'il y a de plus sacré au monde! Il ne veut que nous avilir. Il compte sur la lâcheté de nos cœurs. Oh! oui, nous sommes bien lâches! Mais moi, du moins, je lui prouverai qu'il reste encore des âmes que rien n'abat. Je refuserai ce serment; d'autres m'imiteront; l'exemple gagnera de proche en proche; le tyran pâlira sur son trône.

L'imagination du jeune homme, lancée au grand galop sur cette route, ne s'arrêta plus. Il se vit emprisonné, torturé, mais toujours ferme. Il était conduit au dernier supplice; il se récita le discours qu'il improviserait dans cette circonstance. Ce discours lui arracha des larmes. Le peuple, transporté de fureur, se ruait sur les soldats, le délivrait de leurs mains, et le ramenait en triomphe.

Le jeune Fo-hi revint tout échauffé de cette promenade, et l'âme violemment tendue aux sacrifices héroïques. Il alla chez tous ses collègues, l'un après l'autre, les exciter au refus, faire des prosélytes, et organiser la résistance. Il ne trouva partout que des âmes hypocrites ou des cœurs faibles. Le premier à qui il s'adressa l'écouta d'un air défiant; il le prenait pour un agent provocateur.

— Mon cher collègue, lui dit-il d'un ton froid et convaincu, j'honore et j'aime le grand prince qui vient de sauver la Chine; je n'ai donc aucune répugnance à lui prêter le serment qu'il exige. J'attends même avec impatience le moment de donner un témoignage public de mon dévouement au nouvel ordre de choses.

Chez un autre, ce fut la femme qui arrêta Fo-hi au premier mot de son discours :

— Je vous en prie, lui dit-elle, ne donnez pas à mon mari de mauvais conseils; le pauvre homme ne serait que trop disposé à les suivre.

— Eh quoi! s'écria le jeune Fo-hi avec douleur, c'est vous qui parlez ainsi, vous qui devriez relever son courage, s'il était abattu! Qu'avez-vous fait de cette générosité de sentiments qui est si naturelle au cœur des femmes? C'est chez elles que l'homme puise sa force et sa fierté; faut-il donc qu'il n'y trouve plus que les conseils d'une triste prudence?

— Hélas! monsieur, répondit la femme, vous en parlez bien à votre aise!

Elle avait sur les genoux un petit garçon qu'elle déshabillait ; deux petites filles tenaient sa jupe, regardant cette scène, sans la comprendre, avec leurs grands yeux étonnés :

— Pauvres chérubins ! dit-elle à demi-voix en passant sa main dans leurs cheveux. — Quand vous serez père, monsieur, vous entendrez plus aisément les conseils que donnent ces chères petites têtes blondes. S'il y a du mal à prêter ce serment, qu'il retombe sur ceux qui l'exigent!

Le jeune Fo-hi sortit de là navré. Il ne réussit pas mieux près de ses autres collègues ; quelques-uns partageaient son indignation, mais tous avaient peur.

— La belle avance! répondirent-ils; quand nous serons sur le pavé, le gouvernement en sera-t-il moins fort? Notre résistance serait inutile aux autres ; elle est fort dangereuse pour nous.

— Mais si nous nous entendions tous! s'écriait douloureusement le jeune Fo-hi.

— Ah ! cela est différent. Si tout le monde refuse, je refuse.

Mais personne ne voulait attacher le grelot. Il y avait, parmi les collègues du jeune Fo-hi, un vieux bonhomme, très vert encore, et qui avait toujours témoigné d'une grande liberté de sentiments.

— Vous, au moins, lui dit notre héros, vous ne m'abandonnerez point.

— J'aime à voir votre colère, mon cher enfant.

Elle me prouve que nous ne sommes pas encore si pourris que je le croyais par le fonctionnarisme; et cela ne me déplaît pas. Je ne sais pas ce que j'aurais fait il y a trente ans, j'avais la tête bien près du bonnet, et il est fort probable que j'eusse agi comme vous voulez agir vous-même. J'aurais eu tort.

— Vous auriez eu tort?

— Eh! sans doute, mon cher enfant, il eût peut-être mieux valu choisir une profession libre que de se mettre sous la coupe du gouvernement; mais quand une fois on y est, il faut subir les conséquences d'une position qu'on s'est faite. Le pouvoir, après tout, ne vous demande rien que de très naturel. Il ne veut pas que les agents qu'il emploie travaillent à le miner et à le perdre. Il exige que vous promettiez par serment de ne lui point être hostile; il a raison, et il n'y a pour vous aucun déshonneur à le jurer. Avez-vous de mauvais desseins contre le gouvernement? Aucun, sans doute. Vous ne l'aimez pas; vous en pensez beaucoup de mal; mais vous n'avez pas l'intention de le renverser; vous ne pouvez rien, ni pour, ni contre lui. Pourquoi refuser un serment que vous tiendrez nécessairement sans l'avoir fait?

— Et pourquoi, s'écria le jeune Fo-hi, si ce serment est une chose aussi indifférente que vous dites, pourquoi la seule pensée m'en a-t-elle fait bondir le cœur?

— C'est que vous avez vingt ans. J'en ai bien près

de soixante, et je juge moins par sentiment que par raison ; je prêterai sans enthousiasme, mais sans fureur, le serment qu'on exige; ce n'est qu'une vaine formalité à laquelle je me soumets. Je n'ai pas envie de perdre tous mes droits à une retraite que j'ai laborieusement conquise par quarante ans de service. Le gouvernement, qui a mon argent en poche, me le garderait si je ne prononçais pas un certain mot, qui n'est pour moi que de simple cérémonial. Je le prononce sans marchander, le pistolet sur la gorge. J'aime mieux cela que d'en être réduit un jour à mourir de faim, en criant : « Au voleur ! » Encore ne pourrais-je pas le crier bien haut. Allez, mon cher enfant, suivez mon exemple, et buvez frais. comme dit Panurge.

XV

QUI N'EST QUE LA SUITE DU PRÉCÉDENT

Le jeune Fo-hi rentra chez lui fort ébranlé. La nuit, mère des sages conseils, lui en donna qui n'étaient point héroïques. Il se dit qu'une manifestation isolée ne servirait à rien ; qu'il serait bien sot de se sacrifier tout seul à un point d'honneur exagéré. Il se demanda ce qu'il deviendrait, après ce coup de tête. Sans argent, sans amis, sans protecteur, à deux cents lieues de sa famille, incapable de tout travail manuel, ne sachant que faire, il serait un objet de dérision ou de pitié. Et que penseraient de lui ses beaux-frères à qui il avait si magnifiquement promis sa protection ? Son exaltation s'était fort calmée quand vint le jour. Il ne lui restait plus de son

extraordinaire émotion de la veille que cette fatigue qui suit les grandes tempêtes de l'âme. Il s'achemina, d'un air morne, vers la maison où devait se consommer la ruine de son honneur. M. l'administrateur y attendait tous ses employés. Il paraissait solennel et radieux. Il lut à haute voix la formule du serment, et chacun dut répéter à son tour les mots sacramentels : *Je le jure*. Rien n'était plus curieux que d'examiner les différentes façons dont cette phrase si courte fut accentuée par chacun d'eux ; les uns la lançaient d'une voix forte, assurée et où vibrait la conviction ; d'autres, d'un air nonchalant, comme on demande l'heure à son voisin, sans paraître y attacher d'importance; d'autres encore, avec le ton bourru d'un homme qui accomplit une corvée désagréable. Quand le jeune Fo-hi se leva, il sentit en lui gronder une dernière révolte, il lui fallut un incroyable effort de volonté pour soulever son bras et l'étendre. La sueur lui coulait du front à grosses gouttes ; il semblait que ces trois malheureux mots lui déchirassent la gorge en passant, tant il les prononça d'une voix étranglée. Il retomba sur son siège, et se cacha la figure dans ses mains, comme pour se dérober à lui-même la honte de son action. Son chagrin fut remarqué de tout le monde, et surtout de M. l'administrateur.

Chacun donna sa signature, et la séance allait être levée, quand un courrier entra. M. l'administrateur lui prit des mains la lettre qu'il apportait, l'ouvrit et

changea de visage en la lisant. Il se remit peu à peu.

« Messieurs, dit-il, je bénis l'heureux hasard qui vous rassemble autour de moi en ce moment. Je suis fier d'être le premier à vous annoncer une nouvelle qui doit tous nous combler de joie. La Providence, qui veille si particulièrement sur les destinées de la Chine, vient de donner un éclatant témoignage de sa bienveillance pour notre belle patrie. Elle a renversé du trône l'usurpateur Fi-ho, dont la violence et l'audace conduisaient la Chine aux abîmes. Elle a remis le sceptre aux mains légitimes de notre jeune empereur, l'incomparable Hu-o-li XXV. Déjà le peuple de Pékin a manifesté sa joie par ces cris et ces illuminations unanimes où l'on sent battre le cœur d'une grande nation. Serons-nous les derniers, mes chers collaborateurs, à acclamer un changement que tous nos vœux appelaient, à nous rallier hautement aux magnifiques destinées que Dieu prépare à la Chine ? Non, messieurs, le moment est venu de montrer notre dévouement à la cause publique et à l'empereur. Nous allons tous, à l'instant, d'enthousiasme, jurer fidélité à notre seul et légitime souverain. »

Et toute la compagnie jura sur nouveaux frais.

— Mais, monsieur, dit le jeune Fo-hi, au moment de signer une autre pancarte, ne serait-il pas plus simple d'avoir, pour la formule du serment, un en-tête mobile ? On le changerait à chaque révolution, et nous ne serions plus forcés de nous déranger sans cesse pour donner de nouvelles signatures.

— En vérité, monsieur, s'écria l'administrateur furieux, vous êtes animé d'un esprit détestable! Vous plaisantez avec ce qu'il y a au monde de plus sacré et de plus saint. Vous vous moquez d'un serment!

Et le jeune Fo-hi, en rentrant dans sa chambre, ajouta à la liste des conseils qu'il s'était déjà donnés les deux vers suivants, qui furent inscrits sous la rubrique IX :

Au pouvoir serment prêteras,
Quel qu'il soit provisoirement.

XVI

VÉHÉMENTE APOSTROPHE DU JEUNE FO-HI

Huit jours après il reçut une lettre qu'il reconnut, à la forme et au cachet, pour être une lettre officielle. Il l'ouvrit avec un certain tremblement, et lut ce qui suit :

« MONSIEUR,

» M. le ministre me charge de vous apprendre que vous êtes destitué de l'emploi que vous occupez actuellement. Vous irez à Fei-out-chi, comme jaugeur de pierres de troisième classe, ainsi que vous pourrez voir par la nomination ci-annexée. Je souhaite, monsieur, que cette punition soit pour vous une leçon dont vous profitiez. Vous n'avez

point cet esprit d'ordre qui est le premier mérite d'un fonctionnaire. Vous portez dans tous vos actes, et jusque dans vos moindres paroles, un dénigrement systématique qui va jusqu'à la rébellion. Je vous avertis, au nom même de M. le ministre, que si vous ne changez point de conduite, l'administration sera forcée d'en venir avec vous aux dernières mesures de rigueur, et de vous rejeter pour toujours de son sein.

La lettre était signée de M. l'administrateur en chef. Le jeune Fo-hi la froissa, se mit à son bureau et écrivit tout d'un trait :

« Monsieur l'administrateur en chef,

» J'épargnerai à l'administration la peine qu'elle aurait infailliblement à prendre dans quelques mois. Je vous envoie ma démission. Vous l'avez très bien dit : j'ai encore un peu de cœur, et ne suis pas fait pour être fonctionnaire. Je ne l'ai été que trop longtemps. Mieux vaut mourir de faim que de manger un pain si dur et acheté si cher. »

Il signa et, sans se donner le temps de la réflexion, expédia la lettre. Le soir même, il fut mandé chez M. l'administrateur. Ce personnage important le reçut avec beaucoup d'affabilité.

— Mon jeune ami, lui dit-il, vous m'avez écrit dans un premier mouvement de colère une lettre

peu convenable ; j'aurais pu l'envoyer tout de suite à M. le ministre. J'ai mieux aimé user d'indulgence : le fond chez vous n'est pas mauvais. Voilà votre lettre, je vous la rends ; je regarde votre démission comme non avenue.

Le jeune Fo-hi fit un geste comme pour refuser.

— Écoutez-moi, mon jeune ami, reprit l'administrateur d'un ton de protection bienveillante. Il sera toujours temps de donner votre démission. Rapportez-la moi dans deux jours, si vous persistez dans votre idée. J'espère que d'ici là vous aurez mieux réfléchi. La vie du fonctionnaire a ses ennuis, je le sais ; vous les sentez un peu trop vivement à cette heure. Vous en oubliez les beaux côtés, que vous verrez mieux quand vous aurez plus de sang-froid. L'avantage d'appartenir à un corps puissant, qui ne vous abandonne jamais, le respect qui entoure votre uniforme partout où vous allez, la douceur d'une existence assurée contre tous les hasards par des appointements modestes, mais régulièrement payés, la certitude d'une retraite qui mettra vos derniers jours à l'abri du besoin, l'espoir même d'un avancement, qu'on obtient toujours quand on sait le mériter, en voilà plus qu'il n'en faut pour emporter la balance. Songez à tout cela, mon jeune ami, avant de prendre une résolution que n'approuverait peut-être pas votre famille, et dont vous vous repentiriez plus tard. Vous savez fort bien ce que vous perdez en nous quittant ; savez-vous en revanche ce

que vous trouverez hors de chez nous ? Pesez mûrement toutes ces considérations, et revenez me voir dans vingt-quatre heures. En attendant, je déchire votre lettre, puisque vous ne voulez pas la reprendre.

— Ma résolution est irrévocable, dit le jeune Fo-hi.

— C'est bon, c'est bon, reprit en souriant l'administrateur. Nous verrons cela ! »

Et il le congédia d'un geste fort amical.

Le jeune Fo-Hi passait tous les jours, en allant à son bureau, devant une boutique d'épiceries qui lui rappelait celle de son père. Il y avait dans cette boutique un gros garçon, à mine réjouie, qui avait pris l'habitude de le saluer chaque matin. Le jeune Fo-hi lui rendait sa politesse d'un petit signe de tête. Il condescendait même quelquefois à lui adresser la parole, quand il le trouvait sur le pas de la porte, et qu'il était lui-même de bonne humeur.

— Un beau temps, lui disait-il.

— Un beau temps, oui, monsieur Fo-hi, répondait le garçon ; mais le fond de l'air est vif.

Ce garçon épicier était très fier de cette distinction. Il respectait Fo-hi, et l'enviait en même temps. Le fameux bouton de corail lui faisait mal aux yeux en les éblouissant. On sentait dans la façon dont il ôtait son bonnet de loutre une grande déférence mêlée d'un certain dépit. Il n'y avait pas à se méprendre à la signification de ce salut ; il voulait

dire : « L'heureux homme ! qui touche sa paye tous les trente du mois, rubis sur l'ongle, et qui ne roule pas des cornets de poivre ! Il ira ce soir au bal chez M. le gouverneur, et peut-être sera-t-il admis à l'honneur de lui taper sur le ventre, comme cela se pratique dans le grand monde. Il a sa place marquée dans les cérémonies publiques et à la procession de Jagarnatha. Il est quelque chose, et je lui ôte mon bonnet de loutre avant qu'il m'ait ôté son bonnet de soie. L'heureux homme ! »

Ce salut faisait ordinairement plaisir au jeune Fo-hi. Mais dans la situation d'esprit où il se trouvait en revenant de chez son administrateur, il ne put voir cet imbécile lui ôter son bonnet sans être pris d'un grand serrement de cœur. Il alla à lui et, d'un ton fort animé, comme s'il parlait à lui-même :

— Tu me salues ! lui dit-il ; c'est toi qui me salues ! quelle dérision ! garde ton bonnet, mon ami ; c'est à moi d'ôter le mien et de te saluer jusqu'à terre.

L'épicier écarquillait ses gros yeux tout ronds, et demeurait, son bonnet en main, la bouche ouverte, avec une mine ahurie.

— C'est à moi de te saluer, reprit le jeune Fo-hi avec force ; car tu es libre et je ne le suis pas. Quand ta besogne est faite, tu ne dois plus rien à ton patron, qui te laisse dormir tranquille. J'ai vingt patrons, moi, vingt supérieurs, qui sont payés par l'empereur pour me tracasser, qui veulent gagner

leur argent, et qui font encore du zèle. Les gouvernements changent et ne te demandent rien; tu vends ton riz et ton poivre, sans te soucier d'eux. Ils ont droit à mon dévouement, puisqu'ils me nourrissent; ils exigent que je le leur promette, et j'ai fait trois serments en un même jour.

Ne me salue pas, mon ami; garde ton bonnet. Car le travail que tu fais est utile, tu le sais, cela te soutient et te console. Tu crois au sucre que tu casses, et tu le casses de meilleur cœur. Mais moi, mon ami, je suis accablé chaque jour d'une besogne qui m'épuise et qui n'est d'aucune utilité pour personne. Je passe les plus beaux jours de ma vie, ces jours qui s'enfuient pour ne plus revenir, à compter des cailloux sur le bord des routes, à noircir des rames de papier pour les rats qui les mangent. Je ne suis qu'une machine qui tourne à vide.

Tu ne sais rien, n'est-ce pas? c'est à peine si l'on t'a appris à lire et à écrire. Console-toi, ignorance n'est pas bêtise. Chaque jour m'enfonce au-dessous du plus ignorant. Je tourne au crétin, je le sens et j'en pleure de rage. Les petites passions m'envahissent; je prends goût aux tracasseries mesquines; je suis perdu. Je n'ose descendre au fond de ma conscience; j'y trouverais des trésors de haine. Contre qui? Eh! mon Dieu! le sais-je! contre personne et contre tout le monde; contre ces administrateurs qui m'accablent de leur morgue bête, et me transmettent avec une si visible satisfaction les coups de

pied qu'ils reçoivent; contre une besogne que je fais sans goût, parce que je la fais sans intention; contre toi-même, oui, contre toi, triple niais, qui as la sottise de me saluer tous les matins.

Ne me salue pas, mon ami; garde ton bonnet. Tu m'envies d'aller au bal chez le gouverneur. Mais sais-tu que je ne suis pas libre d'y manquer, si la fantaisie m'en prend? Sais-tu bien que si je n'étais pas allé subir le petit signe protecteur de madame la gouverneuse, de charitables âmes en prendraient bonne note, et que cette note serait mauvaise? J'ai ma place à la procession de Jagarnatha; mais ne vois-tu pas que j'y suis entre deux rangs de soldats, comme un malfaiteur que l'on mène en prison?

C'est à moi de te saluer, mon ami. Tu es né dans ce pays; tu y feras honorablement fortune; tu y mourras entouré de tous les tiens, pleuré de quelques-uns. Je m'en vais de ville en ville sans pouvoir fixer ma tente en aucun lieu. On m'envoie, sans crier gare, d'un bout de la Chine à l'autre, et je n'ai pas le premier sou pour faire le voyage. Je mourrai, comme je vis, misérable et sans famille, à cent lieues du village où je suis né.

Plains-moi, mon ami; je suis plus à plaindre qu'à envier. Plains-nous, plutôt; car nous sommes tous, pauvres fonctionnaires, logés à la même enseigne, et ce n'est pas, par malheur, une enseigne d'épicier. Tu vois ce magistrat qui passe; c'est un conseiller. Ton patron, qui le salue jusqu'à terre,

ne lui ferait pas crédit. Regarde ce bel officier; ses appointements d'une année reluisent sur ses épaules; il n'achètera jamais de château sur ses économies. Il ne paye que de mine, et ses fournisseurs en savent quelque chose. Le gouvernement émiette son budget devant les fonctionnaires pour contenter plus de monde. Il ne contente personne. A maigres appointements, maigre besogne et maigre reconnaissance. Ne demande jamais ta part du gâteau et remets ton bonnet sur ta tête.

XVII

LE JEUNE FO-HI REVOIT SA FAMILLE

Il n'y a rien, pour soulager un chagrin, comme de l'épancher en paroles. Un illustre bavard de l'Occident, le grand Cicéron, se consola de la mort de sa fille, qu'il aimait beaucoup, en faisant un gros livre sur sa douleur. Le jeune Fo-hi éprouva une sorte de bien-être quand il eut versé ses peines dans les larges oreilles du garçon épicier. Il commença d'envisager avec moins d'amertume la destinée qui lui était faite. Il se réconcilia peu à peu avec l'idée de rester fonctionnaire. Il ne récrivit point la lettre qu'avait déchirée son administrateur, et partit pour son nouveau poste après l'avoir remercié.

Il lui fallait, pour arriver à Fei-out-chi, sa future résidence, passer par son pays natal. Il avait d'abord résolu de ne point s'y arrêter ; il sentait une humiliation secrète à étaler sa disgrâce aux yeux de ceux qui l'avaient vu partir gonflé d'espérance et de projets. Mais quand il aperçut de loin le toit doré de la pagode qui avait jeté son ombre sur les jeux de sa première enfance, il ne put tenir à cette vue ; son cœur se fondit ; il sauta de la voiture et, dix minutes après, il tombait dans les bras de son père, qui l'embrassait tout éperdu.

Il n'osa point avouer au bonhomme, qui semblait si fier de lui, la triste vérité. Il lui parla en termes vagues de changement de position, d'avancement. Le père Fo-hi était trop glorieux pour ne pas le croire sur parole. Il mena son fils chez ses voisins, amis et connaissances, sans excepter personne. L'admiration et l'envie que le pauvre garçon vit briller dans tous les regards fut un baume pour les blessures de son amour-propre.

Ses sœurs et ses beaux-frères le croyaient naïvement un homme supérieur et lui témoignaient une sorte de déférence. Pé-ka-o fut ravi de joie lorsqu'il apprit, à n'en pas douter, qu'un personnage aussi important que le jeune Fo-hi viendrait passer huit jours à sa ferme. Il lui fit faire, avec une certaine complaisance, le tour de sa propriété, qui était considérable.

— Vous avez d'autres plaisirs, lui disait-il, vous

autres savants. Je doute que vous en ayez de plus vifs. Il y a une volupté intime et profonde à savoir que la terre sur laquelle on marche est à soi. Ici je suis seul maître; ces champs m'appartiennent comme la Chine est à l'empereur. J'y puis faire ce qui me plaît et ne dépends que de Dieu, qui est le maître de tous les hommes. C'est pour moi une jouissance dont tu riras peut-être, mais c'est une jouissance véritable de voir ma terre fumer sous le tranchant du soc qui l'ouvre en larges sillons. Les premières petites pointes d'herbe vertes qui fendent péniblement la motte noire me jettent dans des transports dont tu n'as pas d'idée. Je m'en vais dès le grand matin, à l'heure où une vapeur bleuâtre flotte encore sur la campagne; je rends visite à mes champs et à mes prés. Ils me connaissent, ils me rient en m'apercevant; ce sont des amis. Je mesure de combien les brins d'herbe ont poussé dans la nuit. Il s'échappe de tout cela de fortes senteurs qui m'enivrent. La terre du voisin n'a pas cette bonne et saine odeur; c'est le parfum même de la propriété.

— La moisson est pour nous un temps de fête. La ferme s'emplit d'ouvriers; elle s'anime de leur travail et de leur joie. Je me mets bravement à leur tête; le soleil est chaud pour l'homme qui promène sa faux à travers les grands blés; mais il essuie d'un revers de sa manche la sueur qui coule de son front, et, quand le soir vient, il as-

pire à pleins poumons la brise qui le sèche et le réconforte. Tu vois là-bas ces bœufs qui paissent indolemment, enfoncés dans l'herbe haute et drue. Ils sont beaux à voir quand ils rentrent à la maison, tirant de leur cou robuste la lourde voiture chargée de gerbes. Les moissonneurs la suivent, en chantant, la faux sur l'épaule. La femme leur a préparé la soupe. Je me mets à table à côté d'eux; je les ragaillardis d'un verre de vin, et ils dorment le soir d'aussi grand cœur qu'ils ont fauché tout le jour.

Tu ne saurais croire comme ces gens-là m'aiment. Je suis, après l'empereur, la personne qu'ils révèrent le plus au monde. Je m'occupe sans cesse de leurs besoins, et suis récompensé du soin que je prends d'eux par leur respect et leur affection. J'ai quelque honte à le dire, mais je suis roi sur ce domaine, et je suis heureux comme un roi. Les affaires du voisin ne m'inquiètent jamais; celles de l'empire ne me touchent que parce que, après tout, je suis bon Chinois. Mais que Paul ou Jean gouverne, j'avoue que je ne m'en soucie guère. Les gouvernants ont beau changer, le soleil ne change pas, lui; il arrive toujours à point nommé pour mûrir mes blés et je ne demande pas autre chose.

Ta sœur pense comme moi. Elle paraît elle-même fort heureuse, et son bonheur ajoute encore au mien. Elle m'a rendu déjà deux fois père, et

nous ne nous en tiendrons pas là, s'il plaît à Dieu. Les enfants ne sont point une charge à la campagne. L'aîné t'appartient, mon ami. Tu sens bien que nous n'en voulons pas faire un laboureur comme nous. C'est toi qui te chargeras de l'élever, de le produire et de le pousser dans la brillante carrière que tu poursuis si glorieusement.

— Sans doute, sans doute, reprit le pauvre Fo-hi d'un petit ton protecteur. Il est clair que cette vie ne peut convenir à mon neveu. Soyez tranquille, je m'en charge.

Ce que cette conversation a de plus curieux, c'est que les deux interlocuteurs y étaient de bonne foi. Aucun ne comprenait le prodigieux ridicule qu'il pouvait y avoir, pour l'un, à écarter son fils d'une vie dont il sentait si vivement la douceur ; pour l'autre, à jeter son neveu dans une profession où il n'avait trouvé que des épines. Mais l'esprit humain est ainsi fait qu'il se meut avec l'aisance la plus parfaite au milieu des plus énormes contradictions, sans jamais les voir.

Le jeune Fo-hi devait passer toute une semaine à la campagne. La nouveauté des objets lui raccourcit le premier jour ; le second lui parut un peu plus long et un peu fade. Le troisième le trouva inquiet ; il commença de bâiller au quatrième.

— Décidément, se dit-il le lendemain en s'étirant les bras, il faut être habitué à la campagne pour

s'y plaire. Je mourrais d'ennui dans ce pays de sauvages.

Il embrassa sa famille, boucla sa malle, et revint à la ville, chez son beau-frère l'épicier en gros. Il le trouva qui clouait de grandes caisses, en chantant à plein gosier. Chi-kan-go chantait volontiers pour se donner du cœur à la besogne.

— Eh bien! le commerce, ça va-t-il; mon brave? lui demanda le jeune Fo-hi en lui frappant sur l'épaule.

— Si ça va! je le crois bien. Nous ne pouvons pas suffire à la besogne, et nous passons les nuits, le beau-père et moi. Les bons commis nous manquent, et il nous faut les payer des prix fous. Je viens d'en engager un qui ne sait rien de rien, et je lui donne par an mille taëls.

Le jeune fonctionnaire tressaillit à ce chiffre; c'était juste le double de ce qu'il gagnait, lui, l'homme au bouton de corail, l'ex-roi de l'avenir.

— Et il faudra bientôt que je l'augmente, reprit Chi-kan-go. Je ne m'en plains pas, d'ailleurs; je lui donnerais moitié plus si j'étais sûr de lui comme de moi. On gagne de l'argent chez nous; mais dam! il faut se donner du mal. C'est encore toi qui a pris la meilleure part. Tu te goberges à ne pas faire grand'chose, tu as de bons appointements qui te sont payés *recta*; les veilles d'échéances ne troublent point ton sommeil. Tu te coiffes d'un bonnet de soie qui est le plus magnifique du monde. Aussi,

vois-tu, je veux que mon petit dernier fasse comme toi. C'est un petit gaillard plein d'esprit, et qui a toutes sortes de reparties drôles, dont nous pâmons de rire tous les deux, ma femme et moi. Je ne veux pas dire qu'il ira aussi loin que toi. Mais enfin, si tu lui donnes un coup d'épaule, il fera son chemin tout comme un autre. C'est pour lui que je travaille. Le fonds de commerce vaudra de l'argent dans une vingtaine d'années, nous le vendrons, et ma foi, c'est lui qui un jour aura tout.

— C'est bon, comptez sur moi, dit le jeune Fo-hi en faisant un petit signe de la main.

XVIII

OU L'ON VOIT REPARAITRE LE VIEUX LI-JOULIN

— Eh ! vous voilà ! s'écria M. Fo-hi père en voyant entrer le vieux Li-joulin. Y a-t-il longtemps qu'on ne vous a vu ! D'où venez-vous comme cela ?

— Du Japon.

— Du Japon ? quelle idée d'aller au Japon !

— Il y avait à Pékin un fort joli jeune homme, qui avait une si belle raie sur le milieu de la tête, qu'il était tout particulièrement estimé par la femme d'un grand officier de la maison de l'empereur. On ne lui connaissait qu'un défaut : il aimait un peu trop les grenouilles. Il avait pour habitude de les fricasser lui-même, dans une maison dorée, en compagnie de demoiselles qui n'étaient point reçues à

la cour. Cela déplut à la dame, qui en parla au ministre. Le ministre, toujours paternel, manda le jeune homme, lui donna une mission scientifique pour le Japon, et me choisit pour l'accompagner. Je fis la besogne, et il toucha les appointements. Il a rapporté de ce voyage la croix de l'ordre du Mérite, et moi, un livre qu'il signera : tout est dans l'ordre. Je suis ravi d'avoir pu étudier de près les mœurs et les lois d'un peuple dont je ne connaissais que les grands écrivains. Les mangeurs de grenouilles ont du bon, et les ministres qui les récompensent sont de bien honnêtes gens !

Ce discours n'était pas fort clair pour M. Fo-hi, qui écoutait bouche béante. Mais quand sur deux personnes qui causent ensemble il y en a une qui comprend, c'est déjà fort joli.

— Et votre garçon, père Fo-hi, comment va-t-il, ce jeune homme ?

Le père Fo-hi releva la tête comme un cheval qui reçoit un coup de houssine et part au grand trot. Il parla des mérites, vertus, succès et espérances de son fils une demi-heure sans débrider. Quand le bonhomme se mettait en train, ce n'était pas pour un peu. Le vieux Li-joulin ne songeait point à l'interrompre ; il cherchait à démêler la vérité dans ce flux de paroles ; il se frottait le menton avec la paume de la main, et ses petits yeux pétillaient de malice.

— Vous êtes un heureux père, lui dit-il enfin, un

père vraiment heureux. Laissez-moi causer avec ce cher enfant.

Il emmena le jeune Fo-hi, qui ne refusa point de le suivre dans sa promenade. Il le conduisit sur une jolie colline d'où la vue s'étendait au loin. On plongeait d'un côté sur les rues les plus populeuses de la ville ; il fit remarquer à son compagnon la noire fourmilière d'hommes qui s'y pressaient en tout sens et couraient à leurs affaires. On apercevait la campagne de l'autre côté, et, dans un vallon écarté, une vaste bâtisse d'où le vent apportait par intervalles un bruit de roues et de marteaux en mouvement. Il lui montra des ouvriers qui en sortaient, pliant sous le poids de lourds fardeaux qu'ils portaient sur leurs épaules ; et çà et là, dans la plaine, d'autres gens qui, roidissant leurs bras sur le manche de la charrue, enfonçaient le soc dans la terre fumante.

— Le spectacle de cette activité ne vous fait-il pas plaisir ? dit-il au jeune homme.

— Sans doute, sans doute ! répondit le jeune homme, à qui la chose était parfaitement égale.

— Oui, reprit le vieillard comme se parlant à lui-même, cela est beau, le travail ; il n'y a rien au monde que cela de beau et de bon.

Puis, se tournant vers le jeune Fo-hi :

— Pourquoi ne faites-vous rien? lui dit-il à brûle-pourpoint.

— Rien? mais j'ai un état qui ne me laisse pas un moment libre !

— Vous êtes affairé, vous ne travaillez pas. Travailler, ce n'est pas emplir d'une occupation quelconque les heures de la vie. Qui ne travaillerait à ce compte ? On fait toujours quelque chose, ne fût-ce qu'enfiler des perles. Le travail ne mérite ce nom que s'il a un but ; et ce but est le plus noble que se puisse proposer l'activité humaine : c'est de rendre libres et l'homme qui travaille et ceux qui doivent naître de lui. S'affranchir soi-même et sa postérité des misères de la servitude, voilà le vrai travail.

Vous voyez là-bas cet homme courbé sur le sol, et qui semble y fouiller avec une ardeur invincible. Je le connais : il a commencé par être garçon de ferme ; il a longtemps sué chez les autres pour amasser sou à sou de quoi acheter un quartier de terre, un *mouchoir à bœufs*, comme on dit au village. Il a fini par s'en rendre possesseur. Il veut l'arrondir aujourd'hui. Il songe à son fils aîné, qui reprendra son œuvre où il l'aura laissée, et qui, l'élargissant toujours, fera du mouchoir à bœufs un vaste et riche domaine. Il fonde une propriété et une dynastie ; il devient roi et père de rois ; il travaille.

Votre père travaille, mon cher enfant. Il a commencé dans une échoppe, où je l'ai vu durant de longues années vendre au passant quelques poignées de riz. L'échoppe s'est changée en boutique, puis la boutique en magasin. Le père Fo-hi

est à présent l'un des premiers négociants de l'endroit. Il a fondé un grand commerce ; il pense qu'à défaut de son fils, son gendre le recueillera un jour pour le transmettre à ses petits-enfants, il s'est peu à peu tiré de la servitude et il affranchit sa postérité : c'est là le vrai travail.

Mais vous, mon ami, où est votre but? Vous faites le lendemain ce que vous avez fait la veille ; vous le ferez dans huit jours, vous le ferez encore dans dix ans, sans aucun espoir d'un bon résultat. Qu'espérez-vous fonder? Serez-vous jamais libre? Laisserez-vous à vos enfants, si vous en avez par hasard, cet inestimable bien, la liberté? Non, ils recommenceront la carrière que vous avez parcourue, juste au point d'où vous êtes parti, et tout aussi vainement que vous pour eux-mêmes et pour leurs fils. Vous aurez passé sur la terre comme un torrent qui laisse son lit à sec. La vie que vous menez n'est utile à personne; elle est désastreuse pour vous ; elle mine et détruit peu à peu l'intelligence que Dieu avait mise en vous.

Le jeune Fo-hi fit un mouvement comme pour interrompre.

— Laissez-moi parler jusqu'au bout, reprit le vieux Li-joulin avec autorité. Oui, mon cher enfant, vos facultés s'amoindrissent jour à jour; elles finiront par s'éteindre complètement, et vous en serez venu à ce point d'insensibilité, que vous n'en regretterez pas même la perte. Le travail libre réconforte et

nourrit l'âme. Il exige une initiative sans cesse présente, et un continuel déploiement de toutes les forces de la volonté. Cet exercice les accroît; il maintient toujours souple et énergique ce ressort que l'homme porte en soi-même, et qui le lance aux vaillantes entreprises. Le travail que vous faites ne vous contraint à aucun effort d'esprit, ni même de corps. Vous y êtes attelé, et vous suivez votre chemin, la tête basse, sans regarder ni à droite ni à gauche, tirant avec un ennui mélancolique votre tâche de chaque jour, qui roule sans secousse dans une interminable ornière. Est-ce là travailler?

— Savez-vous bien, répondit le jeune Fo-hi avec un sourire forcé, que si tout le monde raisonnait comme vous, le gouvernement n'aurait plus personne pour faire sa besogne?

— Plût à Dieu! s'écria le vieillard. Le gouvernement ne se mêlerait peut-être alors que de ce qui le regarde. Il ne se chargerait point de tant d'affaires, dont il ne vient à bout qu'assez mal, à force de temps et d'argent. Il laisserait aux citoyens le soin de construire des routes, de creuser des canaux, de fabriquer des cigares, d'instruire les enfants, de prêcher la vertu aux hommes, et de faire mille autres choses où ils s'entendent infiniment mieux que lui. Il ne garderait pas les vaches de tout le monde, et les vaches n'en seraient que mieux gardées.

Il se contenterait de gouverner et de maintenir

au dehors la dignité de l'empire et sa tranquillité au dedans. Il ne lui faudrait pour cela qu'un petit nombre d'employés. Il les trouverait aisément parmi ceux qui, n'ayant plus à s'occuper de leurs affaires, seraient libres de se dévouer à celles du public. Il leur donnerait une besogne importante et difficile, et les payerait en conséquence. Ces hommes deviendraient les premiers de l'État, non pas seulement par l'honneur qui s'attacherait à leurs fonctions mais par leur mérite propre. On saurait que pour remplir leurs charges, pour rendre à la patrie les services qu'elle attend d'eux, il leur faut plus d'esprit, de courage et de force que leurs ancêtres n'en ont déployé jadis pour les affranchir, en les enrichissant.

— Quel rêve! dit le jeune homme avec un haussement d'épaules.

— Vous croyez, mon ami? Et bien! j'arrive d'un pays où ce rêve est une belle et bonne réalité. Nous ne sommes séparés des Japonais que par un étroit bras de mer. Mais on dirait, à voir combien leurs idées et leurs mœurs diffèrent des nôtres, que l'immense et profond océan Pacifique s'étend entre les deux peuples. Là-bas, l'homme n'a qu'une pensée en la vie : fonder une propriété et une dynastie qui la conserve. Il travaille, les yeux fixés sur l'avenir. Le fils succède au père, et continue son œuvre à travers les âges, comme il perpétue son nom avec une indomptable ténacité. C'est ainsi que

les maisons s'élèvent peu à peu du néant. Le travail des générations s'accumule par un progrès lent jusqu'au jour béni où la famille se ramasse tout entière en un rejeton, qui recueille le fruit de trois ou quatre siècles, et, libre désormais de ses propres affaires, se donne au public, et n'a plus d'autre intérêt que celui de l'État.

— Ah çà! mais, objecta le jeune Fo-hi, vos Japonais sont donc assurés, par grâce spéciale, de n'avoir jamais qu'un enfant?

— Non, mais un seul hérite.

— Et vous trouvez cela juste?

— Il n'y a de liberté qu'à ce prix, dit le vieillard avec une certaine solennité. Est-ce payer trop cher le plus précieux de tous les biens? C'est une grande folie de croire que la liberté puisse se maintenir en l'air comme les hirondelles, sans que personne la soutienne. Elle tombe et se brise si elle n'a pour appui des hommes qui n'ont rien à faire au monde que de la protéger. La liberté ne va point sans une aristocratie.

— Tous les hommes sont égaux, dit sentencieusement le jeune homme.

— L'égalité vraie n'exige point qu'on abolisse les privilèges; il y en a de nécessaires, il y en a même qui ne sont qu'utiles. Elle veut seulement que les privilèges soient accessibles à tous.

XIX

AVEC QUEL HOTE LE VIEUX LI-JOULIN FIT CONNAISSANCE CHEZ LE PÈRE FO-HI

Le vieux Li-joulin trouva, en rentrant chez le père Fo-hi, un homme qui le surprit d'abord par sa mine et son habillement. Il était facile, à la blancheur de sa peau et à l'étrangeté de ses traits, de le reconnaître pour un Européen. Il avait un chapeau dont les bords, extraordinairement larges par devant et par derrière, se retroussaient sur les ailes ; et, quand il l'ôtait, on voyait reluire sur le sommet de sa tête une place chauve, qui était ronde et blanche comme un double taël d'argent. Des cheveux gras croissaient abondamment tout autour, et retombaient jusque sur son front, qu'ils recouvraient en s'y aplatissant. Il était vêtu d'une

longue robe noire, et portait, pendue à son cou, une sorte de bavette, qui ne pouvait guère lui servir qu'à s'essuyer la bouche. Il parlait difficilement le chinois ; mais le vieux Li-joulin, qui avait vécu deux ans à Canton, savait assez d'anglais et de français pour s'exprimer dans ces deux langues. Il comprit, après y avoir rêvé quelques instants, que ce devait être un de ces missionnaires catholiques dont il avait souvent ouï parler, et dont il avait lu les exploits dans les journaux de France.

Il le salua cordialement, car il aimait tout ce qui porte l'apparence du courage ; et il en faut sans doute pour traverser les mers et venir, soutenu de sa seule foi, prêcher un Dieu inconnu à des nations que l'on croit barbares. Le missionnaire sentit bien vite qu'il avait affaire à un honnête et savant homme et se mit à causer à cœur ouvert.

Il se plaignit des persécutions dirigées contre ceux qui apportaient la bonne nouvelle dans le Céleste-Empire. Il reprochait aux empereurs leur aveuglement, leur injustice et leur cruauté, et il le fit en termes extrêmement vifs.

— Mais, lui dit le vieux Li-joulin, s'il me prenait fantaisie de m'en aller dans votre pays avec une douzaine de prêtres chinois pour y enseigner publiquement notre Dieu au peuple, quel accueil nous feriez-vous ?

— Oh ! votre supposition est inadmissible !

— Admettez-la pourtant, et répondez à ma question.

— Hélas! dit l'homme à la robe noire en levant les yeux au ciel, on se contenterait aujourd'hui de vous mettre en prison. Mais, il y a deux cents ans, au bon temps, on vous eût très proprement cuits tout vifs en place publique, pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification du prochain. C'eût été un spectacle bien réjouissant pour les yeux des vrais fidèles.

— Je n'en doute aucunement, reprit le philosophe ; mais ne trouvez pas extraordinaire qu'on vous traite ici comme vous nous traiteriez là-bas si nous y allions.

— Oh ! c'est bien différent! Nous vous apportons la vérité !

— La vérité! qu'en savez-vous?

— C'est Dieu lui-même qui nous l'a révélée.

— Eh ! croyez-vous que dieu ne nous l'ait pas révélée à nous aussi ?

— Pouvez-vous parler de votre dieu, qui n'est qu'un faux dieu ?

— Je n'en dirai pas autant du vôtre, répondit fort poliment le vieux Li-joulin, car je tiens pour vrais tous les dieux qui conseillent de bien vivre, et je n'en sais point qui ne donnent ce précepte.

— Est-ce le vôtre, s'écria le missionnaire, qui vous instruit à jeter en pâture aux pourceaux les enfants qui viennent de naître ?

Le vieux Li-joulin était philosophe ; il ne put cependant réprimer un mouvement d'indignation. Sa figure exprima si clairement ce qu'il sentait, que tous les assistants lui demandèrent ce qu'avait pu dire l'homme à la robe noire. Il leur traduisit ses paroles, et tous furent saisis d'horreur et de dégoût. Quant le premier moment d'émotion fut passé, le vieux philosophe reprit d'une voix plus calme, mais qui tremblait encore :

—Voilà une bien affreuse calomnie, bien légèrement lancée contre un peuple que vous connaissez mal. Que votre Dieu vous la pardonne ! Il y a des mères dénaturées en Chine comme partout ailleurs : n'en avez-vous point chez vous? Hélas! j'ai pu lire quelquefois vos feuilles publiques, au temps que j'habitais Canton. Que de malheureux enfants noyés, étouffés, rôtis, enterrés tout vivants, ou jetés aux animaux immondes ! Que de mères homicides ! que de meurtres froidement accomplis, et quelques-uns avec tous les raffinements de la plus ingénieuse et de la plus effroyable cruauté ! Les annales de vos tribunaux sont toutes rouges du sang de ces pauvres petits êtres ; et l'on peut juger, par le nombre des coupables que vos magistrats poursuivent, combien d'autres échappent à leurs yeux. Ces sortes de crimes se cachent aisément dans l'ombre, et beaucoup ne se lèveront du silence où ils dorment ensevelis qu'à cette dernière heure où Dieu les tirera tout pâles, au grand jour du jugement dernier. Mais

est-ce une raison, parce qu'il y a quelques monstres dans une nation de cent millions d'hommes, pour l'accuser tout entière à la fois, et la calomnier d'un mot ? Croyez-le, Monsieur, les femmes de notre pays ont des entrailles tout aussi bien que vos femmes d'Europe. Elles regardent, elles aussi, comme une bénédiction du ciel, le bonheur d'être mères. Elles donneraient leur vie pour les fils qui sont nés de leur sein. Ceux qui vous ont dit le contraire vous ont odieusement trompé.

— Vous vous irritez à tort, répondit le missionnaire d'un ton paterne et contrit. Ce sont de pieuses personnes qui n'ont ainsi parlé que par un louable esprit de charité. Leurs récits ont ému la compassion des peuples catholiques : tous les fidèles se sont associés pour sauver ces pauvres enfants, voués par le malheur de leur naissance à la dent des pourceaux et aux flammes de l'enfer. Ils donnent chaque semaine une pièce de menue monnaie pour leurs petits frères de Chine. Ces légères cotisations vont s'accumulant sans cesse entre nos mains, et forment, au bout de l'année, une somme très considérable ; nous nous en servons, selon l'intention des fondateurs, pour racheter ceux de vos enfants que leurs mères jettent à la mort.

— Et vous en avez beaucoup racheté ?

— Je n'ai pas encore eu cette consolation.

— Et j'espère que vous ne l'aurez jamais. Allez, Monsieur ! gardez votre pitié et votre argent pour

vos pauvres ; il n'en manque pas chez vous, m'a-t-on dit. Vous aurez assez à faire de leur donner du pain. Vous penserez aux nôtres ensuite, si vous voulez ; nous nous en chargerons en attendant. Pour nos enfants, nous ne les vendons à aucun prix, l'argent qu'on vous donne est de l'argent perdu.

— Il n'est pas perdu pour tout le monde, murmura le missionnaire.

Le jeune Fo-hi se glissa près du philosophe, et, lui montrant l'homme à la robe noire qui avait pris son chapeau et qui saluait en se retirant :

— Et celui-là, dit-il, qui traverse les mers, qui s'expose à mille dangers et brave mille fatigues pour apporter à des inconnus la bonne nouvelle de son Dieu, oserez-vous dire qu'il ne travaille pas ? Il ne fonde rien, pourtant ; il n'a pas de famille et n'en aura jamais.

— Il y a des hommes qui n'ont d'autre famille que l'humanité : ce sont les artistes, les savants et les prêtres. Ils fondent, parmi les peuples, le règne de la justice et de la vérité. Je ne sais pas de travail plus utile ni plus grand.

— Et si je me faisais artiste? dit le jeune homme.

Le vieillard sourit, et, lui frappant amicalement sur la joue :

— Fais-toi commis chez ton beau-frère ! c'est le meilleur conseil que je te puisse donner.

XX

OU IL EST PROUVÉ QUE L'ENNUI EST UN FACHEUX COMPAGNON

Il était trop tard pour suivre ce conseil. Quand une fois on a été fonctionnaire, il devient fort difficile d'être jamais autre chose. L'âme perd à ce métier tout ressort et toute énergie. On y désappreud à compter sur soi-même ; on s'y déshabitue peu à peu de l'effort personnel. Quoi de plus doux que de s'en remettre sur d'autres du soin fatigant de vouloir ? que de toucher régulièrement sa solde tous les trente et un du mois ? que de ne rien espérer ni craindre ? Le fonctionnariat est un charmant oreiller pour la paresse d'esprit ; mais l'homme s'amollit vite à cette énervante sécurité, et, quand vient l'heure de ressaisir son indépendance, il n'a plus la force de se-

couer l'engourdissement où il est comme hébété. Il n'ose jeter sur l'avenir un regard fixe, et il se laisse, les yeux fermés, emporter par le courant. Le pire effet de la servitude, c'est qu'à la longue elle rend l'homme incapable de liberté. Le nègre finit par trouver bon le pain de l'esclavage, et n'en veut plus manger d'autre.

Le jeune Fo-hi se remit au cou le collier dont il avait été attaché jusque-là, et partit pour sa nouvelle résidence. C'était une toute petite ville sur le bord de la mer. Elle est si peu importante et si peu connue aujourd'hui, que les Mémoires d'où est tiré ce récit véridique n'ont pas même pris la peine de nous en transmettre le nom. Les premiers jours qu'y passa notre héros furent distraits par les soins de son installation, qui fut assez laborieuse.

C'était l'époque où l'illustre Fou-ya-no, gouverneur de Pékin, s'était avisé de jeter les trois quarts de la ville par terre, pour la rebâtir plus commode et plus belle. La plupart des gouverneurs de province avaient pris exemple sur lui ; il semblait qu'ils fussent tous piqués de la tarentule de la démolition. Le jeune Fo-hi trouva la moitié de la population qui campait au milieu des ruines. Il se mit tout de suite en quête d'une chambre, et ne la trouva point.

— Et où logez-vous ? lui dit le gouverneur, quand il vint lui rendre visite.

— Sur la place publique pour le moment, répondit le jeune Fo-hi. Il n'y a plus de maisons.

— Oui, elles empêchaient de voir la ville. Mais attendez seulement dix années, et vous aurez des palais à choisir.

Le jeune Fo-hi ne trouva, en attendant, d'autre palais qu'une chambre étroite et laide, garnie de meubles d'occasion. Mais la fenêtre s'ouvrait sur la mer. Cette vue le consola et le réjouit. Quand il pouvait s'échapper de ses occupations journalières, il s'appuyait sur la balustrade de son balcon, et y restait des heures entières, immobile, promenant ses regards sur l'immense étendue des eaux, perdu dans des rêveries vagues.

Il finit par se lasser de ce spectacle, qui l'avait ravi d'abord. Il n'avait pas d'autre plaisir, et ce plaisir n'en fut bientôt plus un pour lui. Il commença de s'ennuyer effroyablement. Il y avait déjà longtemps que sa besogne ne lui plaisait plus guère ; il en eut un horrible dégoût ; il s'y traînait par devoir, et l'aspect d'un tas de pierres suffisait à lui donner des nausées. Il prenait ses repas avec ceux de ses collègues qui étaient restés célibataires, dans une espèce de gargote où on les empoisonnait avec toutes les marques de la plus haute considération. Il en prolongeait les heures le plus qu'il pouvait; ce n'était pas qu'il s'y amusât : il savait par cœur les conversations qui s'y répétaient chaque jour ; on n'y parlait jamais que des misères du métier, et il s'y élevait chaque jour d'interminables discussions sur un caillou. Il aurait pu dire d'avance les plaisanteries et les calembours qui en devaient faire le

charme. Mais il redoutait l'instant qui allait le livrer seul à lui même.

Il rentrait chez lui sans avoir rien qui l'y rappelât que son ennui de rester dehors. Il se jetait sur un vieux canapé et cherchait à dormir pour tuer le temps. Le sommeil ne venait point. Il se levait, il marchait par la chambre, rangeant, dérangeant, tracassant. Il sortait enfin, poussé d'une secrète et irrésistible inquiétude ; et l'ennui qui l'avait chassé de son appartement l'y ramenait bientôt.

Il prenait un livre, il essayait de lire. Mais il n'était plus capable de l'attention forte et soutenue qu'exige un ouvrage sérieux, et les romans lui affadissaient le cœur. Il bâillait à crier. Ceux qui passaient sous les fenêtres de son appartement en avaient quelquefois entendu sortir des bruits étranges, on eût dit comme des grincements de girouettes rouillées. C'était maître Fo-hi qui s'amusait à lire.

Le volume lui tombait des mains, il le regardait sans voir, l'œil morne, la lèvre pendante. Il lui tournait dans le cerveau comme un bourdonnement de pensées vides dont il était tout étourdi. Il allumait sa pipe, il fumait deux ou trois heures sans interruption. Il sentait alors sa tête s'appesantir, sa paupière se fermer, et son esprit nager dans le vague. Il était heureux.

Une année de cette vie le changea affreusement.

Ses yeux étaient vifs et beaux ; ils se voilèrent peu à peu et se ternirent. Sa figure se boursoufla et contracta ces tons jaunes où se reconnaissent les vieilles filles ennuyées du célibat. Il y eut dans tous ses traits une expression de béatitude idiote, et d'autres fois je ne sais quoi de tiré, de grimaçant, d'inquiet. Son humeur s'aigrit ; il devint susceptible et pointilleux.

Il prit feu pour des misères, et y porta souvent une incroyable âpreté. Un subordonné manqua à lui ôter son bonnet, un jour qu'il passait dans toute la gloire de son bel habit bleu brodé d'argent. Il poussa cette affaire avec un acharnement qui ne peut s'expliquer que par le vide de son existence, car il n'était pas méchant. Il pensa faire destituer ce pauvre diable, qui s'alla jeter à ses pieds pour lui demander grâce. Un de ses collègues, honnête homme et chargé de famille, obtint une gratification de cinquante taëls. Notre héros se fût réjoui autrefois de cette aubaine qui tombait à un camarade. Il en eut un amer ressentiment ; il en parla pendant quinze jours d'un ton d'envie, criant au passe-droit. Il rudoyait le public qui avait besoin de lui pour affaire de service. Il cherchait à le vexer, à lui rendre les ennuis dont il était accablé. C'était comme une revanche qui le soulageait. Les mesquines et vilaines passions croissaient en foule dans son cœur, comme les mauvaises herbes dans une terre généreuse que l'on ne cultive plus.

Le jeune Fo-hi n'en était pas encore venu à ce point de ne pas sentir son état. Il se voyait peu à peu enfoncer dans l'abîme; il en prenait quelquefois son parti et se disait d'un air dégagé : « Ah bah! au bout du fossé la culbute. » Plus souvent, il entrait en fureur contre lui-même, il se traitait d'imbécile et de lâche, il s'excitait aux grandes résolutions. Mais ces retours duraient peu, et il retombait en plein dans sa misère.

Il vit, un matin, entrer chez lui un homme dont le visage lui était inconnu.

— Je viens, lui dit l'étranger, de la part de vos parents; ils m'ont donné cette lettre pour vous, et m'ont bien recommandé de vous la remettre en mains propres.

— Vous connaissez ma famille? dit le jeune Fo-hi d'une voix altérée par l'émotion.

— Je suis voyageur de commerce; le père Fo-hi, avec qui je suis en relations d'affaires, a su que je passerais par la ville que vous habitez, il m'a chargé de vous donner de ses nouvelles.

— Eh bien? lui dit le jeune homme.

— Eh bien, tout va au mieux. Savez-vous que le père Fo-hi devient un gros bonnet? L'empereur voulait absolument le nommer membre du conseil municipal. Il a refusé, disant qu'il était trop vieux, et a présenté son gendre, qui a été fort gracieusement agréé. Il y a eu fête à cette occasion dans la famille. On avait gardé un couvert vide; c'était le

vôtre. Le hasard m'a mené ce jour-là chez votre père. La place m'a été donnée tout aussitôt. Nous avons bu à votre santé, et le soir on a dansé fort avant dans la nuit. J'ai fait danser madame votre sœur, qui paraissait être la plus heureuse des femmes. Oh! la maison n'engendre pas la mélancolie, je vous assure.

— Et Pé-ka-o, mon autre beau-frère, était-il de cette réunion?

— Il y avait envoyé sa femme. Mais il n'avait pu y assister lui-même. Il était pris par une inspection.

— Une inspection! il inspectait sa ferme?

— Eh non; il inspecte, au nom de l'empereur, les terres des autres; il lui fait son rapport de l'état où il les a trouvées. Il est très entendu, et s'est fait dans le pays une grande réputation par sa hardiesse à essayer des cultures nouvelles. Il est fort aimé du ministre.

— Aimé du ministre!

— Sans doute le ministre de l'agriculture l'a déjà mandé plusieurs fois pour s'entretenir avec lui des choses qui l'intéressent. C'est un homme qui ne peut manquer d'aller loin. Il sera très probablement, l'année prochaine, décoré de l'ordre du Mérite. Et vous, mon gaillard, comment va?

— Mais bien, très bien, on ne peut mieux, dit le jeune Fo-hi.

Il dit cela d'un ton si piteux, que tout autre au-

rait deviné la vérité à son air. Mais ce commis voyageur était un bon enfant qui tenait pour principe que c'est déjà bien assez d'avoir soin de ses propres affaires sans se gêner encore pour celles d'autrui.

— Allons, tant mieux ! dit-il à notre héros.

Il lui donna une longue poignée de main, et sortit en sifflant un air de chasse.

XXI

AMÈRES RÉFLEXIONS

Le jeune Fo-hi tomba sur son canapé, des larmes s'échappaient de ses yeux; des larmes de rage et d'envie. Il frappa un violent coup de poing sur la table.

— Et moi s'écria-t-il, me voilà ! qu'avais-je donc fait à mon père pour qu'il me fourrât dans un collège ? Tout cela, c'est sa faute ! pouvais-je savoir, moi, ce que me vaudrait plus tard cette inutile et absurde éducation ? N'était-ce pas à lui de s'informer, de prévoir ? Ah ! mon père, mon père ! quel mal vous m'avez fait ! Mon malheur est votre ouvrage ! Vous ne m'aimiez donc pas ? Si vous m'aviez aimé, ne m'auriez-vous pas laissé vivre près de

vous, riche, heureux, honoré ? Vous m'avez plongé dans la plus effroyable des misères !

Il ouvrit ses tiroirs l'un après l'autre avec violence.

— Pas un taël ! et ce sera toujours ainsi ; et je vivrai, jusqu'à la fin, pauvre, sans famille, sans joie, esclave de tout le monde, et, pour comble de chagrin, envié des imbéciles ! Ah ! mon père ! mon père !

Il serrait les poings, en se parlant ainsi, tout haut, avec une animation extrême. Une vieille habitude de respect retenait encore sur ses lèvres les imprécations qui étaient près de s'en échapper ; mais elles bouillonnaient au fond de son cœur. Ses regards tombèrent sur la lettre, qu'il avait laissée tout ouverte. Il n'avait fait que la parcourir des yeux ; il la prit et la relut avec plus d'attention. Son père, après lui avoir donné des nouvelles de toute la famille, terminait en lui disant :

— Je suis bien vieux, mon cher ami, et le jour n'est pas loin où je dois aller rendre compte au grand Tao de ce que j'ai fait sur cette terre. Je me présenterai hardiment devant lui, les mains pleines des bénédictions de mes enfants. Chacun de vos jours plaidera pour moi là-haut. Ta mère et moi, nous avons donné notre vie pour que la vôtre fût plus douce. Nous nous sommes oubliés pour vous ; pour toi, surtout, mon cher enfant. Tu as été notre bien-aimé ; nous t'avions sacrifié jusqu'à l'avenir

de tes sœurs. Peut-être n'en avions-nous pas le droit ; mais Dieu ne nous a pas punis de cet amour excessif. Il a béni le mariage de nos filles, comme il a protégé tes efforts. Je suis un heureux père, et je mourrai sans regret, si je puis, avant de m'en aller dans l'autre monde, t'embrasser encore une fois et entendre de ta bouche tes derniers remerciements.

— Pauvre père ! s'écria le jeune homme profondément touché.

Et il fondit en larmes ; de vraies larmes cette fois, de belles et bonnes larmes, qui tombèrent goutte à goutte sur les mauvaises paroles qu'il avait proférées, et les effacèrent du livre de sa vie.

— Et pourquoi ne serais-je pas heureux ? Cela est-il donc impossible ? Les tourments que j'endure ne sont-ils pas plutôt la suite de mon caractère que de ma situation ? N'y a-t-il point d'homme content de son sort parmi mes collègues ?

Il les passa tous en revue dans son esprit. Les uns, il ne les connaissait pas assez pour savoir s'ils étaient réellement satisfaits.

— Sans doute, il n'ont pas l'air de souffrir ; mais moi, dirait-on que j'ai vingt fois par jour l'envie de me jeter à l'eau ? Ne me voit-on pas un visage riant, quand je promène dans la rue mon bel habit bleu brodé ? Qui m'assure qu'ils n'éprouvent pas les mêmes ennuis, et de plus tristes encore ? car la plupart se sont mis femmes et enfants sur les bras !

Ils ont ainsi étendu et rendu plus sensible la surface où ils pouvaient être atteints par le malheur

Pour les autres, il n'en pouvait douter; il les avait sans cesse entendus se plaindre et maudire leurs chefs. Il les savait en proie, comme lui-même, à toutes les mesquines et tracassières passions qui enfoncent si douloureusement dans la vie de perpétuels coups d'épingles.

— Non, non, se dit-il avec une amère volupté, nous sommes tous des forçats attachés à la même chiourme. Les uns sont plus près de l'argousin, les autres plus éloignés. Mais le bâton qui les frappe est le même, s'il ne les atteint pas aussi souvent,

Tout d'un coup il se frappe le front, comme une personne qui retrouve dans son souvenir une pensée où il ne s'attendait point.

— Et Le-hi-to! s'écria-t-il; j'oubliais Le-hi-to!

XXII

UN FONCTIONNAIRE HEUREUX

Ce Le-hi-to était un gros garçon, à mine réjouie, toujours content, toujours chantant, et dont les poètes orientaux auraient facilement comparé le visage à la lune, lorsqu'elle est dans son plein. Il vivait très retiré chez lui, et connaissait peu ses collègues ; mais il n'en était pas moins fort bien avec eux, et leur rendait service à l'occasion. Tout le monde l'aimait ; sa bonne, grosse et rubiconde figure, toute reluisante de gaieté, inspirait la confiance et la joie. Personne ne faisait mieux son service, et d'un air plus satisfait. Il n'avait point pour ses supérieurs d'obséquieux empressement : sa besogne terminée, il leur tirait sa révérence et n'avait

plus de rapport avec eux ; il n'en disait jamais de mal, d'ailleurs, et, à le voir avec sa physionomie si ouverte, il était impossible de croire qu'il en pensât au fond. Il y avait pourtant douze années qu'il était dans l'administration, et il n'avait jamais obtenu l'ombre d'un avancement, bien que sa conduite eût toujours été irréprochable. Mais il ne paraissait pas s'en soucier ; il portait très philosophiquement l'injustice qui lui était faite. C'était même à se demander s'il se doutait qu'on fût injuste à son égard.

— Parbleu ! se dit le jeune Fo-hi, voilà un homme heureux, ou je ne m'y connais pas. Il faut que j'aille le voir, et que je lui arrache son secret.

Le-hi-to habitait dans un des plus extrêmes faubourgs de la ville une toute petite maison, qu'il occupait à lui tout seul. Il vint ouvrir lui-même au jeune Fo-hi ; car personne autre que lui ne faisait son ménage.

— Eh ! bonjour, collègue, lui dit-il en lui donnant une cordiale poignée de main. Je suis heureux de vous voir ; je l'ai trouvé ; ce n'a pas été sans peine ; mais je l'ai enfin trouvé !

Et il se frottait les mains, comme s'il eût trouvé la quadrature du cercle.

— Et qu'avez-vous donc trouvé qui puisse vous causer tant de joie ? dit notre héros.

— Chut ! venez avec moi.

Il prit le jeune Fo-hi par le bras, et lui fit tra-

verser deux chambres qui étaient lavées, cirées, rangées, avec une si minutieuse propreté, qu'on les eût prises pour l'appartement d'une vieille fille. Il poussa la porte d'un petit cabinet, et, d'un air triomphant :

— Regardez, lui dit-il, regardez !

Le jeune Fo-hi regardait de tous ses yeux. Le cabinet était tout alentour garni de larges vitrines en bois peint. Sur des planches qui s'étageaient à hauteur d'homme, s'étalait, dans le plus bel ordre du monde, une innombrable quantité de coquillages, tous étiquetés et portant un numéro. Il y avait au milieu de la chambre une espèce de guéridon, où l'on voyait, pêle-mêle, un pot de colle, des petits carrés de papier, des ciseaux, du fil, des débris de coquilles, et tout ce qu'il faut pour écrire.

— Eh bien ? dit le jeune Fo-hi avec un regard qui semblait demander une explication.

— Eh bien ! reprit le gros garçon d'un air enchanté, voilà ma collection de coquillages. Qu'en dites-vous ?

— Fort belle, répondit l'autre, qui ne s'en souciait guère, fort belle, en vérité.

— Dites que c'est la plus belle qui existe en Chine ; elle n'est pas encore tout à fait complète ; mais je l'enrichis tous les jours, et aujourd'hui même, mon cher collègue, pas plus tard qu'aujourd'hui, voilà l'inestimable pièce que j'ai pu me procurer.

Et il tira précieusement de sa boîte un coquillage qui parut au jeune Fo-hi n'avoir rien de si particulier.

— Ah ! cela ? dit-il d'un ton assez indifférent.

— *Cela !* s'écria le collectionneur en bondissant ; *cela !* ô profane ! mais vous ne savez pas que *cela*, c'est un des plus merveilleux coquillages qui existent, et qu'on ne trouverait peut-être pas son second, même au musée impérial ! Voilà dix ans que je cours après *cela !* Les coquillages de cette espèce n'ont ordinairement que huit raies rouges tracées dans la valve ; entendez-vous bien ? la valve. Quelques-uns en comptent neuf ; un très petit nombre en ont dix : j'en possède deux échantillons de cette espèce qui sont fort précieux ; mais celui-ci, que nous avons si dédaigneusement traité de *cela*, voyez, mon cher collègue, comptez vous-même, il en a onze ! La onzième n'est peut-être pas fort nette, mais elle est visible. C'est un morceau rare, et que je ne donnerais pas pour mille écus. Le fameux savant Pont-cho-ki assure en avoir vu un où l'on pouvait distinguer jusqu'à douze raies. C'est aujourd'hui le *desideratum* de ma collection. Mais je le trouverai ; on trouve toujours quand on cherche. Oui, dussé-je fouiller les plus profondes mers, il me faut ce coquillage ; je l'aurai, et je pourrai alors mourir content.

— Est-ce que vous comptez faire un ouvrage sur cette matière ?

— Moi ? point du tout ! je le voudrais d'ailleurs que je n'en aurais pas le temps.

— C'est alors pour votre instruction personnelle que vous vous donnez tant de peine ? Vous poursuivez sans doute le secret de quelque vérité que la nature a cachée dans les lignes de ces coquillages ?

— Pas le moins du monde ! Je les recueille pour l'unique plaisir d'avoir la plus belle collection qui soit en Chine. Vous voyez par les cases vides qu'il me manque encore un certain nombre de pièces. Ces vides affligeants me blessent les yeux, et, pour les combler, je ferais le tour du monde.

— Et vous êtes heureux ? dit le jeune Fo-hi d'un air profondément pensif.

— Parfaitement heureux. Peut-il y avoir au monde un homme plus heureux qu'un collectionneur de coquillages ? Mettez-vous à en ramasser, et vous m'en direz des nouvelles !

— Il a peut-être raison, se disait le jeune homme en revenant chez lui. Il faut absolument dans la vie avoir une passion et un but ; la passion des coquilles n'est pas à coup sûr une passion bien relevée, et ce n'est pas une occupation fort utile de les ramasser : mais encore cela vaut-il mieux que de ne rien aimer et de ne rien faire. Mais le malheur est qu'on ne se donne pas une passion comme on se donne une fluxion de poitrine.

Le jeune Fo-hi passa en revue toutes celles qu'il

pourrait prendre ; il n'en trouva point qui fût de son goût.

— Ah ! s'écria-t-il, le meilleur, assurément, ce serait d'avoir la passion de son état !

Il rentra chez lui, et s'assit au coin de sa cheminée. On était alors au plus fort de la canicule, et il n'y avait pas de feu dans l'âtre.

— Que l'été est donc une saison bête ! le feu tient compagnie ; il égaye ; on n'est plus seul quand on l'entend qui flambe et qui pétille. Je ne sais rien de triste comme une cheminée vide, une bourse vide, un cœur vide, une existence vide La nature a horreur du vide.

Il jeta les yeux tout autour de lui ; jamais sa chambre ne lui avait paru si grande.

— Décidément, dit-il après avoir bâillé deux ou trois fois, cette vie n'est supportable qu'à deux. Quand Dieu mit Adam au paradis terrestre, pour n'y rien faire que de s'y promener, il lui donna d'abord une femme !

XXIII

ADONCQUE, ME MARIERAI-JE ?

— Une femme ! répéta le jeune Fo-hi ; une femme !

Et aussitôt il vit flamboyer dans sa mémoire, en lettres de feu, le quatrième commandement de la loi :

> Femme au grand jamais ne prendras,
> Ni maîtresse pareillement.

— Et pourquoi donc ? pourquoi serais-je déshérité du seul bonheur véritable, quand j'en ai plus besoin que personne ? De deux misères unies ensemble on fait une aisance très supportable. J'aurai près de moi un être qui m'aimera, me consolera, me distraira ; nous nous serrerons l'un contre

l'autre pour porter le fardeau de vivre. Nous aurons des enfants ; ils empliront la chambre de cris et de baisers. Nous les élèverons ; notre vie aura un but; je connaîtrai enfin le délicieux tourment d'espérer et de craindre.

Le jeune Fo-hi suivit longtemps cette idée, qui montait et tournoyait dans l'air avec la fumée de sa pipe. Il se fit de son bonheur futur une charmante image ; il se demanda avec surprise comment il n'y avait pas songé plus tôt. Il était invité pour le soir même à un bal qui se donnait chez M. le gouverneur. Il se pommada avec un soin tout particulier, et endossa ce bel habit bleu brodé d'argent qu'il avait payé du bonheur de sa vie, et qui lui devait bien une revanche. Il entra dans les salons de M. le gouverneur avec une grâce incomparable. Un grand nombre de jeunes filles, vêtues de blanc et de rose, étaient exposées, sur deux rangs, aux regards des amateurs ; les mères et les tantes formaient, par derrière, une sombre tapisserie ; le jeune Fo-hi passa à travers cette double haie de filles à marier sans se douter des convoitises qu'il excitait dans le cœur des tantes et des mères.

Il pria une de ces demoiselles de vouloir bien lui faire l'honneur de danser avec lui. La vérité me force à dire qu'il choisit celle-là uniquement parce qu'elle était la première à main droite. Je sais bien que les femmes en voudront un peu à

mon héros de son indifférence ; mais aussi cette histoire n'est-elle point écrite pour les femmes. Il n'était pas un danseur fort brillant, mais enfin il s'en tira ; il voulut avoir de l'esprit ; il en eut ou crut en avoir. Il vit plusieurs fois s'ouvrir les lèvres de la danseuse pour un sourire, et il eut l'occasion de remarquer que ses dents étaient belles. Il l'engagea pour la prochaine contredanse ; elle lui accorda fort gracieusement la dix-septième, et il alla s'appuyer sur une console, au fond du salon, pour la regarder plus à son aise tandis qu'elle dansait les seize autres.

Il était là, perdu dans ses contemplations, quand il sentit une main qui lui touchait l'épaule ; c'était celle de son contrôleur.

— Eh bien, mon gaillard, nous sommes donc amoureux ! Faut-il la demander pour vous ? je suis l'ami de la famille. Est-ce dit ? nôn ; vous faites le discret ; je ne me mêle plus de rien alors. Il n'y a rien que j'aie en horreur comme de me fourrer dans les affaires des autres. Je vous préviens seulement que votre amour fait scandale. Oh ! entendons-nous, dans le bon sens du mot. Je veux dire qu'il n'est bruit que de cela dans la salle du bal. On parle déjà de mariage. Eh ! ce ne serait déjà pas une si mauvaise affaire ! Elle est jolie, des yeux d'un bleu magnifique et la main petite ; vous pouviez plus mal tomber. Les parents sont très considérés dans le pays ; je connais le père ; il a

de la fortune, et ne durera pas longtemps encore. Voyons ! une belle fille et une jolie dot, le tout mis ensemble, est-ce que cela n'est pas bon à prendre? Allons, venez avec moi, que je vous présente à la mère.

Le jeune Fo-hi, tout étourdi de ce flux de paroles, n'avait pu placer un mot ; il se laissa entraîner par son protecteur plutôt qu'il ne le suivit, et fut reçu avec le plus aimable sourire par une vieille dame fort sèche. La dame le loua fort sur ses habitudes d'ordre, qui étaient connues ; elle lui dit que pour rien au monde elle ne donnerait sa fille à un mauvais sujet. Elle avait toujours rêvé pour gendre un fonctionnaire. Les fonctionnaires offraient des garanties de moralité à la famille où l'on voulait bien les admettre ; ils étaient généralement économes, sensés, amoureux du chez-soi, et fuyant les aventures. La sévérité même de leurs fonctions leur imposait une vie régulière, sans laquelle il n'y a point de bonheur possible. Ils avaient leur pain assuré, et une mère pouvait mourir tranquille quand elle leur avait confié ce qu'elle possédait de plus cher au monde. Ils étaient respectés partout où ils se présentaient, et il n'y avait pas, pour une jeune fille, de félicité comparable à celle d'entrer dans un salon administratif au bras d'un bel babit bleu brodé d'argent.

Le jeune Fo-hi crevait dans le sien en écoutant cet éloge ; il demanda la permission de se présenter

chez la dame sèche ; il y alla le lendemain ; il y retourna deux jours après, et prit la douce habitude de s'y rendre tous les soirs. La tristesse et l'ennui s'étaient envolés ; il aimait. Père, mère, frères, et jusqu'au chien de la maison, tout le monde le recevait à merveille. La jeune fille seule ne lui souriait plus, quoiqu'elle eût toujours ses trente-deux perles dans la bouche. Mais il mettait cette mélancolie sur le compte de la pudeur. Il fit sa demande au père. Le contrôleur lui avait parlé d'une dot de vingt mille taëls. Le père lui en promit magnifiquement dix mille, et le jeune Fo-hi n'osa rien dire, bien que ses calculs fussent quelque peu dérangés par ce mécompte. La semaine suivante, on lui insinua qu'il ne recevrait comptant que la moitié de la dot, et que, pour le reste, on lui en servirait la rente. Notre héros accepta encore. Cinq ou six jours après, la mère lui déclara qu'elle mourrait s'il lui fallait se séparer de sa fille ; qu'elle céderait donc aux deux époux une partie de son appartement, et que le loyer serait décompté sur la rente à servir.

— Faites tout ce que vous voudrez, dit galamment le jeune Fo-hi ; je suis trop heureux pour rien contester.

— Touchez là, mon gendre, répondit la mère ; vous êtes un brave garçon, et je remets sans la moindre crainte le bonheur de ma fille entre vos mains.

Le matin même du jour où devait être signé le contrat, notre héros vit entrer chez lui un jeune homme qu'il ne connaissait point, mais dont la figure ouverte et les manières cordiales lui plurent tout d'abord.

— Monsieur, lui dit l'inconnu, je vais toucher une matière fort délicate; je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dirai. Aimez-vous passionnément la jeune personne que vous devez épouser dans quelques jours ?

— Mais sans doute, reprit le jeune Fo-hi stupéfait.

— Cela est fâcheux ; car la mission dont je suis chargé n'en sera que plus pénible. Je ne vous tiendrai pas longtemps dans l'incertitude ; voici l'affaire en deux mots : j'aime aussi votre future, et je suis aimé d'elle.

— Vous êtes aimé ?

— Depuis fort longtemps. Oh ! rassurez-vous ; elle est aussi sage que belle, et je suis un honnête homme. Vous pouvez imaginer, monsieur, quel coup m'a porté ce prochain mariage, qui a détruit toutes mes espérances.

— Mais pourquoi ne l'avoir pas demandée à son père ? Je ne vous ai pas empêché, je pense...

— Aussi bien l'ai-je fait depuis longtemps. J'ai été refusé. Je ne suis pas fonctionnaire, monsieur, voilà mon tort. Je n'ai pas le droit de porter comme vous l'honorable livrée du gouvernement. Nous

avons reçu tous deux la même éducation ; mais, au sortir du collège, je n'ai point demandé de place à l'empereur ; j'ai tâché de me faire la mienne au soleil par mon seul travail. Il y avait dans ce pays des sources d'huile qu'on laissait perdre, je les ai achetées pour peu de chose, car elles n'avaient point de valeur. Je les ai exploitées ; j'ai fondé une industrie nouvelle qui enrichira cette contrée et qui, je l'espère bien, doit aussi m'enrichir un jour. J'aurai dans quelques années une grande fortune ; je pourrai donc me marier à mon goût, sans m'inquiéter du chiffre de la dot. Je ne demandais à ma femme que de m'apporter la joie du foyer et le bonheur domestique. C'est alors que le hasard me fit rencontrer la belle personne dont les yeux vous ont séduit. Je n'ai pu la voir sans l'aimer ; je lui ai demandé son aveu, comme il me semble que doit le faire d'abord tout honnête homme ; elle me l'a accordé. Je me suis alors adressé aux parents. J'ai exposé ma situation et mes espérances ; les raisons mêmes que je croyais devoir plaider en ma faveur se sont tournées contre moi.

Le père répugnait à donner sa fille à un négociant ; la mère prétendait que les fortunes fondées sur le négoce n'avaient rien de sûr et que ses petits-enfants mourraient peut-être à l'hôpital. Tous deux disaient qu'une jeune personne comme leur fille n'était pas faite pour s'occuper des détails d'un commerce.

J'eus beau leur assurer qu'elle ne s'en mêlerait que si elle le voulait bien, pour donner à sa vie une occupation et un but; j'eus beau supplier et pleurer même, il fallut me retirer. J'appris votre demande; mon premier mouvement fut de m'aller couper la gorge avec vous. La réflexion me retint, je gardai le silence. Je ne l'aurais jamais rompu, croyez-moi, je ne me serais jamais jeté au travers de votre bonheur, si je n'avais reçu aujourd'hui même cette lettre, dont je vous prie de prendre connaissance.

Le jeune Fo-hi la lut avec un grand trouble. Elle était de sa fiancée. Il y vit clairement qu'on ne l'aimait pas, qu'on ne l'épousait que par force et qu'on invitait un autre à faire toutes les démarches nécessaires pour traverser ce mariage avant qu'il fût conclu. On a déjà pu remarquer que l'énergie de caractère n'était pas la qualité dominante de notre héros; il n'avait rien d'une barre de fer. La certitude de la lutte, qui anime d'autres hommes, n'était propre qu'à lui abattre le cœur. Il se représenta fort vivement tous les ennuis de l'union qu'il projetait, une femme qui le haïrait, une dot qu'on ne lui payerait point, les tracasseries d'une belle-mère avec qui il serait obligé de vivre, et la misère au bout de tout cela.

— Et que faut-il que je fasse? s'écria-t-il du ton de l'homme qui se noie et demande une perche.

— Écrivez à votre futur beau-père une lettre fort

polie où vous lui direz... tout ce que vous voudrez; que vous vous êtes aperçu du peu d'empressement de sa fille, que vous craignez de ne pas faire son bonheur, la vérité enfin.

— Diable! diable! murmurait Fo-hi en se grattant l'oreille.

Le jeune homme se jeta à ses genoux; il le pressa en termes si instants et il l'assura de son éternelle reconnaissance avec un cœur si chaud et des expressions si vives, que notre héros n'y put résister. Il écrivit la lettre et en eut regret dix minutes après, quand déjà il n'était plus temps de la reprendre.

Il se mit à la fenêtre pour se rafraîchir un peu les idées. Il vit sur la plage une assez belle fille qui ramassait des coquillages que la mer avait liassés à sec en se retirant. Elle avait la robe retroussée jusqu'aux genoux et laissait voir une jambe qui n'était pas mal faite. Le jeune Fo-hi mit ses deux doigts sur les lèvres et lui envoya galamment un baiser; la jeune fille répondit à cette politesse par un éclat de rire. Elle prit un petit caillou d'un air mutin et fit mine de le lancer. Le jeune Fo-hi ouvrit sa poitrine comme pour le recevoir. Dix minutes après, il était sur la plage en grande conversation avec la belle rieuse. Il n'osa point lui offrir son bras; mais il lui dit qu'il serait le plus heureux des hommes si elle venait de temps à autre lui apporter des coquillages, le soir

à la brune, en passant par la porte de derrière. Il lui donna la clef de cette porte et remonta chez lui, regardant de tous côtés si personne ne l'avait aperçu. Il fit mal sans doute, et je le blâme de tout mon cœur. Mais on n'est pas parfait. Pour grands que soient les fonctionnaires, ils ne sont que des hommes après tout, et sujets comme tous les autres aux humaines faiblesses.

Celle-là coûta plus cher à notre héros qu'il n'aurait cru. Quand le père de sa future avait reçu la lettre qui rompait un mariage annoncé partout et déjà presque fait, il avait répandu dans la ville que le jeune Fo-hi était un drôle qui menait la conduite la plus dissolue et qu'il s'était vu, au dernier moment, forcé de lui refuser sa fille. Le jeune Fo-hi, mandé chez monsieur l'administrateur pour expliquer sa conduite, lui avait tout simplement répondu qu'il ne croyait point devoir à l'administration les motifs d'une résolution qui le touchait seul. Il établit par une argumentation puissante que monsieur l'administrateur n'avait droit de contrôle que sur les tas de pierres et non sur le mariage de ses administrés.

— C'est ce qui vous trompe ! lui répondit monsieur l'administrateur d'un ton sec. Je suis le père de mes administrés ; je réponds de leur conduite, et tout ce qui peut blesser leur honneur me touche, moi qui suis leur chef et qui les représente. Je n'admets point cette subtile distinction entre le

fonctionnaire et l'homme. Sachez, monsieur, que vous êtes toujours et partout fonctionnaire. C'est un caractère indélébile dont vous ne pouvez vous séparer comme d'un manteau gênant que l'on quitte et que l'on reprend à sa fantaisie. Chacun des pas que vous faites, chacun des mots qui vous échappent, engage l'administration tout entière, et j'en dois rendre compte à l'empereur. Le fonctionnariat est un sacerdoce, vous paraissez trop l'oublier. Je n'ai point voulu, par une punition immédiate, ajouter au scandale que vous avez fait un scandale qui serait plus grand encore. Je me suis abstenu, non pour vous qui ne le méritez guère, mais pour une honorable famille que vous avez plongée dans le deuil et les larmes. Allez, monsieur, mais songez que l'administration a l'œil sur vous.

Le jeune Fo-hi s'était allé consoler de cette mercuriale dans les bras de sa belle maîtresse. Il s'aperçut bientôt que sa belle maîtresse était une oie. Il voulut la quitter, elle le menaça de faire du bruit; il courba la tête et eut tous les ennuis du mariage sans en avoir aucun des agréments. Il se révolta enfin contre un joug plus intolérable qu'aucun de ceux qu'il avait subis, et, après une querelle qui dura plus de deux heures, il la mit à la porte par les épaules. Elle se cramponna à la rampe de l'escalier, elle cria, elle ameuta les voisins. Une douzaine de personnes furent témoins de cette petite scène de famille.

Deux jours après, le jeune Fo-hi recevait un ordre de départ.

C'était la quatrième fois en six ans qu'il changeait de résidence. Il en était venu à ne plus s'émouvoir de ces accidents. La vie qu'il menait lui semblait si fade et si dégoûtante, qu'il ne se donnait plus la peine de s'irriter contre les misères qui dont elle était semée. Il ressemblait au nègre, à qui tout travail est indifférent, parce qu'il ne peut rien changer à son sort.

Il était en train de faire sa malle quand le jeune négociant qui lui avait pris sa fiancée entra dans sa chambre.

— Monsieur, lui dit-il, je vous dois le bonheur de ma vie, votre refus a forcé le père de donner sa fille au seul gendre qu'il eût alors sous la main. Je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu. Je viens le reconnaître et vous rendre, si je puis, la pareille. Mes affaires vont tous les jours prospérant. Je vais étendre mon commerce; j'ai découvert et acheté à trente lieues de ce pays une nouvelle source d'huile ; j'ai besoin pour l'exploiter d'un homme intelligent et sûr. Je vous associe à ma maison, et vous faites votre fortune en travaillant à la mienne.

— Moi commerçant ! s'écria le jeune Fo-hi; moi, vendre de l'huile !

— Ah ! pardon ! dit le jeune homme avec une nuance d'ironie. Je vous prie d'excuser ma démarche. Je vois bien qu'elle était inconvenante.

Le jeune Fo-hi eut un instant l'envie de se jeter dans ses bras et de lui crier :

— Non, votre conseil est celui d'un homme sensé et d'un ami véritable. C'est moi qui ne suis qu'un orgueilleux imbécile, un sot infatué de préjugés ridicules. Vendons de l'huile et pardonnez-moi.

Mais je ne sais quelle mauvaise honte le retint ; il laissa partir l'occasion qu'il aurait dû saisir aux cheveux, et, tombant sur une chaise, il fondit en larmes.

— Ah bah ! s'écria-t-il : c'est bête de pleurer. Cela ne guérit de rien. Achevons notre malle et partons. Je ferai comme l'autre; je collectionnerai des coquillages !

XXIV

DERNIÈRE ÉTAPE ET TERRIBLES ÉPREUVES

Le jeune Fo-hi retrouva, dans la ville nouvelle où le hasard l'envoyait, l'éternelle chambre garnie qu'il avait déjà vue partout, avec ses papiers salis et ses meubles plaqués d'acajou. Il y entra avec un grand serrement de cœur.

— Et dire, pensa-t-il, que pas un de ces meubles ne me connaît et ne m'aime ! J'entre ici comme un voyageur dans un hôtellerie qu'il doit quitter le lendemain. Il ne trouve nulle part ni un souvenir ni une pensée. Tout ce qui l'entoure le regarde d'un air indifférent, banal, et qui lui fait froid. Oui, dans cette chambre, qui n'appartient à personne à force d'appartenir à tout le monde, je ne suis qu'un hôte

de passage, comme tant d'autres qui y ont passé avant moi, sans y rien laisser d'eux-mêmes. Et moi non plus, il n'y aura jamais dans cet appartement un coin lumineux où je mette une part de mon cœur et de ma vie. J'y dresse aujourd'hui ma tente; et demain je serai obligé de la replier, et rien de ce que j'y salue aujourd'hui ne se lèvera pour me retenir, et me crier tout bas: Reste avec nous! ne t'avons-nous pas toujours été bons amis? Où te donnera-t-on un fauteuil plus commode et où tu sois plus souvent endormi en pensant à ta bien-aimée? Ne te souvient-il plus que ce secrétaire t'a fidèlement gardé tes petites épargnes? Où trouveras-tu un plus sage conseiller d'économie? Non ces murs où des générations ont laissé la trace de leurs doigts, ces meubles usés et disjoints, qui semblent bâiller d'indifférence et d'ennui, tout cela n'a rien à me dire. Je puis rester dix ans ici, sans que je sois pour eux autre chose qu'un étranger. Les fonctionnaires sont les nomades de la civilisation, et les nomades n'ont de chez-soi que celui qu'ils emportent au dos de leurs mulets.

C'est toi, ma pauvre malle, ajouta-t-il en détachant les courroies, c'est toi qui es ma seule et fidèle amie. Tu es bien vieille et bien délabrée ; mais je t'aime ainsi. Nous ne nous sommes jamais quittés ; tu me rappelles et la maison de mon père, d'où je t'ai emportée, jeune, belle et toute luisante, et les nombreux voyages que nous avons faits ensemble. Nous en ferons d'autres encore, n'en doute pas. Mais

j'en serai moins triste si tu m'accompagnes. Il me semble, en t'ouvrant, que je vois s'échapper de tes flancs tous les souvenirs de ma vie. Ils rayonnent à mes yeux, et j'éprouve à les contempler je ne sais quelle joie mélancolique. Tu es le seul point dans cette chambre où le présent se lie pour moi au passé, où je me sente vivre.

La ville où le jeune Fo-hi venait d'être envoyé était située tout à fait au sud de l'empire. Les esprits, chauffés par un soleil ardent, y étaient naturellement passionnés, les questions religieuses y avaient plus d'une fois soulevé de terribles querelles où le sang avait coulé. Les bonzes et les fakirs y exerçaient un empire absolu, et jamais domination ne fut plus jalouse et plus insolente. Ils avaient organisé une vaste association, moitié laïque, moitié religieuse où avait dû entrer tout ce qui tenait essentiellement à n'être pas empalé ou cuit. Elle était placée sous l'invocation du grand Pa-o-li, l'un des plus illustres fakirs de la Chine. Cette société instituée sous le prétexte de secourir les pauvres et les malades, travaillait sourdement à miner le pouvoir de l'empereur ; elle ne l'aimait point, bien qu'elle eût souvent recours à sa protection, parce qu'il avait dit, à son avénement, qu'il saurait bien tenir les prêtres en bride, et les réduire à n'être que des citoyens utiles. Elle se servait de lui, tout en s'en défiant.

Elle ne reconnaissait qu'un maître ; c'était le grand Lama, qui se disait représentant de Dieu sur la terre,

Elle recevait de lui son mot d'ordre et y obéissait sans répliquer. Tous les affiliés se soutenaient l'un l'autre, et ils poursuivaient ceux qui se tenaient à l'écart, indifférents ou ennemis, d'une haine irréconciliable. Ils avaient pris pour maxime ce mot célèbre d'un sage : « Qui n'est pas avec moi est contre moi, » et malheur à qui faisait la sottise d'être contre eux, il était infailliblement écrasé. Tous les expédients leur étaient bons pour le perdre. Quand ils ne pouvaient armer les juges contre lui, et le tuer d'un seul coup, ils l'enveloppaient d'un invisible réseau d'insinuations calomnieuses ou de petites tracasseries, et s'en débarrassaient peu à peu par des moyens lents, doux et irrésistibles.

Ils pouvaient tout sur les fonctionnaires, qu'ils élevaient ou destituaient à leur gré. Le jeune Fo-hi ne tarda pas à s'en apercevoir. Il n'avait jamais fait profession d'être impie. Il tenait qu'il faut respecter la religion des autres, même alors qu'on pratique la sienne assez mal. Mais il était doué d'un certain esprit de contradiction qui le jetait infailliblement dans les opinions contraires à celles qu'on prétendait lui imposer. A peine fut-il arrivé dans le pays qu'il se sentit une démangeaison violente de rompre en visière aux bonzes et à leur séquelle. On ne le vit plus à aucune cérémonie religieuse. Il ne laissa échapper aucune occasion de tomber sur ceux qu'il appelait des hypocrites et des cagots; et quand on lui disait de prendre garde :

— Qu'ai-je à craindre ? répondait-il ; ces gens-là ne sont-ils pas les plus furieux ennemis de l'empereur qui me paye, et à qui j'ai juré obéissance ? Je les hais, mais ne dois-je pas les haïr ? Tout bon citoyen ne doit-il pas les détester comme moi ? S'ils osaient m'attaquer, n'aurais-je pas pour me défendre le nom de l'empereur, dont je soutiens la cause contre eux, ses plus irréconciliables, ses plus cruels ennemis ?

Vous voyez que le jeune Fo-hi était resté bien jeune. Il s'imaginait toujours que la logique gouverne le monde ; il ne se doutait pas que les agents de l'empereur seraient les premiers à le sacrifier, et que l'empereur n'en saurait jamais rien. La catastrophe arriva plus vite que le vieux Li-joulin lui-même n'aurait pu le croire.

La société de Pa-o-li avait organisé une grande procession publique au temple de Ja-ghi. Il s'agissait d'appeler les bénédictions de Dieu sur le grand Lama persécuté. Par qui ? on ne le disait point ; mais c'était le secret de tout le monde. Tous les fonctionnaires reçurent une invitation à honorer cette pieuse manifestation de leur présence. Cette invitation était un ordre. Jamais le jeune Fo-hi n'aurait trouvé une plus belle occasion d'exhiber son habit bleu brodé d'argent. Mais il était enragé contre les bonzes. Il refusa d'assister à la cérémonie, et ne prit pas même le soin de donner un prétexte à son refus. Il fit plus encore : il alla se poster arrogam-

ment sur le passage de la procession, et la regarda passer d'un œil fier et méprisant.

Quand on fut arrivé au temple de Ja-ghi, un des prêtres monta sur une estrade, et, tirant de sa poche un gros rouleau de papier, il lut un discours onctueux et violent, où l'empereur lui-même était fort maltraité. Le jeune Fo-hi bouillait d'indignation et de colère. Il ne put se tenir, et se levant tout d'un coup au milieu d'un profond silence, il s'écria d'une voix éclatante, comme la trompette du jugement dernier : *C'est une infâme calomnie !*

Ce fut dans l'assemblée un tumulte inexprimable ; le jeune Fo-hi restait debout, le front haut, le geste menaçant. Des estafiers vinrent le saisir et le menèrent en prison. Son procès s'instruisit avec une rapidité merveilleuse. Il avait affaire à des gens qui ne laissent traîner une vengeance que quand il ne peuvent pas faire autrement. Il fut condamné tout d'une voix à être empalé, et il écrivit sur son calepin ces deux vers qui devaient compléter son décalogue :

Prêtres toujours adoreras,
Comme ton Dieu dévotement.

XXV

INTERVENTION MIRACULEUSE

Le président demanda au jeune Fo-hi s'il avait quelques observations à faire sur l'application de la peine.

— Oui, monsieur le président, répondit-il. Je suis fonctionnaire, et je réclame les prérogatives que me donne ce titre. J'ai droit au pal d'or, et je ne crois pas qu'on puisse me le refuser.

Les juges se retirèrent dans la chambre du conseil pour en délibérer, et revinrent quelques minutes après.

— Accusé Fo-hi, dit le président, quelque indigne que vous vous soyez montré de la faveur que la loi vous accorde, nous n'avons pas voulu vous en

priver. Vous aurez l'honneur d'être empalé sur le pal d'or, avec la solennité ordinaire.

Ce fut une des plus belles cérémonies dont la Chine ait gardé le souvenir, Le jeune Fo-hi avait revêtu son bel habit bleu brodé d'argent, et il marchait au supplice avec la même sérénité de visage que s'il fût allé au bal chez M. le gouverneur. Les tambours battaient aux champs, et des compagnies de musiciens, postées de distance en distance, emplissaient l'air de fanfares. La foule était énorme ; et les plus belles dames de la ville, parées comme pour une fête, garnissaient des estrades élevées pour cette circonstance.

Cet appareil ne laissait pas que de flatter l'amour-propre du jeune Fo-hi ; mais la vue du pal, qu'il aperçut de loin se dresser sur la place publique, lui inspira des réflexions qui n'étaient point gaies.

— Quelle étrange idée, pensa-t-il, mon père a-t-il eue de faire de moi un fonctionnaire ! Ah ! si jamais on m'y reprend ! Allons ! on me regarde, il ne faut pas montrer de faiblesse. »

Il rejeta ses cheveux en arrière, et s'avança la mine ferme et les lèvres souriantes ; il entendit en passant un bourgeois qui disait à son compère :

— Sont-ils heureux, ces fonctionnaires, d'être empalés sur un si bel instrument ! Ce n'est pas à nous, pauvres diables, que ces choses-là arriveraient. On n'y ferait, certes, pas tant de cérémonies !

Ce mot devait être la dernière joie du jeune Fo-hi. Il était déjà entre les mains de l'exécuteur quand on aperçut un cavalier qui accourait à toute bride, agitant en l'air un papier, et criant : *Grâce ! grâce !*

— Allons ! dépêchez-vous, mon ami, dit à l'empaleur le bonze qui dirigeait la cérémonie. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

Mais le jeune Fo-hi ne mettait point d'empressement à se laisser faire. Le cavalier eut le temps d'arriver sur la place. C'était Pé-ka-o ; il apportait des lettres de grâce signées de l'empereur. Le jeune Fo-hi tomba dans ses bras, tout éperdu de joie.

— Et comment donc as-tu fait? lui dit-il, lorsqu'ils furent tous deux seuls dans une chambre.

Pé-ka-o lui conta alors qu'il était devenu un des plus grands propriétaires de l'empire, en passe d'être un jour ministre de l'agriculture ; qu'il voyait souvent l'empereur, et qu'il en était consulté sur un grand nombre de questions. Aussitôt qu'il avait appris la condamnation de son beau-frère, il était tout de suite allé au palais. Il avait été reçu par l'empereur, qui lui avait fort gracieusement dit qu'il n'avait rien à lui refuser.

— Ah ! l'empereur n'a rien à te refuser ? dit le jeune Fo-hi.

— Il me l'a dit, du moins.

— Tant mieux ! tu lui demanderas une place pour moi.

ÉPILOGUE ET DÉCALOGUE

Toute la famille Fo-hi était réunie pour la première fois depuis bien des années. Le jeune homme fut ébloui du luxe qu'il trouva chez son père. Les deux beaux-frères avaient conquis chacun une grande fortune. Ils avaient le droit de porter trois boules de corail à leur bonnet ; mais ils souriaient, entre eux, de ces distinctions qui ne font pas le bonheur. Ils préféraient à tous les boutons de corail du monde leurs enfants, qui poussaient comme des boutons de rose. L'aîné avait déjà dix ans.

— Nous en ferons un fonctionnaire, dit le jeune Fo-hi en lui passant la main dans les cheveux.

— Merci ! s'écria la mère, je ne veux pas qu'on me l'empale !

— Ah! ma fille, dit le père Fo-hi, que rien n'avait pu guérir de ses idées, il est bien beau d'être empalé au son de la musique, sur un pal d'or.

Le jeune homme prit alors la parole, et dit qu'il donnerait à son neveu l'expérience qui lui avait coûté si cher.

— J'ai, dit-il, réduit toute la sagesse du fonctionnaire en dix commandements, qu'il faut apprendre par cœur, et toujours observer.

— Je serais curieux de les voir, dit le vieux Li-joulin.

Le jeune Fo-hi tira un papier de sa poche et lut à haute voix ce qui suit :

I

Tes chefs toujours honoreras.
Et salueras profondément.

II

Tes subordonnés conduiras
A la baguette et rudement.

III

Pour ta besogne, la feras,
Sans zèle et sans empressement.

IV

Femme au grand jamais ne prendras.
Ni maîtresse pareillement.

V

L'œuvre de chair ne commettras,
Qu'à tout le plus une fois l'an.

VI

D'eau claire et de pain sec vivras,
Sans te griser aucunement.

VII

Du bon public te moqueras,
Et des bons juges mêmement.

VIII

Au pouvoir serment prêteras,
Quel qu'il soit, provisoirement.

IX

Prêtres toujours adoreras,
Comme ton Dieu dévotement.

X

Et jour et nuit ne songeras
A rien qu'à ton avancement.

— Voilà qui est bien, dit le vieux Li-joulin, après avoir entendu cette lecture, mais je me propose de remplacer ces dix commandements par un seul qui les vaut tous.

— Et lequel, s'écria-t-on de tous côtés?

Fonctionnaire oncques ne seras,
Mais vivras homme et librement.

Ce n'était pas un sot que ce vieux Li-joulin!

LE NOUVEAU

SEIGNEUR DE VILLAGE

A

MADAME ABOUT

TÉMOIGNAGE DE RESPECTUEUSE AFFECTION ET DE

PROFONDE RECONNAISSANCE

FRANCISQUE SARCEY.

PRÉFACE

Ce petit roman satirique fut publié, dans la *Revue Nationale*. A l'époque où il parut, quelques personnes me reprochèrent d'avoir chargé le tableau ; elles ne pouvaient s'imaginer qu'il y eût nulle part un maire, comme Frétillot ; un grand seigneur bourgeois comme Trichard. Trois semaines après, éclatait le procès Plassiart. On vit bien alors que j'étais resté au-dessous de la vérité. Rien dans la nouvelle qu'on va lire ne vaut cette fameuse circulaire, où M. le maire de*** recommandait à ses gardes champêtres, *de ne pas*

confondre les poules des amis du gouvernement avec les poules des ennemis du gouvernement.

Aucun des faits que j'ai contés n'est aussi naïvement drôle. Ils sont tous vrais, et j'en ajouterai un dernier, qui est authentique, et qui montre pleinement combien j'ai touché juste.

Dans une petite ville, que je pourrais nommer, la population crut reconnaître, dans les personnages de ce roman, quelques-uns des notables de l'endroit. On se trompait ; car je n'ai voulu peindre personne en particulier. Mais vous savez qu'on cherche partout des ressemblances. Plusieurs des habitants s'en allèrent chez le libraire du pays, et le prièrent de faire venir les livraisons :

— Oh ! mais non, répondit-il ; si j'en vendais un seul exemplaire, je courrais risque de me faire retirer mon brevet.

Cette anecdote n'en dit-elle pas bien long ?

FRANCISQUE SARCEY.

MESSIEURS DURAND PÈRE ET FILS

C'était un fort bon homme que M. Anatole-Auguste Durand. Il n'avait qu'une manie, qui lui est commune, en France, avec bien des gens. C'était de parler beaucoup de politique sans y rien entendre. Il se croyait de très bonne foi *libéral*, parce qu'il avait sans cesse à la bouche les mots de liberté et d'égalité. Mais qu'est-ce que la liberté? Y en a-t-il de plusieurs sortes ? Quelles en sont les conditions nécessaires? Où a-t-elle sa source et ses limites ? Il ne savait rien de tout cela; il ne se l'était même jamais demandé. Pour lui, la vraie liberté consistait à être libre, et voilà tout; se promener sur les boulevards, les mains dans les po-

ches quand il lui en prenait fantaisie, et s'en aller au spectacle lorsque son journal lui avait dit que la pièce était bonne, il n'en demandait pas davantage. Que d'hommes, hélas ! et je parle des hommes instruits, n'entendent pas mieux la liberté que M. Durand !

Vous pensez bien que *le Siècle* n'avait pas d'abonné plus fidèle ni plus convaincu. M. Durand lisait avec un respectueux empressement tous les premiers Paris du journal démocrate; non pas qu'il partageât toutes ses opinions. Il se permettait quelquefois d'avoir un avis contraire.

— Mais enfin, disait-il, on s'entend toujours sur le terrain des principes de 89.

On l'eût bien embarrassé si l'on fût venu lui demander qu'est-ce qu'il entendait au juste par principes de 89. Il ne s'était jamais fait cette question. Non, *liberté, égalité, principes de* 89, c'étaient de beaux mots qui lui semblaient commodes dans la discussion. Il les lançait avec une emphase qui eût paru comique, si l'on n'y eût senti vibrer une certaine sincérité d'accent. L'histoire se divisait pour lui en deux époques, séparées l'une de l'autre par un abîme. Avant 89, l'oppression avec son effroyable cortège de préjugés, d'abus et de misères ; le ciel bleu de la liberté, après 89. Non pas que M. Durand crût qu'il n'y avait plus de progrès à faire. Il disait éloquemment que l'humanité marche toujours, et que les révolutions sont les

étapes sanglantes, mais nécessaires de son voyage.

— Mais enfin, ajoutait-il moins noblement, chez nous, le plus fort est fait. Nous sommes tous libres et tous égaux, c'est là le point essentiel ; le reste viendra de soi-même.

M. Durand était un Parisien pur sang. Il n'avait jamais poussé plus loin que Bougival, où il louait un petit pied-à-terre dans la belle saison. Il y courait le samedi soir, et passait la journée du dimanche au bout d'une ligne. Il n'aurait pas donné pour bien de l'argent la friture que lui accommodait le soir, Brigitte, sa vieille domestique. Il soupirait après le jour où il pourrait se retirer à la campagne, et planter ses choux dans quelque bonne petite ville, sur le bord d'un joli ruisseau. Il se faisait de ce bonheur une délicieuse image.

Rien ne lui eût été plus facile que de ne pas attendre si longtemps, car il possédait quelque fortune et n'avait pas besoin de sa place pour vivre. Mais il n'eût voulu pour rien au monde quitter son poste avant que l'heure de la retraite eût sonné pour lui. Il était chef de bureau dans une administration ; peu importe laquelle, toutes les administrations se ressemblent. Il se comparait à un garde national en faction qui doit faire intégralement ses deux heures.

Le jour où finit cette longue garde, qui avait duré trente années, fut pour M. Auguste Durand le plus heureux jour de sa vie. Il donna une joyeuse

poignée de main à tous ses collègues, et fit ses adieux au ministère, avec la ferme intention de n'y remettre jamais les pieds. Il entra chez lui, et se jeta dans les bras de son fils

— En route ! mon cher Frédéric, lui dit-il, en route ! nons partons pour Macarée ; car tu viens avec moi. Ta grand'tante a par là une maisonnette qu'elle n'habite point. Elle offre de me la céder pour peu de chose. Allons la visiter ! il paraît que le pays est charmant ; la ville est à proximité d'un chemin de fer, qui sera fait dans dix-huit mois. Je vivrai là le plus tranquille et le plus heureux des hommes si tu viens m'y voir quelquefois.

M. Durand fils avait vingt-quatre ans ; c'était un de ces jeunes gens sages et froids, comme en produit beaucoup la génération actuelle, qui a plus de bon sens que d'imagination. Il avait été fort bien élevé ; à dix-huit ans il était sorti du collège où il occupait un des premiers rangs ; il avait ensuite vécu en Allemagne, puis en Angleterre, et il était revenu plein d'enthousiasme pour ce dernier pays, qui passait, à bon droit, dans son esprit, pour la terre sacrée de la liberté politique. Il rapportait de ses voyages un certain nombre d'idées nouvelles, qu'il sentait obscurément bouillonner en lui. Il cherchait à les exprimer, et se préparait aux luttes du journalisme. Il avait déjà écrit quelques articles, un peu lourds de forme, mais qui avaient été remarqués des connaisseurs pour la solidité de leurs

arguments. La proposition du père lui fit plaisir; il y vit une occasion d'étudier la province, qu'il ne connaissait point. Il n'avait pas, sur la liberté dont on jouit en France, les préjugés de M. Durand. Il voyait bien qu'à Paris elle est assez grande; mais Paris est Paris, et il y a là une puissance qui est infiniment plus forte que l'autorité la plus despotique et devant qui tout cède : c'est l'opinion publique. Il se doutait vaguement que les choses n'allaient pas de même en province; il avait souvent entendu parler des tyranneaux qui la dévorent à l'ombre de la loi et sous le tricorne même du gendarme. Il était bien aise de les voir à l'œuvre.

Les préparatifs de voyage furent bientôt achevés. Macarée est une jolie ville que vous pouvez chercher, si bon vous semble, dans les environs de Molinchart. Vous la trouverez sur les cartes où sont marqués avec soin par des géographes consciencieux, la terre de Tillietudlem, Ganderleutz, Liliput, l'abbaye de Thélème et l'île de Robinson Crusoé. C'est un chef-lieu de canton qui a une population de quatre mille âmes. On le cite dans tous les dictionnaires pour l'agrément de sa position, la salubrité de l'air qu'on y respire et le caractère aimable de ses habitants. Son nom vient d'un mot grec qui signifie bonheur, et il passe pour justifier son nom.

Les deux touristes arrivèrent en quelques heures à Molinchart. Le temps était beau. Ils laissèrent

leurs bagages au bureau de la diligence, et firent la partie d'aller à cheval à Macarée. M. Durand père était encore alerte, malgré ses cinquante-sept ans, et son fils aimait tous les exercices du corps. Tous deux se mirent à trotter côte à côte; la rapidité de la course leur fouetta le sang; ils se sentirent plus allègres; jamais M. Durand père n'avait été si dispos.

— Regarde les belles routes! disait-il à son fils; comme elles sont entretenues ! encore un des bienfaits de la Révolution! Il n'y avait, avant 89, pour communiquer d'un village à l'autre, que des ravins semés de fondrières, où s'abîmaient les plus robustes charrettes. Il n'est pas de bourg aujourd'hui qui ne soit mieux percé que ne l'était autrefois le magnifique Versailles.

Tout en courant, ils aperçurent, à main droite, sur une éminence, des ruines d'un aspect imposant. C'étaient de grandes colonnes à moitié brisées, et de vastes arceaux à travers lesquels s'ouvrait un large pan de ciel. Elles s'élevaient au milieu d'un parc dont les allées paraissaient avoir été ratissées avec un soin méticuleux. Un peu plus loin, au bout d'une longue avenue de marronniers, on voyait une maison bourgeoise, qui aurait pu aisément passer pour un château.

Un cantonnier était sur la route, occupé à casser des pierres.

— Qu'est-ce que cela? lui demanda M. Durand.

— Ça ? répondit le cantonnier en se relevant, c'est les ruines du Moustier.

— Tu vois ! s'écria M. Durand en se tournant vers son fils. Il y avait là autrefois un couvent ; des fainéants s'y engraissaient, à rien faire, de la sueur du peuple. Ils demandaient l'aumône, et, ce qui est pis encore, ils la faisaient. Ils déshabituaient du travail tous ceux qui vivaient à l'ombre de leurs murs, et leur enseignaient à compter sur d'autres secours que sur celui de leurs bras. Je suis sûr qu'avant 89 cette terre ne portait que des chardons et des ronces ; admire comme elle est cultivée aujourd'hui ! La propriété de messieurs les moines a passé aux mains des paysans, qui l'ont dépecée, et qui en tirent, à la sueur de leur front, tout ce qu'elle peut rendre. On travaille d'un bien autre cœur lorsqu'on travaille librement et pour soi. Et à qui appartiennent ce parc et cette maison ? reprit M. Durand, s'adressant derechef au cantonnier.

— Eh ! à M. Trichard, donc, répondit le cantonnier.

— M. Trichard ! s'écria Durand saisi d'un nouvel accès d'enthousiasme, M. Trichard ! tu le vois ; un roturier comme moi, comme tous les honnêtes gens ; un homme qui a fait sa fortune lui-même par son travail, un homme aimé de ses concitoyens, le bienfaiteur de ce pays. Quel est ce M. Trichard, mon ami ?

— Eh ! c'est M. Trichard, donc ! tout le monde le connaît bien !

— Oui, mais je demande ce qu'il est. Est-il fort riche ?

— S'il est riche ! Je voudrais seulement avoir autant de liards qu'il peut faire sauter de pièces de vingt francs dans une année. Vous voyez bien la forêt là-bas, celle que vous venez de traverser ; elle est à lui. Ces champs d'avoine et d'orge qui vont jusqu'à la maison Crousteau lui appartiennent encore ; il a des maisons partout, et des rentes, qu'il s'y perd à les compter. L'empereur n'en a pas plus que lui.

— Et quel usage fait-il de cette grande fortune ? Est-il bienfaisant ?

Le casseur de pierres regarda son interlocuteur d'un air soupçonneux, et se remit à son ouvrage sans répondre.

Les deux cavaliers continuèrent leur route.

— A qui sont ces prairies qui s'étendent le long de la rivière ? demanda M. Durand à un garde champêtre qui passait.

— A M. Trichard, répondit le garde.

— Et ce moulin dont nous entendons le tic-tac à travers les saules ?

— A M. Trichard.

— Mais c'est le marquis de Carabas ! s'écria le jeune homme.

— Lui, marquis ! reprit M. Durand avec indigna-

tion. Est-ce qu'après notre glorieuse Révolution de 89 il y a encore des marquis? Ce Trichard est un bon bourgeois, j'en suis sûr; avec toute sa fortune, avec ses forêts, ses moulins, ses champs et ses prairies, il n'est pas plus que toi et moi; ce paysan que tu vois là, qui arrache des pommes de terre, est parfaitement son égal; il est électeur comme lui, éligible comme lui, il peut arriver, comme lui, aux emplois les plus élevés; il peut même être maire de la commune et avoir pour adjoint ton marquis de Carabas. Est-ce que tout cela était possible au temps où il y avait des marquis ?

Tout en causant ainsi, ils arrivèrent au sommet d'une colline, d'où l'on découvrait Macarée. La ville semblait peinte sur le penchant du coteau. Le soleil, qui tombait sur ses toits bruns, les faisait étinceler aux yeux. On voyait, par-dessus les maisons, s'élever le dôme de l'église, d'où s'élançaient deux clochers percés à jour. L'air était si lumineux et si pur qu'il était facile de distinguer la grosse cloche qui se balançait, dans sa cage, entre ciel et terre. Le vent en apportait le son par bouffées. On apercevait de loin en loin des tours qui semblaient former comme une ceinture; au milieu d'elles il y en avait une qui les dépassait toutes par sa haute taille et son énorme circonférence. Le sommet en était tout dégradé et tombait en ruines. Entre les murailles disjointes croissait un arbre,

que l'orage sans doute y avait semé, et qui flottait sur cette sombre masse comme un panache sur un casque d'airain.

— Hé ! l'ami ! cria M. Durand à un homme en blouse, qu'est-ce que ces tours que nous apercevons là-bas ?

— Ce sont les tours du château fort.

— Macarée était donc autrefois une ville fortifiée ?

— Apparemment.

— Et, aujourd'hui, à quoi peuvent bien servir ces tours?

— Dame ! M. Trichard en a fait des greniers à foin.

A cette réponse, M. Durand fut saisi d'une violente envie de rire qu'il satisfit largement.

— Des greniers à foin ! répétait-il, des greniers à foin ! Voilà donc ce que sont devenues ces tours menaçantes qu'avait construites la féodalité pour être la terreur du pays ! Je voudrais que les hauts et puissants seigneurs qui sortaient de là, en armes, pour rançonner les passants, revinssent un jour seulement dans ce château, qui leur servit si longtemps de repaire. Ils trouveraient installé dans leur noble manoir un bon bourgeois, bien simple, bien doux, ne songeant qu'à répandre ses bienfaits parmi ses concitoyens, qui sont, de par la loi, devenus ses égaux. Ils seraient bien étonnés en montant dans ces fameuses tours, d'où ils pouvaient jadis

canarder leurs vassaux et leurs serfs. Ils verraient ce qu'on a fait de leurs tours. Des greniers à foin! Ah! l'excellente affaire!

Et M. Durand père, toujours riant et goguenardant, entra dans la ville, suivi de son fils, qui ne pensait, lui, qu'à admirer le paysage.

*

II

UNE AGRÉABLE RENCONTRE

Ils se firent indiquer le meilleur hôtel de l'endroit, et comme ils allaient par la rue qu'on leur avait dit de prendre, ils furent arrêtés par un incident qui leur sembla curieux. Il y avait dans une espèce de charrette un homme étendu sur de la paille, et qui poussait des cris de douleur. A côté de lui une femme, qu'il était facile à son costume de reconnaître pour une femme de la campagne, lui humectait le visage avec un linge mouillé et pleurait abondamment. Quelques hommes groupés autour de la voiture, semblaient causer avec animation.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Durand père en s'approchant.

On lui apprit que l'homme qui gémissait dans la charrette venait de se casser la jambe en tombant d'un arbre où il gaulait des noix ; que sa femme l'avait mis sur la première voiture qui passait par là et l'avait amené à l'hospice, mais que les sœurs lui en avaient refusé l'entrée, parce qu'il fallait, pour y être admis, un certificat visé et signé par le président ou, en son absence, par un des membres du conseil d'administration.

— Mais il faut tout de suite aller chercher ce certificat, s'écria M. Durand.

— On y est allé, répondit un des assistants. Nous avons envoyé un gamin chez M. Trichard.

— Est-ce que M. Trichard est pour quelque chose dans l'administration de l'hospice ?

— Naturellement. C'est lui qui est tout, là comme ailleurs.

A ce moment, le petit garçon, qui s'était chargé de rapporter le permis, arriva tout essoufflé.

— M. Trichard n'est pas chez lui, dit-il. Il est en chasse.

— Il fallait aller chez le père Larigot.

— Il chasse avec M. Trichard, dans la forêt de Molinchard.

— Diable ! diable ! Eh bien, cours chez Dutocq.

— Il est à la ferme de Vauvenay ; je l'ai vu partir dans son petit cabriolet.

Tous les témoins de cette scène se regardèrent avec des yeux consternés. Le blessé laissait échap-

per des plaintes qui fendaient le cœur ; sa femme s'empressait autour de lui avec cette douleur bruyante des gens du peuple, qui est si communicative.

— Eh ! s'écria M. Durand père, nous ne pouvons pourtant pas laisser cet homme mourir comme un chien, dans sa charrette, à la porte d'un hospice.

Et il sonna avec violence. Une sœur ouvrit ; M. Durand lui montra d'un geste énergique le malheureux étendu sur la paille. La sœur lui répondit d'un ton doux qu'elle était au désespoir, mais que les règlements étaient formels, et qu'elle aurait affaire à M. Trichard lui-même si elle s'avisait de les enfreindre. Elle fit là-dessus une humble révérence et referma sa porte.

— Nous voilà sauvés, dit tout à coup quelqu'un de la compagnie ; j'aperçois M. Frétillot qui monte la rue. Eh ! par ici, M. Frétillot !

— Qu'est-ce que ce M. Frétillot ? demanda l'interrogeant chef de bureau.

— C'est le maire.

— Comment ! ce n'est donc pas M. Trichard qui est maire de Macarée ?

— M. Trichard ! il est maire et il ne l'est pas ; il est maire, à vrai dire, sans l'être. Il n'a pas voulu du titre ; car vous pensez bien que s'il avait seulement levé le petit bout du doigt, il aurait été nommé tout de suite. Ce n'est pas M. Frétillot qui se serait mis en travers, le pauvre homme ! mais

bien qu'il n'ait pas la sous-ventrière, ce n'en est pas moins lui qui fait tout dans la commune ; et M. Frétillot est bien petit garçon quand l'autre parle. Vous allez voir ; je parie qu'il n'ose pas prendre sur lui de faire ouvrir la porte de l'hospice. Il en est pourtant le médecin.

— Il est médecin de l'hospice ?

— Oui, et maire en même temps. Il s'adresse à lui-même, en qualité de médecin, des rapports qu'il approuve en qualité de maire. Le médecin écrit au maire que les malades sont parfaitement soignés, et le maire répond au médecin qu'il est content de lui. Tous deux vivent en bonne intelligence et en grande intimité. Mais ils sont l'un et l'autre l'humble serviteur de M. Trichard.

Au cri qui l'appelait, M. Frétillot avait doublé le pas. Il arriva tout courant. M. Frétillot courait toujours ; il avait les cheveux en coup de vent et l'air effaré d'un chien qui cherche son maître. C'était l'homme le plus occupé de son département; il menait de front sa clientèle, sa mairie, et bien d'autres choses encore. Point de société dont il ne fût le président ; point de cérémonie où il ne fît un discours ; il était beau parleur et s'écoutait avec plaisir. En revanche, ses malades ne pouvaient tirer de lui que des monosyllabes.

— Bien, très bien... ça ira... je suis attendu... je me sauve. Et il reprenait sa course.

— Eh bien ! mes enfants, quoi ? qu'y a-t-il ?...

ah ! un homme blessé ! où blessé ?... à la jambe ?... voyons... fracture simple ; ce ne sera rien, trois semaines de repos... ne pleurez pas tant, ma brave femme ; ça me gêne pour regarder.

— Mais, monsieur Frétillot, dit un des assistants, est-ce qu'il ne faudrait pas le faire entrer à l'hospice ?

— Oui, sans doute ; pourquoi n'y est-il pas déjà ?

— Les sœurs n'ont pas voulu le recevoir ; elles disent comme ça qu'il faut un permis de M. Trichard et M. Trichard est absent ; mais vous qui êtes le maire...

— Oui, sans doute, mes enfants, sans doute je suis le maire ; cela est incontestable, mais vous sentez ; la règle... voyez-vous, mes enfants, la règle, je ne connais que cela. Il faut savoir obéir quand on veut commander. L'hospice de Macarée ne doit s'ouvrir qu'aux gens de la commune. Cet homme est-il de la commune ? Je suis sûr qu'il n'a pas de papiers qui le constatent... n'est-ce pas mon brave que tu n'as pas de papiers ? C'est un tort, et cela te servira de leçon. Une autre fois, quand tu voudras te casser la jambe, tu te muniras de tes papiers. C'est la règle, M. Trichard veut qu'on y tienne la main ; il a raison. Nous l'attendrons, avant de décider ; le cas est grave, très grave.

Le blessé fit un mouvement de terreur.

— Je ne parle pas de ta jambe, reprit le pétulant

médecin ; ce n'est rien, ta jambe, je vais poser le premier appareil ; tu es fort bien sur cette paille ; de la bonne paille toute fraîche. Il a plu dessus, tout est pour le mieux. Vois-tu, mon brave, une jambe cassée n'est qu'une jambe cassée ; mais la règle, une fois qu'on s'est mis à la violer, on ne sait plus où l'on va.

Et Frétillot, toujours parlant et gesticulant, sauta sur la voiture, prêt à opérer en plein air. Frédéric regardait cette scène avec le plus profond étonnement ; il n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles.

Il tira son père par la manche :

— Eh bien ! qu'en dis-tu ? crois-tu que les gens du marquis de Carabas, au temps qu'il y avait des marquis, eussent été aussi durs pour ce pauvre diable que l'est ce médecin, qui a pourtant l'air bonhomme ?

— Si, en effet, c'est la règle, mon ami, il n'y a rien à dire. Le plus beau privilège du peuple français, depuis 89, c'est de n'obéir qu'à la loi. Mais tout le monde y doit une égale obéissance.

— Je crains bien, mon père, que ce prétendu respect de la loi ne soit ici qu'une horrible peur de ton M. Trichard.

— Et pourquoi le craint-on ? ce n'est qu'un simple citoyen, comme tous les autres.

Le jeune homme allait répondre, mais son attention fut distraite par l'arrivée de deux nouveaux personnages. Le premier était un gros homme, très

ventru, porteur d'une large figure rougeaude et bienveillante, qui souriait à l'univers sous ses lunettes d'or. Il s'avançait d'un pas méthodique, donnant le bras à une jeune fille, qui paraissait avoir dix-huit ans; elle était blonde, svelte, et mélancolique comme une ballade allemande. Ses yeux d'un bleu tendre et presque pâle semblaient nager dans le vague, comme des violettes sur du lait. Ils avaient une douceur infinie, et l'on eût dit qu'ils regardaient, par delà le monde réel, les sphères idéales du rêve.

Frédéric vit ces beaux yeux se tourner avec une expression de pitié profonde vers le blessé qu'on pansait au fond de la charrette, et de là se relever tout en larmes sur le gros homme, qui soufflait comme un bœuf en s'essuyant la figure. Elle se pencha à son oreille, et lui glissa quelques mots tout bas, avec un petit air d'autorité mutine.

Le gros homme s'approcha du docteur, et avec un accent germanique très prononcé :

— Monsieur le maire, dit-il, ce pauvre diable est très mal sur cette paille humide. J'ai à lui offrir une chambre et un lit chez moi. Vous y serez plus à votre aise pour y donner vos soins, et Marguerite, s'il le faut, lui servira ce soir de garde-malade.

— Très bien! mon cher Weber, j'accepte pour lui, dit le médecin; merci, ma belle enfant, ajouta-t-il en touchant d'un geste amical la joue de mademoiselle Marguerite.

La jeune fille baissa les yeux, toute confuse ; mais, en les relevant, elle vit ceux de Frédéric qui étaient fixés sur elle, avec une singulière expression de sympathie. Elle devint plus rouge qu'une pivoine, et le jeune homme se sentit lui-même légèrement rougir, sans savoir pourquoi.

Le convoi s'achemina vers la maison de M. Weber, et les deux voyageurs se rendirent à l'hôtel qu'on leur avait indiqué.

III

UN PROCÈS DE CHASSE

— Ces messieurs, leur dit l'hôtelier, son bonnet à la main, viennent sans doute pour assister au fameux procès qui sera plaidé demain, à l'audience du juge de paix ?

— Quel procès ? demanda M. Durand.

L'hôtelier parut fort surpris et presque scandalisé qu'on ignorât ce dont il parlait avec tant d'emphase.

— Eh ! mais, reprit-il, le procès de M. Léger contre M. Trichard. On ne parle que de cela dans le pays. C'est maître Fréminet, l'illustre Fréminet du barreau de Paris, qui doit plaider pour M. Léger ; il m'a fait l'honneur de descendre à mon hôtel.

— Eh quoi! s'écria Frédéric, Fréminet est ici! Veuillez lui faire porter cette carte, et lui dire que mon père et moi nous l'attendons à dîner.

Me Fréminet vint bientôt, ravi de rencontrer dans ce trou perdu des personnes de connaissance.

— Comment diantre, lui dit-on, venez-vous plaider à Macarée, devant une justice de paix! l'affaire est donc importante?

— Importante? non, si l'on ne considère que la juridiction où elle se plaide, et les intérêts qui y sont engagés. Il ne s'agit que de quelques centaines de francs au plus. Mais le rang et la fortune des deux adversaires, et l'amour-propre que l'un et l'autre mettent à cette querelle, en font pour tous deux une affaire de la plus grande conséquence.

— Pouvez-vous nous la conter?

— Il y a quelques années, M. Léger, mon client, hérita d'une ferme qui lui venait de sa tante. M. Léger, que je connais beaucoup, est presque un millionnaire. Il s'ennuyait de la vie de Paris; il se mit en tête de faire valoir lui-même sa ferme: il avait l'ambition d'être primé, comme M. de Falloux, pour ses bêtes à cornes. Cela vaut mieux, après tout, que de perdre son temps et son argent à la bouillote, dans un salon de restaurant ou dans un cercle. Plût à Dieu que tous les millionnaires n'eussent jamais d'idée plus sotte! Parmi les pièces de terre dont se composait son nouveau domaine, il y en avait une de quatre arpents qui longeait un

bois tout peuplé de lapins. Le bois et les lapins appartenaient à M. Trichard.

La première année, il sema ses quatre arpents d'un beau blé, qui se mit au printemps à pousser dru et fort, que c'était un plaisir à voir. Le plaisir ne dura pas longtemps. Il ne fallut aux lapins de M. Trichard que quelques nuits pour manger intégralement toute la récolte en herbe. Panurge n'eût pas fait mieux. Ce fut la même chose la seconde année, puis la troisième Orge, avoine, blé ou trèfle, les lapins dévoraient tout, sans distinction, de fond en comble. Mon Parisien enrageait ; il raccola un garde, et lui enjoignit d'exterminer, sans pitié aucune, les malfaisantes bêtes qui venaient le gruger sur ses terres, et s'engraisser à ses dépens pour la table d'un autre. Le garde prit quelques lapins au collet, et fut pris lui-même. Procès-verbal, plainte, amende ; il fallut tout payer, et les lapins restèrent maîtres du champ de bataille.

Léger vint alors me consulter ; il avait la faiblesse de tenir à son orge. Il en eût acheté vingt sacs à l'un de ses voisins pour les jeter à l'eau ; il ne se souciait pas de l'argent. Mais une orge qu'il avait semée lui-même et vue croître, il lui déplaisait qu'elle fût mangée par les lapins d'un autre. Il avait ces lapins sur le cœur. Il était allé se plaindre au propriétaire des lapins, qui l'avait poliment éconduit. Je lui conseillai de laisser le champ en jachère ; c'était un moyen sûr d'attraper

les lapins, en leur coupant les vivres. Mais notre Parisien s'était buté à l'idée de récolter son orge. Il y avait un peu de pique dans son jeu.

Je lui mis alors sous les yeux le texte de la loi. Il apprit que pour avoir le droit de demander des dommages-intérêts au propriétaire d'une garenne, il fallait justifier du préjudice qu'avaient causé les lapins. C'était au mangé à prouver, par acte authentique, qu'il avait été mangé. L'acte coûte souvent plus de tracas et de pièces de cent sous que ne vaut la récolte du champ; la loi a été faite pour les lapins et par les chasseurs.

Mon ami Léger s'en alla trouver ses voisins, dont les terres étaient exposées aux mêmes déprédations, et leur demanda s'ils ne se joindraient pas à lui, au cas où il intenterait une action contre M. Trichard. Ils répondirent tous avec un touchant ensemble :

— Pourvu que ça ne nous coûte rien, allez de l'avant et faites comme vous voudrez.

— Je me charge de tous les frais, répondit Léger et les dommages-intérêts seront pour vous.

Quand il vit que son orge et celle de ses voisins commençait à croître et qu'elle donnait de belles espérances, il s'en vint ici même, à Macarée, chercher quatre cultivateurs, qu'il connaissait bien, et leur proposa de faire un tour sur son domaine. Les autres acceptèrent; ils savaient que le vin était bon par là et qu'on buvait sec.

Léger leur fit admirer la bonne qualité de l'orge, et comme elle poussait bien, et quelle récolte elle promettait. Ils tombèrent d'accord du tout, en buvant bouteille.

— Eh bien ! mes amis, continua Léger, nous allons dresser nous-mêmes, sur papier timbré, un acte où sera relaté tout ce que nous avons vu aujourd'hui, et vous le signerez comme de gentils garçons que vous êtes.

Les quatre cultivateurs se grattèrent simultanément l'oreille :

— Vous nous promettez, au moins, dit l'un d'eux, que ce n'est pas contre M. Trichard que vous nous faites signer ce papier...

— Si fait bien ! s'écria Léger ; c'est contre M. Trichard ou plutôt contre ses maudits lapins qui nous dévorent. Vous aurez la complaisance de revenir à l'époque de la moisson ; vous constaterez que, de toute cette récolte, il ne me reste pas un brin d'herbe, et il faudra bien que votre M. Trichard paye la casse. Cela n'est-il pas juste ?

— Je ne vais pas à l'encontre, dit le premier ; mais je suis pressé ; on m'attend. Adieu, jusqu'au revoir.

— Nous en reparlerons un autre jour, dit le second.

— Il faut que je consulte mon notaire, dit le troisième.

Et ils s'esquivèrent tous trois, sans demander

leur reste. Le quatrième les suivit, et Léger resta seul en face de son papier timbré.

Il était désappointé et furieux. Il courut chez un huissier, et le somma de venir avec lui faire les constatations légales.

— Monsieur, lui dit l'huissier, vous pensez bien que je ne demanderais pas mieux que de vous rendre un service, qui me donnerait un client de plus. En toute autre occasion, je suis à vos ordres. Mais permettez-moi de vous refuser mon ministère pour cette fois seulement. Je courrais trop de risques en mettant mon nom au bas d'un acte dirigé contre M. Trichard. Je suis père de famille, et n'ai pas d'autre fortune que ma charge; vous ne voudriez pas m'exposer à la perdre!

— Mais votre charge, monsieur l'huissier, cette charge à laquelle vous tenez tant, ne vous impose-t-elle pas pas l'obligation de faire l'acte que je vous demande? Ne vous rendez-vous pas coupable en me refusant? ne manquez-vous pas au serment professionnel que vous avez prêté?

— Je n'ai qu'un mot à dire: je serais un homme perdu si j'instrumentais contre M. Trichard. Soyez sûr qu'il m'en cuirait tôt ou tard. Obtenez du président du tribunal un arrêt qui me contraigne à faire le procès-verbal en question, et je serai enchanté de vous avoir dans ma clientèle; autrement, serviteur. J'ai deux enfants à nourrir.

Il y a quatre huissiers dans le canton ; ils firent

tous quatre la même réponse. Il fallut en aller chercher un à Paris. Il vint au printemps une première fois, puis une seconde à l'été ; il dressa chaque fois autant d'actes qu'il y avait de plaignants [1]. Léger paya le tout, assigna le sieur Trichard et me pria de venir plaider l'affaire.

— Elle est imperdable ! s'écria Frédéric.

— Tout procès peut se perdre, reprit l'avocat, et je crois que celui-là est perdu d'avance. Mais nous irons jusqu'en cassation, s'il le faut.

M. Anatole-Auguste Durand ne disait rien. Il écoutait ce récit comme les enfants regardent les figures de la lanterne magique ; c'étaient pour lui des événements étranges, dont il ne comprenait point le sens, dont les ressorts lui échappaient. Il se croyait transporté dans un autre monde, dans un monde où l'on n'aurait pas entendu parler des principes de 89. Il savait bien qu'avant la Révolution les huissiers, les sergents, comme on disait alors, n'avaient pas beau jeu à instrumenter contre le seigneur de l'endroit. Ils allaient au château sans le moindre enthousiasme ; ils y allaient pourtant, au risque d'être assommés. Ils en étaient quittes pour mettre les yeux pochés et les dents brisées sur la note des frais de justice. Le seigneur

1. On m'a fait observer que la chose est impossible. Un huissier ne peut légalement instrumenter que dans le ressort de sa circonscription. Le malheureux, dont je conte l'histoire, n'avait donc pas même cette ressource.

payait la note, et ajoutait quelquefois une gratification, pour raccommoder les choses. Mais qu'après 89 un homme se mît doucement au-dessus de la loi et jetât dans tout un pays une terreur muette, cela passait M. Durand. Ses idées étaient renversées; il se pressait le front à deux mains comme s'il les eût senties s'échapper de sa cervelle et qu'il eût cherché à les retenir.

C'était le lendemain que se plaidait l'affaire. M. Durand se rendit de bonne heure à l'audience avec son fils. La foule était énorme. Frédéric se mêla dans les groupes et tâcha de surprendre, par-ci, par-là, quelques lambeaux de conversation. Il fut bien étonné; toutes les sympathies de la ville étaient pour le Parisien. On parlait du terrible Trichard avec une incroyable liberté d'appréciation. On lui souhaitait mille maux; on espérait qu'il allait attraper une bonne condamnation; on se réjouissait d'avance.

— Voilà bien le Français! se dit-il, peuple lâche et frondeur! à genoux devant les tyrans et leur faisant les cornes par derrière! Je ne sais pas, à vrai dire, ce qu'est ce Trichard; mais ce que je vois de plus clair, c'est qu'on l'encense et qu'on le hait; on a peur de lui et l'on s'en console par en médire.

Engeance de valets et de singes!

Ce fut un frémissement dans toute la salle lorsqu'on appela l'affaire Léger contre Trichard.

L'huissier fit remarquer tout d'abord que tous ceux qui, dans le principe, s'étaient joints au sieur Léger, venaient de retirer leur plainte au commencement de l'audience. Cette défection soudaine étonna quelque peu maître Fréminet, mais il n'en fit pas moins un fort beau discours qui dura près de deux heures.

— Messieurs, s'écria-t-il en terminant, mon client n'aurait jamais poussé aussi loin cette affaire, et moi-même je n'y aurais pas aussi vivement insisté, si ce n'était que le procès d'un simple particulier qui demande à un autre des dommages-intérêts ; mais c'est qu'il y a une question de principes. Il s'agit de garder intacte une des plus précieuses conquêtes de notre grande Révolution.

M. Durand père dressa l'oreille.

— Oui, messieurs, continua l'avocat d'un ton déclamatoire, on comprenait avant 89 que le cerf féodal vînt se promener à travers les récoltes des paysans et les foulât aux pieds. Le pauvre hère ne pouvait que lui ôter son chapeau. Il n'avait aucun droit sur la bête de son seigneur. Mais aujourd'hui, messieurs, il n'y a plus de seigneurs ; la féodalité a disparu.

S'il est encore des gens qui veulent se donner le royal plaisir de chasser dans des forêts qui leur appartiennent, il est juste au moins qu'ils le payent.

Vous ne voudrez pas diviser les citoyens en

deux catégories dans un temps où leur égalité a été proclamée par la loi. Vous ne voudrez pas consacrer, par votre jugement, l'existence d'une classe de privilégiés qui puissent impunément dévorer le bien du prolétaire. Vous prendrez sous votre protection l'homme qui fait croître le blé à la sueur de son front, vous défendrez celui qui nourrit la patrie et vous-mêmes contre les envahissements du riche, contre ces faux grands seigneurs qui sacrifient le bien public et le travail du pauvre au vain plaisir d'un instant ; vous ne voudrez pas nous ramener aux temps de la féodalité; vous vous rappellerez que nous sommes les fils de 89.

On entendit un applaudissement solitaire qui partait d'un des coins de la salle ; c'était M. Durand père, que son fils avait grand'peine à contenir. Il se serait jeté dans les bras de l'avocat. Le juge de paix demanda le silence d'une voix irritée, et donna la parole à la partie adverse.

L'homme qui se leva était tout petit, presque bossu; les cheveux ébouriffés, l'air d'un sot et d'un cuistre. Il bégayait en parlant, et s'embrouillait si bien dans ses phrases, qu'il n'avait jamais pu en finir une de sa vie. Il commença par dire qu'il ne savait pas, comme son confrère de la capitale, faire de beaux discours, mais qu'il était l'enfant du pays, qu'il connaissait la vérité des choses, et qu'à ce titre il espérait être écouté et cru du tribunal.

Il soutint qu'il n'y avait jamais eu de lapins dans le bois dont s'agissait, qu'ils avaient tous été exterminés par les bons soins de M. Trichard ; que lui-même avait aidé à leur extermination radicale et définitive ; que c'était là un fait incontestable, connu de tout Macarée, et contre lequel ne prévaudraient point les grandes phrases de son adversaire.

Il bredouilla de la sorte durant dix minutes, et se rassit, pas plus ému que s'il eût bu un verre de vin. Tout aussitôt, M. le juge tira de sa poche un petit papier, le déplia lentement, se moucha pour y voir plus clair, et lut à haute et intelligible voix un jugement par lequel M. Léger était débouté de sa demande et condamné aux dépens.

Au sortir de l'audience, M. Fréminet et son client descendaient la grande rue, accompagnés de M. Durand et Frédéric.

— J'en appellerai, disait M. Léger furieux ; nous irons à Molinchart ; j'aurai le dernier mot, dût-il m'en coûter dix mille écus.

A ce moment, trois chasseurs passèrent près d'eux, le fusil en bandoulière et tenant en laisse des chiens qui tiraient sur leur longe.

M. Léger détourna la tête avec humeur en les voyant.

— Qui sont ces messieurs ? demanda M. Durand père.

— C'est M. Trichard lui-même, avec deux juges au tribunal de Molinchart.

— Ah ! vraiment, dit l'avocat, deux juges ! Eh bien ! mon ami, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas plaider à Molinchart ; croyez-moi, restez-en là. Ce sera toujours quatre ou cinq mille francs de sauvés.

IV

M. WEBER ET MADEMOISELLE MARGUERITE

— J'ai bien envie, dit Frédéric à son père, d'aller voir comment se porte le malheureux blessé que cet excellent M. Weber a fait transporter chez lui.

— Allons-y, répondit M. Durand. Ce Weber a l'air d'un bien brave homme, et sa fille est une jolie fille.

M. Weber habitait une toute petite maison, au fond d'un jardin. Les deux Parisiens sonnèrent à la grille. Ce fut la jeune et belle Marguerite elle-même qui vint leur ouvrir ; elle parut d'abord un peu troublée en reconnaissant les visiteurs, mais elle se remit bientôt et les accueillit avec beaucoup

de grâce. Elle les fit entrer dans un petit salon très modestement meublé, mais propre, et leur demanda la permission d'aller chercher son père.

La connaissance fut bientôt faite entre les trois hommes. M. Durand exposa ses projets; M. Weber lui souhaita la bienvenue comme à un nouvel ami, et lui serra cordialement la main. Ce bon Allemand paraissait avoir le cœur sur les lèvres ; il avait les manières calmes et méthodiques, mais sa physionomie était si ouverte et si ingénue, qu'elle attirait naturellement la confiance.

— Et vous aussi, jeune homme, dit M. Weber à Frédéric, vous établissez-vous avec votre père en ce pays?

Frédéric remarqua que la jeune fille, à cette question, avait légèrement tressailli et baissé la tête sur l'ouvrage qu'elle tenait à la main, il sentit lui-même une secrète émotion, et, au lieu de répondre franchement.

— Je ne sais pas encore, dit-il ; je n'ai pas d'idée bien arrêtée là-dessus.

Marguerite leva sur lui ce regard languissant qui est familier aux Allemandes, et qui a moins de signification pour elles que ne lui en donnait Frédéric.

— Décidément, elle est bien jolie! pensa-t-il.

Il voulut avoir de l'esprit; il parla de mille choses et avec cette grâce légère dont les Parisiens ont seuls le secret. La jeune Allemande semblait

s'amuser beaucoup de cette conversation vive et moqueuse ; mais son brave Allemand de père, qui n'entendait rien à la plaisanterie, prenait au sérieux les bulles de savon que lançait Frédéric en se jouant, et les écrasait sous une argumentation en forme ; cette naïve et bienveillante pédanterie faisait avec la vivacité paradoxale du jeune Français un contraste si piquant, et qui éclatait parfois en traits si imprévus que Marguerite elle-même ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Non, messieurs, disait M. Weber contant un épisode de sa vie, je n'ai jamais fait la guerre ni tué personne grâce à Dieu, mais pourtant j'ai servi dans le Tyrol ; j'étais pauvre alors...

Et Frédéric, l'interrompant, fredonnait l'air si connu :

C'est qu'au service de l'Autriche,
Le militaire n'est pas riche,
Chacun sait ça.

— Eh bien ! monsieur, reprenait le bon Weber avec chaleur, voilà ce que je ne saurais souffrir. Vos poètes vous trompent, ils ne disent point la vérité, et cela est fâcheux, car ils sont écoutés de toute l'Europe. Ils ont indignement calomnié le soldat autrichien ; je ne veux pas dire qu'il soit millionnaire, non sans doute...

Et Frédéric, l'interrompant une seconde fois, achevait à mi-voix le couplet :

Mais si sa paye est trop légère,
Il s'en contente ; c'est la guerre
Qui paiera ça.

— Non, cent fois non! répliquait M. Weber avec beaucoup d'émotion. Cela n'est pas vrai. Ce sont de mauvais bruits que vos faiseurs d'opéras-comiques font courir. Il est certain que dans l'emportement de la bataille, le soldat autrichien, ivre de poudre et de sang, a pu commettre quelques actes répréhensibles, mais le militaire français n'a-t-il jamais rien eu à se reprocher?

Et l'excellent homme s'échauffait en argumentant de l'air le plus posé du monde. Il y allait avec une bonne foi qui était bien plaisante. Frédéric l'écoutait de cet air de bonhomie jouée qui est, chez le Parisien, la plus cruelle des railleries: il se disposait à lancer au travers de ses raisonnements une phrase moitié figue, moitié raisin ; mais Marguerite lut sur ses lèvres le bon mot près d'éclore ; elle lui jeta un coup d'œil suppliant ; le jeune homme lui fit un signe de tête, comme pour lui dire qu'il la comprenait, et détourna la conversation.

On tomba sur un sujet qui sera toujours le fond des entretiens en France, sur l'amour. On en vint à parler de ce que nous appelons ici *le coup de foudre*. Frédéric demanda d'un ton significatif au père Weber s'il croyait que le coup de foudre existât.

— Je ne le crois pas, dit-il avec un soupir, j'en suis sûr. Je ne causerais pas aujourd'hui avec vous si le coup de foudre n'était pas la plus triste des réalités.

— Mon père ! mon père ! s'écria Marguerite avec reproche.

— C'est toute une histoire, et une histoire douloureuse, reprit M. Weber sans faire attention au cri de sa fille.

V

LE MARIAGE DE M. WEBER ET L'ENTRÉE EN SCÈNE DE M. TRICHARD FILS

M. Weber bourra sa pipe en silence, l'alluma, et, après en avoir tiré consciencieusement quelques bouffées, commença en ces termes :

— Marguerite (ce n'est pas de cette enfant que je parle, messieurs, mais de sa mère), Marguerite était bien la plus jolie fille de Vienne quand je la vis pour la première fois. J'en devins follement amoureux, et j'eus le bonheur d'en être aimé. Je coupai le visage à trois ou quatre de ses prétendants, et je l'épousai. Ce fut à la lettre le plus beau jour de ma vie. Nous vécûmes dix ans de suite dans l'union la plus parfaite. Je ne me rappelle pas qu'une seule querelle ait troublé durant

ce long espace de temps la sérénité de notre existence. Nous eûmes une fille que nous aimions d'une égale tendre et qui resserra nos liens. C'était toi, ma fille...

M. Weber se tourna du côté où travaillait Marguerite ; mais elle s'était esquivée, sans mot dire, aux premiers mots de ce récit.

— Un jour, il y a bien longtemps de cela, mais je me le rappelle comme si c'était hier, ma femme vint s'asseoir près de moi, et me dit avec une certaine solennité que je ne lui connaissais pas :

— Mon ami, voilà dix ans que nous vivons ensemble ; vous ai-je causé jamais le moindre déplaisir ?

— Jamais, lui répondis-je.

— N'ai-je pas toujours été pour vous, mon ami, la meilleure et la plus dévouée des femmes ?

— Certes, vous l'avez été, Marguerite, repris-je aussitôt. Mais pourquoi me faites-vous ces questions ?

— C'est que je vais vous quitter, mon ami, me dit-elle.

— Me quitter ! m'écriai-je. Qu'entendez-vous par là ?

— Vous avez vu sans doute à la promenade le bel officier qui nous salue de si bonne grâce quand nous passons. Je l'aime de toutes les forces de mon âme ; je sens que je ne puis être heureuse qu'avec lui. J'aurais pu vous tromper comme tant

d'autres femmes, mon ami. Mais cette conduite n'eût été digne ni de vous ni de moi. J'aime mieux vous avouer franchement les choses; nous nous séparerons tous deux, de bonne amitié, par un divorce que la loi autorise, et j'épouserai l'officier, qui seul peu être le complément de mon âme et l'idéal que j'ai toujours rêvé.

J'essayai de lui prouver par beaucoup de raisonnements, faits dans toutes les règles, qu'elle serait infiniment plus heureuse avec moi qu'avec ce maudit officier. Mais les femmes n'ont d'ordinaire lu Aristote et Hegel que bien légèrement. Mes syllogismes ne purent rien contre cette soudaine et irrésistible sympathie. Je fus contraint de céder.

— Mon ami, me dit-elle, j'attends de vous un dernier service que vous seul pouvez me rendre. Il faut que vous alliez à Paris ; vous m'enverrez de là les robes et les coiffures qui seront à la mode. Vous ne voudriez pas que votre femme ne fût pas la mieux habillée, comme elle est la plus belle.

— Qu'auriez-vous fait à ma place ? reprit le bonhomme. Je partis, et fis toutes les commissions. J'avais un mortel chagrin dans le cœur ; mais j'eus le bonheur de faire une rencontre qui me dédommagea amplement de la perte irréparable que j'avais éprouvée. Un de mes amis, qui me savait fou de musique, me conduisit au cours que M. Emile Chevé professe à Paris.

— Qu'est-ce que cela ? dit Frédéric.

— Ah ! jeune homme, vous n'avez jamais ouï parler de la méthode Galin-Pâris-Chevé ? Ces Parisiens ! ces Parisiens ! ils connaissent par son nom la moindre cabotine qui montre ses jambes sur le plus petit théâtre du boulevard ; ils pourraient presque nommer tous ses amants. Mais que Parmentier leur apporte la pomme de terre, il lui tournent le dos et se moquent de lui ; si Christophe Colomb leur proposait une Amérique à découvrir, ils le mettraient en vaudeville. Savez-vous bien qu'un grand mathématicien nommé Galin a découvert, par la seule force de l'analyse, une méthode d'enseignement musical si merveilleusement construite, que l'ouvrier le plus innitelligent, l'organisation la plus rebelle peut apprendre en quelques mois ce qui coûte ordinairement des années d'étude à l'homme le mieux organisé pour la musique ? Qu'un des esprits les plus ingénieux de ce temps, M. Pâris, l'a enrichie de procédés nouveaux qui en doublent la puissance ? Qu'un admirable professeur, M. Chevé, l'expose depuis trente ans, sans se lasser, avec un succès incroyable ? Qu'il a converti et fanatisé des milliers d'individus, dont beaucoup étaient déjà d'excellents musiciens, et qu'il gouvernera un jour l'enseignement musical en France. Non, vous ne savez rien de tout cela. J'étais comme vous, jeune homme ; mais je vis, j'entendis et je fus saisi d'une passion si violente,

qu'elle me fit oublier l'autre, où je ne voyais, pour l'avenir, que regrets et que larmes. Il y avait à cette époque, et il y a encore, entre les partisans de l'antique routine et les disciples de M. Chevé une lutte d'une vivacité extrême. Je m'y jetai à corps perdu. J'expédiai à ma femme ses robes, ses châles et ses chapeaux, et fis serment d'être un des apôtres de la nouvelle méthode. Je l'enseignai à ma fille, qui fut ma première élève, et qui est aussi ma meilleure.

C'est à cette époque que le hasard me mit en relations avec M. Trichard. Un de mes amis, qui le connaissait, lui parla de moi. Je ne voulais à aucun prix retourner en Allemagne, où j'eusse été poursuivi de douloureux souvenirs. Il avait besoin pour Macarée d'un maître de musique. Il ne voulait plus de celui qui en faisait les fonctions.

— Et savez-vous pourquoi? demanda Frédéric.

— Je ne l'ai jamais trop bien su. Mais on m'a dit qu'il lui était échappé un jour de mal parler de M. Trichard. Il avait la langue prompte, et M. Trichard, qui est d'ailleurs un homme excellent, n'aime pas beaucoup qu'on lui manque. Il m'installa ici, et me mit à sa place. J'eus pitié du pauvre homme que je dépossédais ainsi de son gagne-pain. Je partageai, durant quelques mois, ma bourse avec lui; mais M. Trichard me fit prévenir que c'était un malheureux, indigne de

toute bonté, qui me déchirait par derrière, et qui méritait qu'on l'abandonnât à son misérable sort. Je lui retirai tout secours ; il végéta encore six ou sept mois, puis il partit avec quelque argent que je lui donnai de ma poche, et nous en fûmes débarrassés.

Comme M. Weber achevait ce récit, un jeune homme entra chez lui, la tête haute et d'un air délibéré. Il avait une raie qui lui fendait la tête en deux, un lorgnon dans l'œil, et ressemblait assez exactement à la gravure d'un journal de modes. Le vieux professeur se leva avec empressement :

— Eh ! monsieur Octave ! s'écria-t-il d'un air joyeux.

Puis, se tournant vers ses hôtes :

— Monsieur Trichard fils, dit-il en leur présentant le nouveau venu ; messieurs Durand père et fils, ajouta-t-il pour terminer la présentation.

Le jeune gandin toisa Frédéric et son père, de la tête aux pieds, avec une impertinence qui déplut souverainement au journaliste, et salua légèrement d'un signe de tête :

— Mon cher maître, dit-il à M. Weber, je venais prendre une leçon ; car j'arrive aujourd'hui même de Paris.

— Eh ! Marguerite ! Marguerite ! cria le vieux professeur, viens donc ici, voilà M. Octave qui vient prendre sa leçon de musique ; va la lui donner, ma fille, va.

Frédéric fit un mouvement de surprise. La jeune fille devint écarlate.

— Monsieur Octave voudra bien me pardonner, mon père, dit-elle d'une voix contrainte. Mais je ne pourrais aujourd'hui, je suis très souffrante.

— J'en suis vraiment fâché, repartit M. Trichard fils, j'apportais à mademoiselle Marguerite une partition nouvelle, imprimée en chiffres : vous ne voulez pas que nous essayions ensemble d'en lire un morceau ou deux ?

— Mademoiselle dit qu'elle est un peu malade, interrompit Frédéric. Cette insistance est hors de saison.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard froid ; ils étaient ennemis irréconciliables.

V

LETTRE DE FRÉDÉRIC A UN JOURNALISTE DE SES AMIS

« Mon bon vieux,

» Je vous avais quitté pour huit jours, en voilà quinze que je suis à Macarée, et je ne sais pas encore quand je reviendrai vous serrer la main. Vous pensez bien que si je reste si longtemps loin du boulevard, c'est que j'ai quelque amourette ici. Vous ne vous trompez point, je suis amoureux, et plus même que je ne me croyais capable de l'être; mais ce n'est pas l'amour seul qui me retient.

» La province est en vérité, une bête bien curieuse pour un journaliste. J'en ai plus appris dans une semaine ici, sur le véritable état de la France, que je n'eusse fait à Paris en quinze ans. Nous

croyons trop, nous autres Parisiens, que *tout le monde il est fait comme notre famille*. Nous sommes libres, ou à peu près, sous tous les gouvernements. On peut bien gêner nos plumes, mais nos langues vont leur train; on en a peur; et l'on hésite toujours devant les manifestations trop vives de cette opinion publique, que Pascal nommait la reine de l'univers.

» Il y a d'ailleurs des habitudes prises, et les habitudes sont plus fortes que les lois. Le Parisien, sans mieux savoir que le Champenois ou le Provençal les vraies conditions de la liberté politique, s'est accoutumé depuis longtemps à un certain air d'indépendance. Il est indocile et frondeur par tempérament; et comme il a aussi la main leste, et que cette main a déjà fait ses preuves, on le ménage. Il a son bât, comme tous les habitants de notre belle patrie. Mais ce bât ne le blesse point; il le porte allègrement, et sans presque le sentir.

» Avouons-le : quand les journalistes réclament la liberté, c'est plus par amour des principes que par besoin. Ils plaident une thèse philosophique, ils ne cherchent pas à se soulager d'un malaise dont ils ne souffrent guère. Les plus libéraux se tiendraient pour satisfaits si le gouvernement déliait leurs plumes et leur permettait de porter à la tribune ce qu'il disent dans un salon. Cela, sans doute, serait plus agréable pour nous; mais la France n'en serait guère plus libre.

» Je m'en convainc en vivant ici : la liberté n'est point dans les lois ni dans les institutions; elle est dans le cœur des citoyens qui la maintiennent. La lâcheté de la province est inconcevable; ces gens-là sont nés pour être esclaves. Ils ne se soucient point de la loi, et ne connaissent que l'autorité; tout le mal vient de là. L'autorité, pour eux, c'est le gendarme, le commissaire de police, le sous-préfet, c'est un monsieur quelconque devant qui ils courbent la tête, et dont ils lécheraient les bottes au besoin. Les principes de 89 n'y font rien, ces fameux principes dont parle incessamment mon pauvre père.

» La liberté et l'égalité sont inscrites dans le code, le servage est dans les mœurs; un servage pire à mes yeux que celui dont souffraient nos aïeux. Ils étaient soumis à la force brutale; cette oppression est affreuse sans doute, mais au moins elle n'a rien d'hypocrite. On sait avec elle à quoi s'en tenir. Obéis, ou je te tue : telle est sa devise. Cela est clair, et l'on a au moins le plaisir de n'être point leurré par de fausses apparences de liberté.

» Mais l'oppression légale, celle qui s'arme du code même pour écraser tout doucement les citoyens, est mille fois plus odieuse et plus lourde. La force provoque la force, comme le sang appelle le sang. Mais, pour résister à l'onctueuse tyrannie qui englue la province, il faudrait une vigilance et

une fermeté dont les âmes françaises sont absolument incapables.

» Vous rappelez-vous l'effet que faisaient sur nous les imprécations de Paul-Louis contre les hobereaux administratifs qui tenaient son petit pays sous leurs pieds ; ces incroyables histoires d'un paysan aux prises avec son maire, et pourrissant en prison contre tous droits : « Cela sent son bon » vieux temps, disions-nous. C'étaient les abus de » la Restauration, chargés encore par la mauvaise » humeur du pamphlétaire. » Paul-Louis Courrier, mon cher ami, n'en a point trop dit. La peinture qu'il a faite de la province est encore ressemblante ; je ne lui ferai qu'un reproche : c'est que les couleurs n'en sont pas assez vives.

» Ah ! quelle inépuisable mine d'articles pour un journaliste parisien, s'il consentait à vivre, durant dix mois, de la vie provinciale, comme le vigneron de la Chavonnière ! Nous parlons au public du pape, des Mexicains, et d'une foule de questions qui l'intéressent peu ; mais nos misères, celles qui accablent trente-cinq millions de nos concitoyens, nous nous gardons bien d'en souffler un mot. Les sous-préfets traitent la France en pays conquis, et nous nous taisons : et ce qu'il y a de plus cruel à dire, c'est que, si nous nous ingérions de signaler au public un de ces mille traits d'oppression dont la province est chaque jour victime, personne ne nous écouterait. On ne se dirait point : la maison

du voisin brûle; ce sera bientôt notre tour, si nous n'éteignons pas le feu. Non pas, on se fâcherait contre nous, on nous trouverait bien ridicules d'occuper le grand public d'une plainte particulière. De belles phrases sur des idées générales, à la bonne heure, cela est sonore, cela est ronflant, cela se lit et se répète. On s'en peut faire honneur, après l'avoir étudié le matin, dans la conversation du soir. Pauvre liberté! nous croyons te comprendre et te pratiquer! Nous ne sommes que des enfants en comparaison des Anglais. Les Allemands mêmes sont plus libres que nous; leur code est moins libéral que le nôtre, mais les âmes au moins sont indépendantes. Elles se sauvent des misères de la vie civile dans les régions pures de la spéculation philosophique.

» Le petit pays où je vis en ce moment est, à la lettre, aux pieds d'un seul homme. Il est plus esclave que ne le furent jamais les vassaux et les serfs de l'ancien régime; car il l'est de par la loi, et cet esclavage est irrémédiable, puisqu'on le tire du code même, où sont inscrits les principes de la liberté. Il y avait autrefois des seigneurs de village à Macarée; on voit encore les tours de leur vieux château qui commencent à tomber en ruine. Il est fort probable que ces seigneurs taillaient à plaisir les misérables qui dépendaient d'eux; mais jamais ils ne purent être plus despotes que l'homme dont je te parle. C'est un bourgeois, un fils de 89,

comme dit mon père ; il s'appelle Trichard. Ce Trichard n'a pas des archers à lui, des hommes d'armes à lui, des couleuvrines à lui ; non, tout cet appareil est de l'ancien régime et coûte gros à entretenir. En revanche il a sous ses ordres une innombrable armée de fonctionnaires, qui ne lui coûtent rien ; il écrase le pays du poids de l'administration tout entière.

» Comment s'est-il fait cette position ?

» Je ne le comprends pas fort bien moi-même. Je suis depuis trop peu de temps en province pour avoir pu démêler les ressorts qui font mouvoir cette inexplicable puissance. J'en vois les effets sans en pénétrer les causes. Quelques-unes pourtant sont sensibles, et sautent tout d'abord aux yeux.

» Ce Trichard est fort riche, et sa fortune a ses racines dans le pays même. Un millionnaire à Paris est toujours un millionnaire, de quelque endroit qu'il vienne, c'est-à-dire un particulier qui donne des cachemires aux femmes et des dîners aux hommes. Les hommes et les femmes sont trop polis pour lui demander où il a pris de quoi payer dîners et cachemires ; c'est que Paris est une ville cosmopolite, ou, si vous l'aimez mieux, l'hôtel des quatre nations. Mais il faut, en province, qu'une grande fortune s'y soit, en quelque sorte, acclimatée, pour donner à l'homme qui la possède une influence réelle et incontestée. Il faut qu'elle se soit peu à peu, jour à jour, teinte des couleurs

du pays où elle s'est lentement formée ; qu'elle ne tranche par aucun endroit sur les mœurs et les esprits de l'indigène, mais qu'elle se fonde avec eux dans un harmonieux ensemble.

» Le grand-père de M. Trichard était un petit homme qui put, grâce à cette rapace économie du paysan français, acheter quelques lopins de terre, qu'il cultiva avec une ardeur invincible. Il se rendit enfin propriétaire de la ferme qu'il avait si longtemps eue à bail, et devint Gros-Pierre là même où, dans sa jeunesse, il n'avait été que Jeannot. Il continua de s'arrondir par des moyens qui nous sembleraient peut-être, à nous, un peu risqués, mais qui passent ici pour des tours de bonne guerre. On m'en a conté un qui te donnera une idée de tous les autres.

» Il y avait trois belles pièces de terre qui joux-taient sa ferme (c'est le mot du pays) et qu'il guignait depuis longtemps. Cela valait trente mille francs comme un liard. Ces biens appartenaient à un vieux garçon qui vivait à Orléans bien tranquille et ne s'occupait guère de culture. Il touchait tous les ans le loyer de sa propriété, qui était mal affermée, et dont il ignorait la valeur.

» Mon vieux finaud de Trichard prit ses mesures là dessus. Il mit dix mille francs dans son portefeuille, partit pour Orléans et débarqua chez son homme.

» — Mon brave monsieur, lui dit-il de ce ton de bonhomie ronde et joviale sous lequel les paysans

» cachent la plus profonde astuce, je viens vous pro-
» poser une affaire. J'ai là dix mille francs dans mon
» portefeuille, les voici. »

» Et il étala sur une table ses dix billets de mille
» francs.

» — Je m'en allais à Paris les placer sur les
» fonds publics ; mais j'ai pensé en route que vous
» aviez, tout joignant ma ferme, trois méchants
» mouchoirs à bœufs qui ne vous servent pas à
» grand'chose. Ils m'iraient à moi, non que la terre
» en soit très bonne ; mais je n'aurais pas besoin,
» pour les mettre en valeur, d'augmenter mon train
» de culture. Aussi valent-ils dix mille francs pour
» moi. Si vous voulez, c'est une affaire conclue ; je
» paye comptant et vous m'épargnerez un voyage
» à Paris. Sinon, bonsoir, et je pars. »

» Tout cela dit avec un air de bonne humeur
» cordiale et un accent de franchise où il sem-
» blait impossible de se méprendre ; l'Orléanais se
» grattait l'oreille.

» — Diable ! diable ! disait-il, c'est que je vou-
» drais bien consulter mon notaire. »

» Maître Trichard tira sa montre et la posant sur
» la cheminée :

» — J'ai encore vingt minutes à vous donner,
» je vous en préviens. La voiture part dans une
» demi-heure, et, passé ce terme, bonsoir la com-
» pagnie. Vous pensez bien que je n'aurai pas tou-
» jours, comme cela, dix mille francs d'argent mi-

» gnon. Mon Dieu, je ne vous le cache pas, car
» je suis franc comme l'osier, l'affaire est bonne
» pour moi ; est-ce que je la ferais si elle était
» mauvaise? Mais vous ne vous en repentirez pas
» non plus ; je suis trop honnête homme pour vous
» la proposer si elle devait vous être préjudiciable.
» Ainsi hâtez-vous de décider. Je ne suis pas em-
» barrassé de la somme ; l'État sera moins dégoûté
» que vous, et il m'en donnera bel et bien cinq
» du cent; à moins que je n'en veuille huit et
» que je n'achète des chemins de fer. »

» Et il continua longtemps sur ce ton, aveuglant son partner d'un intarissable flux de paroles. Le vieux garçon finit par demander deux cents francs d'épingles pour sa servante ; ce fut matière à une nouvelle discussion, où Trichard se laissa généreusement vaincre et coupa la poire par la moitié. Il donna cent francs, les signatures furent échangées, et quand tout fut en règle :

»— Eh bien! mon vieux, dit le père Trichard en
» frappant sur le genou de son vendeur et en riant
» d'un gros rire : nous sommes enfoncés! mais il
» n'y a pas d'affront ; je vous ai donné de la blague
» au moins pour vingt mille écus. Allons! payez-
» moi à dîner ; ça vous réconfortera. »

» Le fils de ce vieux drôle acheta pour rien, à Molinchart, une charge d'avoué qui ne faisait pas un sou. Deux ans après, son étude était la première de la ville ; elle avait réduit à rien toutes les

autres. Les paysans avaient toute confiance dans le fils d'un paysan comme eux ; ils apportaient tous leurs procès au petit Trichard, comme ils l'appelaient. Le petit Trichard était un homme actif, intelligent, il accapara toutes les affaires de l'arrondissement ; il les conduisit si bien qu'on le prit pour conseiller, même dans celles qui n'étaient pas de son ressort. Il n'y eut pas de famille à vingt lieues à la ronde dont il n'eût les secrets entre les mains. Il joignait aux profits de son étude ceux d'une espèce de banque, que les circonstances mêmes le forcèrent d'organiser. Tous les fermiers et tous les manouvriers un peu à leur aise lui confièrent bénévolement leurs économies, qu'il plaçait à petit bruit sur l'État ou dans des entreprises industrielles. Il donnait quatre au plus, et retirait quelquefois jusqu'à huit ou neuf. Pour lui, il ne mettait son argent qu'en terres ; c'était un préjugé d'enfance ; mais ce préjugé lui fut utile, car les terres triplèrent de valeur en trente ans.

» Cependant, le vieux Trichard, sentant que ses jambes et ses bras n'allaient plus, avait acheté une jolie maison à Macarée, pour s'y retirer et y vivre en paix. Macarée est une petite ville sans industrie aucune ; il n'y a là que de la très petite bourgeoisie ; le fond de la population se compose de fermiers en retraite, de petits marchands qui ont vendu leur boutique, après avoir gagné strictement

de quoi vivre, ou encore d'ouvriers qui se sont acquis, à force de temps et de travail, un mince pécule. Le vieux Trichard y fut aisément roi, sans l'avoir désiré. Il eut toute l'influence que lui donnaient et sa fortune personnelle et la grande position de son fils. Mais il n'en usa point ; il resta beaucoup chez lui, vivant, comme il avait toujours fait, de croûtes de pain dur, et tondant sur les œufs. Il n'avait d'autre plaisir que d'aller au café des *Trois-Mages*, tous les jours de deux heures à quatre. Il y jouait son *gloria* aux dominos et manquait rarement de le gagner.

» Chose singulière! cette conduite accrut la considération qu'on avait pour lui. Il eût mieux valu, sans aucun doute, pour le pays, qu'il y répandît de l'argent, qu'il y fît circuler les idées et les écus ; mais la province aime les gens qu'elle a formés à son image. On sut un gré infini à ce bonhomme de rester un imbécile et un avare. On le crut d'autant plus riche qu'il dépensait moins, et on l'en estima davantage.

» Son fils hérita de cette considération universelle quand il eut vendu sa charge et qu'il se fut retiré dans la maison qu'avait achetée son père à Macarée. Il suivit d'ailleurs les mêmes errements ; il porta trois ans de suite la même houppelande ; il était toujours coiffé de chapeaux qui s'étaient déformés et rougis par un long usage ; il avait de formidables chaussures dont les lourdes semelles

garnies de gros clous auraient usé la pierre. Il continua de faire la banque, ses ennemis disent l'usure, mais il la fit sans bruit, sans scandale, honnêtement et pour rendre service à ses amis. Il est vrai de dire qu'il avait bien des amis; il tutoyait tout le monde dans l'arrondissement, et, en retour, il n'y avait personne qui ne l'appelât par son petit nom.

» Il n'augmenta jamais son train de maison; mais il ne put se vendre une terre, un bois, à vingt lieues à la ronde, qu'il ne l'achetât. On assure que, pour les acheter à vil prix, il s'entendait avec son notaire, qui avait tout intérêt à le ménager; que dans les ventes par adjudication, ce digne tabellion, après une première surenchère dudit Trichard, jetait adroitement le mot sacramentel : « Adjugé, » par lequel la vente était déclarée close. Mais ce sont peut-être des calomnies; l'eau va à la rivière, et il n'avait pas besoin de ces manœuvres.

» Aujourd'hui encore, on conte de lui un trait qui vaut celui que je vous ai rapporté tout à l'heure, et qui montre qu'il n'avait point dégénéré de son père. Il y avait à vendre, par suite de licitation, une portion considérable de forêt. Les communications n'étaient pas alors aussi faciles qu'elles le sont aujourd'hui; les acheteurs sérieux de la localité n'avaient point à craindre la concurrence des gens de Paris. Toutes les fortunes sont connues et cotées dans un petit endroit, et ceux qui peuvent payer

comptant une forêt n'y sont pas si nombreux qu'ils ne puissent s'y entendre aisément. Les quatre ou cinq personnes qui désiraient prendre part à cette vente se réunirent et décidèrent qu'au lieu de se disputer la forêt et de pousser les enchères, il valait mieux tirer entre eux au sort à qui la propriété resterait, et qu'on laisserait l'heureux possesseur du bon numéro la payer sur le pied de la mise à prix.

» Naturellement on vint proposer au père Trichard d'être de la partie. Il refusa, non par scrupule ; cette raison eût semblé trop invraisemblable. Mais les bois ne rapportaient rien, il en avait déjà trop. On lui rendrait grand service de le débarrasser des siens. Bref, il déclara positivement ne rien prétendre à la forêt.

» Le matin de la vente, les associés se trouvaient rassemblés à une excellente auberge, où il s'étaient donné rendez-vous. Ils avaient commandé un bon déjeuner, que devait payer le gagnant. Les vins vieux n'y furent pas épargnés, et ces messieurs se grisèrent tout en buvant à la santé du futur propriétaire. Ils tirèrent les numéros au dessert ; cette opération dura longtemps ; car ils voulaient qu'elle fût bien faite. Quand le sort eut parlé, ils se mirent en route en chancelant et s'arrêtèrent à deux cabarets pour se rafraîchir et trinquer au gagnant. L'heure marquée pour la vente était déjà passée ; mais, en province, on n'est jamais très exact ; et puis, que

leur importait? on ne pouvait rien faire sans eux, puisqu'il n'y avait pas d'autres acquéreurs.

Ils débouchèrent sur la place en riant à gorge déployée, et virent sur le pas de l'étude maître Trichard, les mains dans ses poches, qui leur dit d'un air très étonné :

« — Ah! vous voilà! j'étais venu ce matin me » promener de ces côtés-ci; je suis entré par ha- » sard dans l'étude; la vente commençait; il n'y » avait là personne; ma foi! j'ai mis une enchère de » cinquante francs, pour me distraire, par manière » de passer le temps; la forêt m'est restée; j'en ai » été fort ennuyé d'abord; mais réflexion faite, je » crois bien que je la garderai tout de même.

» — Ah! vieux malin! s'écria la troupe en lui » tapant sur le ventre. Vous nous avez mis dedans. » Mais c'est bien fait; ça nous apprendra. »

» Celui qui avait payé le déjeuner, et qui en faisait la digestion d'une si fâcheuse manière, avait le nez fort long; il se fût bien volontiers mis en colère; mais les autres riaient si fort de sa mésaventure, qu'il n'osa se plaindre :

» — Bien joué, dit-il, vieux renard! »

» Ce tour de maître Gonin fit un honneur infini au père Trichard. Les provinciaux ont toujours une admiration profonde pour l'honnête voleur qui s'approprie légalement le bien d'autrui.

» Le père Trichard n'eut qu'un fils; ce fils est le Trichard actuel, notre Trichard, le troisième de la

dynastie des Trichard. Celui-là fut élevé, comme l'avaient été son père et son grand-père, dans le pays même. Il resta jusqu'à l'âge de quatorze ans dans une petite pension de Macarée, où l'on apprenait l'orthographe, l'arithmétique, l'histoire de Le Ragois, et même quelques éléments de latin. A quatorze ans, son père le mit au collège de Molinchart, pour qu'il y terminât ses études. Il en sortit, comme tous les écoliers du monde, ne sachant rien. Mais cette éducation lui fut très utile pour le rôle qu'il devait jouer plus tard à Macarée.

» A la pension et au collège, il noua avec tous les enfants de la localité ces relations de camaraderie qui sont si fortes et si durables. Il tutoya les fils de tous ceux qui le tutoyaient lui-même en l'appelant Emmanuel. Il vécut dans l'atmosphère du pays et s'imprégna lentement des idées qu'on y respirait. Il avait naturellement de l'ambition; il la borna à l'horizon de son petit arrondissement, faute d'en avoir jamais connu un plus vaste. Il sentit un impérieux désir de dominer; mais il ne songea point à étendre sa domination plus loin que les lieux qu'il avait toujours habités. Il se dit comme César : « Je serai le premier dans ma bourgade. » Les impressions d'enfance, quand rien n'en dérange le cours, finissent en quelque sorte par passer dans le sang, et nous font comme une seconde nature. Cette ambition, vraiment singulière chez un jeune homme qui devait avoir bientôt cent mille livres de rente,

d'être roi dans un trou obscur, ne fit que se fortifier avec l'âge. Elle devint aussi terrible qu'elle était étroite.

» Il était grand et fort, comme son père et son grand-père; mais il était mieux découplé et plus agile; la race s'était affinée en lui à la troisième génération. Il avait la main petite; mais son poing n'en était pas moins solide. On conte qu'un jour il se prit de querelle avec un roulier, qui, ne le connaissant point, refusa de donner passage à son cabriolet. Il saisit le roulier par le collet de sa blouse, le jeta en bas de la voiture et le roua de coups. Cette exécution accrut l'estime qu'on avait pour lui. Le peuple respecte encore la force brutale; les coups de poing sont pour lui la dernière raison. Emmanuel Trichard eut à Macarée le succès du prince Rodolphe *tombant* le Chourineur. Avec cela il avait l'intelligence et l'astuce finaude des Trichard; mais des connaissances plus étendues et un esprit plus ouvert aux idées modernes.

» Il fit son droit, comme la plupart des fils de paysans, au pays même, dans une étude de notaire. Il y resta premier clerc pendant trois ans. Il y apprit les affaires et la procédure. Il y étudia les questions administratives en gérant sa fortune, et arriva bien vite à les connaître de la bonne manière, c'est-à-dire par la pratique. Le jour où il voulut être du conseil général, il fut nommé tout d'une voix.

» Cette nomination mit le comble à l'influence

qu'il exerçait déjà sur Macarée. Les différents sous-préfets de Molinchart ne tardèrent pas à trembler devant lui. Il était au courant de toutes les affaires du pays, c'était lui qu'on chargeait de rédiger les rapports épineux ; son opinion faisait loi. Un préfet même qui eût fait l'imprudence de se le mettre à dos eût bientôt vu se tourner contre lui tout son conseil ; il aurait eu mille tracas dans ses élections, il eût été forcé de quitter la place. C'est ce qui arriva à un jeune homme de grande famille, très soutenu à Paris, et qui n'en fut pas moins contraint de demander son changement, parce qu'il avait refusé à maître Trichard de transmettre un rapport contre je ne sais quel fonctionnaire.

» Ce fut une leçon que ses successeurs n'eurent garde d'oublier. Et Dieu sait ce qu'il a passé de sous-préfets à Molinchart depuis vingt ans ! Ils ont tous ménagé M. Trichard. Quelques-uns, les très habiles, ont eu l'air de traiter avec lui de puissance à puissance ; les autres lui ont mis l'administration dans la main.

» Vous savez, mon ami, ce qu'est l'administration en France. Elle peut tout ; c'est une force lente et irrésistible que rien ne fait reculer ; elle écrase tout doucement et sans bruit les mauvaises têtes qui se mettent en travers de son chemin. Il est encore possible en France de respirer sans lui en demander l'autorisation ; mais c'est à peu près la seule chose qui nous soit permise. Essayez de bâtir une

maison, de relever un mur, de vous promener dans un champ ou de faire quoi que ce soit sans en référer d'abord à un monsieur en uniforme, vous aurez maille à partir avec l'autorité ; et gare à vous, si vous êtes mal avec elle.

» Gendarmes, commissaires de police, fonctionnaires de tous ordres et de toute couleur furent dans la dépendance et sous la main de M. Trichard. Les hommes mêmes dont les professions paraissent le plus libres et qui ne relèvent point du gouvernement, lui ôtèrent très bas leur chapeau, par crainte d'être tracassés et lentement expulsés du pays. Messire Trichard avait fait dans les premiers temps quelques exemples terribles et imprimé une terreur salutaire à tous ses concitoyens.

» Je vois beaucoup un vieil Allemand, professeur de musique. C'est M. Trichard qui l'a établi ici, pour prendre par la famine un pauvre diable de musicien qui lui avait déplu. Le malheureux serait mort de faim s'il n'avait plié bagage. Tout le monde se l'est tenu pour dit et a courbé la tête. Croiriez-vous mon ami que les marchands lui vendent moins cher qu'à tout autre, parce qu'il a cent mille livres de rente ? Ce millionnaire paye quatorze francs les chapeaux qui nous en coûtent seize ; mais il tutoie le chapelier, et au besoin il fera donner une bourse à ses fils.

» Tout cela vous paraît sans doute bien extraordinaire, monsieur le Parisien ; c'est pourtant la

même chose à peu près dans toutes les petites villes.

» Il n'y a guère de bourg en France qui n'ait son Trichard. Celui dont je vous parle est un des moins malfaisants. Il a rendu au pays de grands services. Il l'a doté de belles routes, qu'il a fait payer au département ou à l'État ; la commune n'a pas eu à débourser un sou.

» S'agit-il de restaurer l'église, d'agrandir l'hospice ? il arrache des subventions au conseil général, et quelquefois même au gouvernement. Il a le bras long, comme disent les indigènes, qui sont très fiers de lui, tout en le détestant.

» Il n'a jamais voulu être maire, et c'est encore un trait de génie. Les maires sont les hommes du gouvernement, aujourd'hui surtout qu'ils sont nommés par lui. Cette position subalterne lui était désagréable ; il y a mis un homme à lui, une espèce de médecin besoigneux et vain, qui mourra de plaisir le jour où il recevra le ruban rouge, et qui, en attendant, fait l'ouvrage pour le plaisir d'être appelé M. le maire. Il est bien entendu que le vrai maire, c'est M. Trichard ; toutes les affaires de la commune se décident dans son cabinet. Le maire en titre vient prendre ses ordres et les porte au conseil municipal. Quand la mesure est fâcheuse aux administrés, c'est sur lui qu'en retombe tout l'odieux ; mais, en revanche, le seigneur Trichard ne laisse point ignorer à ses vassaux que

c'est à lui qu'ils doivent tout ce qui se fait de bien dans la commune.

» La dynastie des Trichard a un dernier rejeton ; mais je doute que celui-là hérite des idées du père, et qu'il continue la famillle. Il a été élevé à Paris ; il y a fait des dettes, sous prétexte de faire son droit ; il y est devenu un pur gandin. Il a retrouvé les pieds et les mains de l'arrière grand-père ; mais il a un assez joli visage ; la beauté fade d'un coiffeur. C'est, m'a-t-on dit, un parfait imbécile ; on le nommera n'importe quoi, n'importe où. Il y mangera fort proprement la fortune amassée par trois générations. Je crois bien qu'auparavant j'aurai quelque affaire avec ce beau fils. Il me donne sur les nerfs.

» Ne voilà-t-il pas une belle tartine de journal ? Dieu ! que je suis bavard ! Que voulez-vous ! l'habitude des feuilletons !

» Pardon et tout à vous. »

» FRÉDÉRIC DURAND. »

VII

M. TRICHARD IV

Macarée célèbre tous les ans sa fête le jour de la Saint-Besignet. Besignet était un capucin volant qui fut canonisé au temps des capucins volants. C'était jadis une très belle fête; les marchands forains y accouraient de toutes parts, et tous les soirs il y avait cinq ou six bals publics, où la population s'en donnait à cœur joie de danser. Tout cela est à peu près perdu aujourd'hui, et il n'y a pas à s'en plaindre; si l'on s'amuse moins bruyamment durant huit jours, c'est qu'on est plus heureux toute l'année. On ne sent plus le besoin de prendre une courte et joyeuse revanche sur les misères de la vie quotidienne.

La fête de Macarée, qui était si célèbre autrefois, est donc à présent bien délaissée. Quelques boutiques en plein vent y étalent avec mélancolie leurs pains d'épices et leurs mirlitons ; des bateleurs s'essoufflent à appeler une foule absente ; plus loin, des chevaux de bois tournent à vide au son d'une musique enragée. De rares promeneurs s'en vont conjugalement, traînant par les rues leurs femmes et leurs enfants, et jouissent du spectacle en bâillant de toute leur âme.

Le soir, il y a bal à la rotonde. On a appelé de ce nom une sorte de baraque en toile qu'un chef d'orchestre ambulant dresse sur une des places de la ville, et où il donne à danser. Les bourgeois de Macarée ne dédaignent point d'y venir; leurs femmes et leurs filles n'y dansent guère; mais elles voient les grisettes de la ville se trémousser de la belle façon; c'est un divertissement que le *cant* provincial n'a pas encore proscrit.

Frédéric se rendit à ce bal; il espérait y rencontrer Marguerite, et la chercha des yeux en entrant. Elle n'y était pas encore; mais en se promenant dans la salle, il fut bien surpris de voir, parmi les groupes de danseuses, une jeune et jolie fille qu'il crut reconnaître à son ébouriffante toilette et à sa désinvolture chorégraphique. Il s'approcha curieusement ; il n'y avait pas à en douter; c'était Pauline, une des mille Pauline du quartier latin.

— Vous ici, ma chère enfant! lui dit-il.

— Eh! c'est mon petit Frédéric! s'écria-t-elle. La rencontre est assez drôle!

Elle prit familièrement le bras du jeune homme.

— Viens donc au jardin, lui dit-elle, je prendrais bien quelque chose, j'ai soif.

Le jardin était une espèce de guinguette où l'on buvait de la bière, au frais, sous de grands arbres; ils s'installèrent sous une tonnelle, et Frédéric lui demanda comment il se faisait qu'il rencontrât dans une fête de petite ville la reine de la Closerie des Lilas.

— Je suis de Macarée, lui dit-elle. J'y reviens tous les ans à la fête embrasser ma mère et mes sœurs. C'est que je les aime bien, vois-tu? j'ai du cœur, moi.

Elle tira un mouchoir de sa poche et s'essuya les yeux.

— Tu as bien dîné? lui dit Frédéric.

— Mais oui, pas mal, merci bien.

— Je connais ça; vous êtes sentimentale après boire.

— Impertinent! Non, va, mon histoire est bien triste. J'aurais pu rester honnête fille et vivre heureuse à la maison. Mais c'est la faute de ce petit gueux de Trichard.

— De Trichard! s'écria Frédéric; contez donc, ma chère amie, contez vite.

— Que veux-tu? j'avais seize ans; à cet âge-là on est bête. Je n'étais pas gardée, comme le sont

toutes vos filles de bourgeois. Il faut bien que les pauvres gens gagnent leur vie. J'allais tous les matins à l'autre bout de la ville en apprentissage, et j'en revenais tous les soirs. Je trouvais toujours sur mon chemin le petit Trichard; il me paraissait gentil à cette époque-là avec ses grosses mains rouges et sa figure de cire. Ma maîtresse me donnait de mauvais conseils; je crois qu'elle était payée par le petit drôle, ou simplement qu'elle voulait se mettre bien avec lui, rapport au père qui n'est pas tendre, et qu'on craint ici comme le feu. Elle prêta sa chambre à un rendez-vous; car il n'y avait pas moyen de se voir à la maison. Jusque-là mon histoire n'a rien que d'ordinaire; c'est celle de toutes les filles du pays.

— Comment! interrompit Frédéric, toutes les filles du pays ont eu ce monsieur pour amant?

— Toutes, ou à peu près. Tu comprends, il y en a de laides. Pour une bague ou un fichu, il en voit la fin. Les parents mêmes lui font accueil; ils savent bien au fond ce qu'il veut; mais ils disent toujours : Bah! ma fille a des principes; ce n'est pas elle qui sera prise. Et ils ne le mettent pas à la porte, par crainte du père. J'imagine, moi, que le père ne sait rien de tout cela; il fait tout au moins semblant de l'ignorer. Il n'intervient que lorsqu'il y a du scandale.

C'est ce qui m'arriva. Croirais-tu bien que je fus amoureuse, mais là, sérieusement? Oh! mon Dieu,

oui, mon cher, ce jeune coiffeur fut mon premier amour. Il était de son côté très épris. Nous ne nous quittions presque plus. Je devins enceinte. Tu sauras qu'en province, chez les ouvriers, le déshonneur commence à la grossesse. On ne dit trop rien d'une fille qui se dérange; cela ne tire point à conséquence. Mais, si elle a le malheur d'être mère, on la montre partout au doigt, on l'accable de mépris et d'insultes; elle est rouée de coups à la maison; on fait tout ce qu'on peut pour apprendre aux malheureuses qui viendront après elle à se délivrer par un crime des suites d'une faute.

Je ne peux pas te conter tout ce que j'eus à souffrir; ma mère avait voulu me chasser de la maison; car les femmes sont plus impitoyables que les hommes en ces sortes d'affaires. C'est mon père qui intercéda pour moi. Il eût bien volontiers cassé les os de mon amoureux; mais il était charpentier, et ne travaillait guère que pour la ville. Il eût été sûr de perdre toutes ses commandes et de mourir de faim. C'est la seule considération qui le retenait. Il est mort depuis, le pauvre homme; mais il a en ce temps-là dévoré bien des colères, dont il se déchargeait sur les meubles de la maison. Ma mère passait les siennes sur mon dos; j'étais souffletée et battue plus souvent qu'à mon tour: j'étais malheureuse comme les pierres.

Mon petit gandin loua pour moi, dans le faubourg, une chambre où j'accouchai en secret d'un enfant

qui ne vécut guère. Il vint d'abord me voir fort souvent, puis à de rares intervalles, puis de loin en loin. Il aimait une autre fille; je me fâchai, je fis du bruit, je voulus lui arracher les yeux : c'est l'éternelle histoire.

Un matin, je reçus ordre de me rendre chez le commissaire de police. Ce magistrat grêlé m'admonesta sévèrement; il me dit que j'étais depuis longtemps le scandale d'une ville où l'on n'avait jamais connu, avant moi, que des rosières, et, après m'avoir donné d'un air paterne d'excellents conseils, il me signifia que j'eusse à déguerpir d'un pays que je déshonorais par ma présence, et que, si je ne me résignais pas de gré, on saurait bien me contraindre par force.

— Mais on n'en avait pas le droit, s'écria Frédéric.

— Tu as gentiment dit ça; embrasse-moi. Est-ce qu'il y a d'autre droit que le bon plaisir de M. Trichard?

— Je te prie de croire qu'on ne fit pas tant de façons pour me renvoyer de Macarée. Du moment que M. Trichard l'ordonnait, c'était comme si le notaire y eût passé. Je partis, je mangeai d'abord de la misère, puis je te rencontrai...

— Après quelques autres, murmura Frédéric.

A ce moment, il aperçut Weber qui se dirigeait avec sa fille vers la rotonde. Il se leva précipitamment.

— Pardon ! ma chère enfant, il faut que je te quitte.

— Eh! eh! eh! dit Pauline en riant, il y a de l'amour sous jeu. Eh! bien, dépêche-toi, car tu n'arriveras peut-être pas le premier non plus cette fois.

— Que veux-tu dire ?

— Moi ? rien ; mais regarde.

Et elle montra du doigt M. Trichard fils, qui marchait fort vite et semblait vouloir rejoindre Marguerite.

Frédéric s'élança de ce côté, entra dans la rotonde comme un coup de vent, et arriva près de M. Weber juste au moment où le jeune Trichard invitait sa fille pour la première contredanse.

— Pardon! monsieur, dit Frédéric, mais j'ai l'honneur de rappeler à mademoiselle qu'elle a bien voulu me promettre hier cette contredanse.

Mademoiselle Weber, étourdie de cet audacieux mensonge, où elle sentait percer une vive jalousie, passa en un instant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle leva sur Frédéric un regard de tendre reproche, parut hésiter une seconde :

— J'espère, messieurs, dit-elle, que vous voudrez bien me pardonner tous deux, mais je suis extrêmement fatiguée, et je ne pourrais danser ni avec l'un ni avec l'autre.

— Vraiment, mademoiselle, dit le jeune Trichard.

Et il s'assit auprès d'elle d'un air de familiarité qui choqua Frédéric au plus haut degré. Il affecta d'engager avec elle une conversation à voix basse. Frédéric remarqua qu'elle y répondait à peine et

avec un embarras visible. Mais il était lui-même au supplice et ne savait quelle contenance garder durant cet entretien qui lui perçait le cœur :

— Asseyez-vous donc près de moi, lui dit gracieusement M. Weber, qui n'avait rien compris à cette scène muette.

Le jeune étranger saisit avec empressement cette occasion de surveiller Marguerite. Le bonhomme se mit à lui parler de la méthode Chevé. C'était sa marotte, son *lilliburero*. Il lui conta qu'en six mois il avait organisé une société chantante, dans un pays où, de mémoire d'homme, personne ne s'était jamais occupé de musique. Et ce n'étaient pas, disait le vieillard, des hommes à qui l'on serine un morceau, et qui le répètent, quitte à en apprendre un autre par cœur, après avoir épuisé celui qu'ils savent. Non ! c'étaient de vrais musiciens, capables de lire à première vue et d'exécuter en parties, sans étude préalable, les chœurs les plus difficiles de la musique moderne.

— Oui, monsieur, disait le bon Allemand, en s'échauffant à mesure qu'il parlait, en ce pays qui est le moins musical de France et d'Europe, j'ai formé une société qui ne craint aucune comparaison pour la science véritable avec la meilleure des sociétés orphéoniques. Je les mets au défi de déchiffrer, comme nous le faisons tous les jours, la musique des maîtres, et de se donner le plaisir de lire ensemble une partition d'opéra, comme un homme

instruit lit un livre imprimé. Je ne me vante pas de ces résultats merveilleux ; je n'en tire point vanité; l'honneur en revient tout entier à mon excellent maître, à M. Chevé, ou plutôt à la méthode qu'il enseigne et propage.

Mais pendant que M. Weber parlait, Frédéric avait l'oreille autre part. Il entendait quelques lambeaux de phrase qui arrivaient de temps à autre à ses oreilles. Il n'y pouvait comprendre qu'une chose, c'est qu'il y était question de lui, et que les deux interlocuteurs n'étaient pas d'accord. Il lui sembla saisir un *Je le veux*, articulé à voix basse et d'un ton de commandement.

Marguerite se tourna vers son père.

— Mon père, lui dit-elle, M. Octave m'offre son bras pour faire un tour dans le bal avec lui. Je vous retrouverai ici.

— C'est bien, ma fille, dit simplement le vieillard. Il était en ce moment au beau milieu d'un récit. Il racontait que le curé avait acheté pour son église un admirable jeu d'orgues, mais que M. Trichard n'avait point ratifié cette dépense, qui avait avait été faite sans son approbation; que le curé s'était vu forcé de vendre l'orgue à perte, et de payer la différence. Et le professeur de musique, tout en donnant raison à M. Trichard disait, que cela était bien malheureux. Car il avait été longtemps organiste en Allemagne, et il n'y avait rien de beau au monde comme les louanges de Dieu,

s'élevant aux voûtes du temple sur ce magnifique instrument.

Frédéric le laissait dire ; mais son âme était ailleurs. Il suivait des yeux les deux jeunes gens qui circulaient, penchés l'un vers l'autre, à travers les groupes. Il cherchait à lire leur conversation sur leur visage. Il ne tenait plus en place ; l'inquiétude de son âme se trahissait sans cesse par des soubresauts convulsifs. Cette sorte de trépidation intérieure fut si forte que le vieillard finit par s'en apercevoir.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il.

— Il faut que je marche un peu, répondit le jeune homme, pardonnez-moi...

Il se leva aussitôt et s'en alla droit vers les amoureux ; mais il rencontra sur son chemin Pauline qui lui mit en souriant la main sur l'épaule :

— Ah ça ! nous sommes donc amoureux ! lui dit-elle. Quels yeux ! Si c'étaient des pistolets, il y a longtemps que l'autre serait tué. Dis donc, veux-tu que j'aille lui faire une scène en plein bal ? Ce serait drôle, et je te réponds que c'est un homme fini.

Et elle s'élança du côté du couple en chantonnant l'air que jouait l'orchestre. Rien ne pouvait mieux servir Frédéric que la proposition de son ancienne maîtresse. Mais c'était un cœur honnête, qui se serait éternellement reproché de laisser commettre une action douteuse qu'il aurait pu empêcher.

Il courut après Pauline :

— Non, lui dit-il, point de scandale ; laisse-moi faire mes affaires moi-même.

Il rejoignit les deux jeunes gens :

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec la plus exquise politesse, je suis chargé par M. votre père de vous prévenir qu'il vous attend pour rentrer.

Le jeune Trichard laissa échapper un geste d'impatience :

— C'est bien, monsieur, dit-il avec une certaine hauteur, je vais reconduire mademoiselle.

Quelques minutes après, Frédéric vit avec une joie extrême M. Weber emmener sa fille, après l'avoir soigneusement enveloppée dans sa mante.

— Diable! pensa-t-il, est-ce que je serais amoureux ?

Il était plongé dans les réflexions les plus profondes, quand il fut absorbé par un petit homme très vif, très chauve et qui paraissait avoir une quarantaine d'années :

— C'est à monsieur Frédéric Durand que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur.

— M. Durand, votre père, est le frère de madame Pernet, qui lui a cédé sa maison avec les droits et les charges qui en dépendent?

— Oui, monsieur.

— Monsieur, j'aurai à entretenir M. votre père d'objets fort sérieux, et qui intéressent au plus haut point la ville de Macarée.

— Serait-ce à M. Trichard père que j'ai l'honneur de parler ? demanda Frédéric qui avait la tête pleine de ce nom.

Le petit homme fit un soubresaut et pinça les lèvres.

— Moi ! s'écria-il. Oh ! pour cela, non !

— Je vous en félicite, monsieur.

Le petit homme cligna les yeux d'un air enchanté.

— Je vois bien, dit-il, que nous nous entendrons. M. Théodore Jaudon, ajouta-il en se présentant lui-même, ancien notaire royal. J'aurai l'honneur de passer demain chez M. votre père. Au revoir, monsieur.

Et ils se touchèrent la main à l'anglaise. Frédéric rentra lentement à l'hôtel. Il passa devant la maison de M. Weber ; une fenêtre était encore allumée.

— C'est là qu'elle dort, pensa-t-il. Quelle chose bizarre que l'influence des lieux ! Jamais à Paris il ne me viendrait dans l'idée de passer deux heures sous la croisée d'une femme. Je me tiendrais pour le dernier des niais. Cela me semble ici tout naturel.

Il s'arracha à cette contemplation et revint chez lui tout songeur. Le bruit qu'il fit en ouvrant la porte réveilla son père.

— Eh bien ! mon garçon, cria M. Durand dans un demi-sommeil, t'es-tu amusé là-bas ? qu'as-tu vu?

— J'ai vu, répondit Frédéric avec force, j'ai vu un homme qui exerçait de la façon la plus odieuse et la plus lâche le droit du seigneur. J'ai vu un homme à qui toutes les filles payaient tribut, et qui les faisait déporter, quand par hasard elles avaient l'insolence de réclamer contre lui. Voilà ce que j'ai vu, mon père.

— C'est impossible, mon fils, reprit M. Durand avec majesté. Le droit du seigneur est aboli depuis 89 avec tous les autres droits féodaux. Nous sommes les fils de 89.

Et le fils de 89 remit la tête sur l'oreiller, et bientôt ronfla de manière à remplacer ce fameux orgue que pleuraient encore M. le curé et M. l'organiste. Frédéric, hélas ! ne dormait guère. Il songeait à Marguerite.

VIII

UN PHILOSOPHE DE PETITE VILLE

M. Théodore Jaudon se présenta le lendemain chez M. Durand, comme il l'avait annoncé à Frédéric. Il n'y trouva que ce dernier, qui l'accueillit poliment, mais de l'air d'un homme qui pense à autre chose. Frédéric songait aux beaux yeux de la mélancolique Allemande.

M. Jaudon ne parut point remarquer la façon distraite et soucieuse dont on le recevait. Il prit possession d'un fauteuil, et, tout en attendant que M. Durand père rentrât à la maison, raconta son histoire, comme si elle était la plus intéressante du monde.

Frédéric apprit que M. Jaudon était fils d'un petit

tailleur du pays, mais qu'il ne rougissait point de son origine ; qu'après avoir été longtemps premier clerc à Paris, il était revenu à Macarée, y avait acheté une étude de notaire, et qu'au bout de quelques années, se trouvant assez riche du bien de sa femme, et sans enfants, il avait revendu sa charge, s'était fait bâtir une jolie maisonnette, et, comme Candide, cultivait en paix son petit jardin.

— Je n'ai point d'ambition, disait-il, et ne me mêle ici des affaires de personne. La commune a eu quelquefois besoin de mes services, et je ne les lui ai pas refusés, car j'aime ce coin de terre où je suis né et où je ne rencontre pas un visage qui ne me soit ami. Mon plus grand bonheur est de vivre à l'écart, loin de tout tracas, bêchant et arrosant mes plates-bandes. Je suis de la société d'horticulture ; j'ai des fleurs rares ; je vous montrerai une variété de camélia rouge qui a remporté un prix à la dernière exposition de Molinchart. J'ai longtemps fait partie du conseil municipal, mes concitoyens m'y avaient nommé malgré moi ; aux dernières élections, M. Trichard m'en a fait exclure par des intrigues que je ne qualifie pas. Je suis rentré avec joie dans l'obscurité de la vie privée. Il se prépare en ce moment des élections nouvelles, quelques amis me pressent de me remettre sur les rangs, de sacrifier mes goûts simples au bien public. Je ne sais encore si je m'y déciderai.

Frédéric admirait la prodigieuse facilité avec la-

quelle les provinciaux racontent leurs affaires au premier venu. Il regardait à tout instant la pendule, pour faire comprendre à cet importun bavard combien il était fatigué de tous ces détails, mais M. Jaudon ne paraissait pas près de finir. On a si peu de chose à faire en province que les visites y sont naturellement longues. Quand on a mis la main sur un sujet de conversation, on l'expédie avec la savante lenteur d'un convalescent qui suce un os de poulet.

M. Durand père rentra enfin, et Frédéric lui présenta son hôte comme un des notables du pays.

— Ah ! parbleu ! il est aimable, votre pays ! s'écria M. Durand avec humeur. On y accueille joliment les étrangers qui viennent s'y établir. Je vous en fais mon compliment bien sincère.

— Que vous est-il donc arrivé ? demanda M. Jaudon.

— Imaginez-vous que je me suis mis cet après-midi en tournée de visites. Je voulais connaître les gens avec qui j'allais vivre ; rien de plus naturel. On m'avait donné le nom et l'adresse des personnes les plus considérables de l'endroit. M. Trichard était le premier sur la liste ; je m'en vais donc chez M. Trichard. Je lui expose mon dessein d'acheter définitivement la maison de ma sœur, et de devenir citoyen de Macarée. Je lui parle du plaisir que j'aurai à nouer avec lui des relations plus suivies, et lui demande des renseignements sur la ville et sur ses

environs. J'y allais de tout cœur. Je trouve un homme très poli, mais froid comme glace, qui me répond que, sans doute, il s'applaudit pour ses amis et pour lui-même du projet dont je lui parle, mais que je ne rencontrerais probablement pas en ce pays tout ce que j'y cherche.

— Ici, me dit-il, nous aimons beaucoup la vie de famille. Nous vivons entre nous et pour nous. Nous ne repoussons point les étrangers, mais nous nous suffisons à nous-mêmes. Je crains fort que cette existence, un peu monotone, il faut bien l'avouer, ne convienne pas longtemps à un Parisien comme vous. Je sais quelques personnes qui ont essayé déjà de s'établir à Macarée. Elles n'y sont pas restées bien longtemps ; elles ne pouvaient se faire au calme de notre vie retirée et tranquille.

— Et il part de là, continua M. Durand, pour me faire, en termes voilés, le plus vilain portrait du pays qu'il habite et qu'il gouverne ; qu'on n'y trouve ni cercles, ni réunions, ni cabinet de lecture, ni rien de ce qui peut rendre la province supportable. Il ajoute qu'il n'y a point de commerce et que les denrées sont chères ; qu'on boit de l'eau de puits, et que cette eau est fâcheuse à ceux qui ne s'y sont pas habitués dès l'enfance. Je lui parle de promenades qui sont ravissantes. Il m'assure que l'air de Macarée n'est pas aussi bon qu'on pourrait le croire, que les rhumatismes y sont fréquents ; et il me conte, en forme d'épisode, que

lors du choléra, en 1832, un quart de la population a péri. J'avais à tout instant envie de lui crier : « Mais pourquoi diable y restez-vous ? » Avouez que c'est là une singulière façon de recommander sa patrie aux gens qui auraient envie de s'y fixer. Votre M. Trichard est un drôle d'homme !

— Pas si drôle que vous le croyez, répondit M. Jaudon. Il sait fort bien ce qu'il fait. Il a voulu vous dégoûter de ce pays, et vous voyez qu'il y a déjà un peu réussi.

— M'en dégoûter ! et pourquoi ? n'est-il pas naturel, au contraire, qu'il désire attirer, dans ce coin perdu de la France, des étrangers riches et instruits, qui répandent autour d'eux de l'argent et des idées qui civilisent le pays en l'enrichissant ?

— Ah ! monsieur, reprit le Macaréen, que vous connaissez mal la province, et surtout que vous connaissez peu M. Trichard. Cette circulation des idées et des écus qui vous paraît un si grand bien, et qui le serait en effet pour notre population ignorante et oisive, la province n'en sent pas le besoin, et M. Trichard en a peur. Il n'a qu'un goût au monde : c'est de dominer. On règne plus aisément sur des brutes que sur des hommes intelligents. Il compose lui-même son conseil municipal. N'allez pas croire au moins qu'il s'en va choisir, pour gouverner les affaires de la commune, ceux qui en seraient le plus capables. Pas si sot ; il prend des ignorants, de petits marchands, qu'il

mène comme bon lui semble. Quelques-uns savent à peine signer leur nom, mais ils savent opiner du bonnet. Aussi M. Trichard n'a-t-il jamais d'opposition. J'ai essayé de lui en faire à un moment ; j'ai demandé à voir les comptes de la commune, j'ai proposé quelques réformes. Il n'en a pas fallu davantage pour qu'on me mît de côté aux élections suivantes. Vous pensez bien que je m'en moque ; je ne tiens pas aux honneurs ; je n'aime que la paix et mes camélias. Mais enfin j'étais le seul à Macarée qui osât lever la tête et parler hardiment. On a eu bientôt fait de me fermer la bouche.

M. Trichard vous a dit vrai : il n'y a jamais eu de réunion à Macarée ; chacun y vit chez soi, en loup, et se couche à neuf heures. Mais ce même Trichard a oublié de vous dire qu'il serait bien fâché que les choses fussent autrement. Il a cent mille livres de rente et n'invite jamais personne. Comment voulez-vous que, dans un pays routinier, on ne suive pas l'exemple que donne et que prêche un homme aussi puissant et aussi riche ? L'avarice est le mal endémique de la province. Tous les Macaréens se croient autorisés à ne recevoir jamais âme qui vive, et ils en sont ravis au fond du cœur. M. Trichard leur répète sans cesse que les pièces de cent sous sont plates pour qu'on les entasse ; ils n'iront pas s'aviser d'eux-mêmes qu'elles sont rondes pour qu'on les fasse rouler.

J'ai voulu, moi qui vous parle, prendre l'ini-

tiative et ouvrir un salon ; j'ai reçu deux fois par semaine. Croyez-vous qu'on m'ait su le moindre gré de cette dépense ? Hélas ! monsieur, ces malheureuses soirées ont été pour moi une source de tracas et d'ennuis. La coterie Trichard a refusé d'y venir et les a tournées en ridicule ; je m'y attendais et ne m'en suis pas autrement préoccupé. Mais ce qui m'a été plus sensible, c'est que des amis à moi, de vieux amis se sont excusés dès la seconde semaine, sous un prétexte ou sous un autre ; les uns par crainte de M. Trichard, le plus grand nombre par fatigue, par négligence ; cela dérangeait leurs habitudes. Vous ne vous douteriez jamais, vous autres Parisiens, du plaisir qu'un provincial trouve à garder sa robe de chambre et ses pantoufles. Il demeure au coin de son feu comme l'huître sur sa roche, bâillant et sans idées.

Je ne vous parle point des rivalités et des querelles qui ne tardèrent pas à troubler mon salon. On se bouda pour des toilettes, pour des cancans, pour des niaiseries ; ce sont partout les petites misères de la province. Que vous dirai-je ? un soir, je me trouvai seul devant mes lampes allumées et mes plateaux de sandwichs, et nous nous donnâmes, à nous deux, ma femme et moi, une soirée qui nous coûta près de cent cinquante francs. Je ne regrette pas la somme, mais je ne puis m'empêcher de gémir sur cette incroyable apathie de mes compatriotes, et je pense qu'il est juste de la mettre

en partie au compte de M. Trichard qui étouffe tout.

M. Durand père écoutait ces doléances avec un étonnement extrême ; pour Frédéric, ces détails l'intéressaient si vivement, qu'il en avait oublié la belle Margueriie. On est journaliste avant d'être amoureux, et si la Vénus de Milo revenait au monde, vivante et avec ses deux bras, M. Philarète Chasles lui ferait un article plus vite qu'une déclaration.

— Mais les fortunes doivent être assez rares en ce pays ? demanda M. Durand.

— Rares ! s'écria M. Jaudon. Écoutez-moi, je ne suis pas précisément riche, mais enfin j'ai quelque aisance. Eh bien ! soyez assuré qu'il y a seulement à Macarée quinze ou vingt personnes qui ont beaucoup plus de fortune que moi. Les gens qui possèdent de dix à quinze mille livres de rente sont nombreux ici, et quelques-uns en ont davantage. Je connais un vieux pâtissier qui doit avoir à lui trois cent mille francs en terre, et un négociant en laine qui possède cinq cent mille francs en rentes sur l'État, peut-être davantage.

— Et que font-ils de leur argent ?

— Ils n'en font rien, et c'est là le malheur. Ils l'accumulent pour des fils qu'ils élèvent mal, et qui s'en iront un beau jour le manger à Paris. Pour eux, ils ne songent qu'à entasser écus sur écus ; ils en remontreraient à Harpagon. Je vous parlais tout

à l'heure d'un pâtissier retiré qui a gagné, je ne sais où ni comment, beaucoup de bien. Croyez-vous qu'il en fasse étalage? je ne connais le chiffre de sa fortune que par les titres que j'ai vus dans mon étude. On n'ignore pas qu'il est riche, mais, dans quelle proportion? il ne le dit pas et personne n'en sait rien. Il reçoit chez lui trois fois par semaine. Chacun des invités apporte sa bûche pour entretenir le feu. Cela est à la lettre.

— Ah çà! mais, s'écria Frédéric, ce bonhomme dépasse de cent coudées le père Grandet de Balzac!

— Soyez sûrs qu'il ne connaît ni Balzac ni le père Grandet. Il économise, non pas précisément par avarice, mais par impuissance à dépenser davantage. A quoi voulez-vous qu'il emploie son argent? Il n'éprouve aucun désir; il vit comme il a toujours vécu. Cette bûche qui semble vous interloquer si fort n'étonne aucun de ceux dont il l'exige. C'est l'habitude. Les personnes qu'il invite l'estimeraient peut-être moins s'il payait lui-même le feu dont il les chauffe. Elles diraient, comme la portière d'Henri Monnier: « Voilà ce que j'appelle des folies. » C'est la civilisation qui, en multipliant les besoins, ouvre à l'argent de nouvelles voies par où il s'échappe, mais la civilisation n'a point encore pénétré chez nous; M. Trichard y a mis bon ordre. Voulez-vous faire un peu de bien, monsieur, et rendre utiles vos derniers jours? Restez ici; j'ai déjà décidé quelques personnes intelligentes et ri-

ches à s'y établir. Nous formerons tous une petite association contre la désastreuse influence d'un seul homme, en faveur de la civilisation et de la liberté. Je n'ai pour moi aucune ambition; je suis heureux dans mon coin ; mais l'amour que je sens au fond de l'âme pour mon pays l'emportera sur mes goûts et sur mes habitudes. De nouvelles élections municipales se préparent; beaucoup de personnes me portent comme candidat; si je suis nommé, ce sera un grave échec pour M. Trichard et un bienfait pour Macarée.

— Pardieu ! s'écria Frédéric, touchez là ! je vous aiderai de tout mon cœur. Votre Trichard me fait horreur. Il y avait au moins, dans la tyrannie qu'exerçaient les grands seigneurs du temps jadis, quelque grandeur, et même, on peut le dire, une certaine utilité. Mais cette basse domination bourgeoise a je ne sais quoi de pleutre et d'idiot qui me soulève le cœur de dégoût. Voyons! que pouvons-nous faire, mon père et moi, pour vous être agréables?

— Je vais vous le dire.

IX

ENCORE UNE HISTOIRE DE PROVINCE

— Vous connaissez déjà sans doute ce que nous appelons ici le *Cours-la-Reine?*

— C'est, répondit M. Durand, ce jardin ou plutôt ce parc, enfin cet enclos qui appartient à la ville et sert de promenade aux habitants?

— Le Cours-la-Reine n'appartient point à la ville, non plus que les bâtiments qui l'entourent, et qui sont assez spacieux, comme vous avez vu, puisque Macarée a pu y établir sa mairie, ses tribunaux, son école et un poste de gendarmerie. Il y a soixante ans à peu près, vers 1802, il fut vendu par le baron de Granelet, que ses occupations retenaient près de Napoléon. A cette époque, le baron

qui était un enfant de Macarée, proposa à la ville de lui acheter sa propriété, et d'en faire une promenade publique; il consentait, sous cette condition, à la céder pour moitié de sa valeur.

La ville était pauvre, elle refusa cette bonne affaire. Mais un certain nombre de particuliers se réunirent, donnèrent chacun une somme de cinq cents francs, et achetèrent la propriété du baron sous cette condition que le jardin serait toujours ouvert à la population de Macarée, et que les bâtiments seraient affectés à des services publics moyennant une faible redevance. Cette condition ne fut point exprimée au contrat, mais elle n'a jamais été mise en doute par personne. Le Cours-la-Reine appartient donc à un certain nombre de nos compatriotes, dont le titre de propriété est représenté par une ou plusieurs actions de 500 francs.

Ces actions passèrent de main en main, par héritage ou par vente, sans jamais sortir du pays. Elles ne rapportaient absolument rien ; aucun étranger n'en a acheté. Il fallait être de Macarée pour en acquérir. Madame votre tante en possédait deux pour sa part, et je sais, de bonne source, qu'elle vous les a données en vous vendant sa maison.

— Vous en savez plus long que moi, dit M. Durand.

— C'est que la chose m'intéresse plus que vous. Parmi les détenteurs de ces actions, quelques-uns, soit par donation, soit par testament, firent cadeau

de celles qu'ils avaient à la ville de Macarée, qui en possède un quart aujourd'hui. On pouvait espérer qu'un jour elle les aurait toutes, et de mon temps il a été souvent question, au conseil municipal, de racheter celles qui lui manquent, en faisant appel à la bonne volonté des Macaréens. J'ai fort appuyé ce projet, pour ma part; mais M. Trichard s'y était toujours opposé, pour des raisons que je ne devinais pas alors ; je les comprends fort bien aujourd'hui.

Il y a quelques semaines, j'appris qu'un homme d'affaires, inconnu dans le pays, s'en était allé chez trois ou quatre des copropriétaires, et leur avait acheté leur action au prix de 800 francs. Cela me parut extraordinaire : il n'est pas, en effet, naturel qu'on paye 800 francs un chiffon de papier qui ne vaut pas trente sous. Je supposai qu'il y avait quelque anguille sous roche, et me mis en campagne. Je sus bientôt que l'homme d'affaires avait des rapports avec M. Trichard, et que, selon toutes les apparences, il agissait pour le compte de celui-ci. Tout me fut alors dévoilé.

M. Trichard possédait déjà, de son chef, un certain nombre d'actions, qu'il avait trouvées dans la succession de son père; il n'avait jamais laissé échapper l'occasion d'en acheter de nouvelles. Tant qu'il ne les payait qu'au taux de leur valeur nominale, on ne pouvait soupçonner de sa part une arrière-pensée d'intérêt personnel, mais au prix de

800 francs, il devint évident pour moi qu'il voulait acquérir, l'une après l'autre, toutes celles qui étaient encore en circulation, puis, profitant de son influence sur le conseil municipal, s'emparer de celles qui appartenaient à la ville. Il serait alors seul propriétaire du *Cours-la-Reine* et nous en mettrait à la porte.

Ce domaine, qui fut, il y a soixante ans, payé la moitié de ce qu'il valait, a décuplé depuis cette époque, grâce à la hausse des terrains dans la ville. M. Trichard, en achetant au prix de 800 francs des actions qui sont cotées 500, passerait pour le bienfaiteur de Macarée ; en réalité, il aurait, pour le dixième de sa valeur, un domaine magnifique, il pourrait même bâtir sur l'emplacement du parc, et ce serait la meilleure affaire qu'il eût faite de sa vie.

Vous voyez que le calcul n'est pas sot. Mais heureusement je suis là. Le hasard veut que je possède une de ces actions ; pour celle-là, je puis vous jurer qu'on ne l'aura ni pour or ni pour argent ; promettez-moi de garder les vôtres.

— Soyez tranquille, s'écria Frédéric.

— Voilà qui va bien ; mais ce n'est pas tout d'attendre, il faut agir... A une mine, il faut en opposer une autre. Nous allons remettre sur le tapis ce projet de vendre à la ville le *Cours-la-Reine*, dont on a parlé autrefois. Dans la cas où la ville l'achèterait, nous lui offririons gratuitement

nos actions, et M. Trichard se trouverait alors dans cette alternative : ou de combattre notre proposition, ce qui indisposerait contre lui les Macaréens, qui tiennent tous à ce fameux *Cours-la-Reine*, dont ils sont très fiers ; ou d'appuyer le projet pour se rendre populaire, et dans ce cas il serait contraint de donner pour rien ses actions. N'est-pas un tour de bonne guerre ?

— Excellent ! s'écria Frédéric. Et toi, mon père, qu'en penses-tu ?

M. Durand n'en pensait rien. Il était aussi étonné que purent l'être les compagnons de Christophe Colomb en pénétrant dans un nouveau monde. Ainsi donc, cela était possible! à quelques lieues de Paris, en pleine France, au beau milieu du dix-neuvième siècle, après que les principes de 89 avaient passé dans le Code ; quand les citoyens avaient été, par tant et de si différentes constitutions, déclarés tous libres et tous égaux, il y avait une ville où un seul homme pouvait tout, et n'employait son influence qu'à empêcher le bien de se produire et à arrêter les progrès de la civilisation ! Ce petit coin de terre, dont il avait admiré, en y entrant, l'air de bonheur doux et calme, était empesté d'intrigues et de discordes ; la loi se tournait contre les citoyens même qu'elle devait protéger ; ils tendaient leurs mains vers elle au moment où ils s'enfonçaient dans l'eau, et on leur en déchargeait un grand coup sur la tête ! Il apercevait vaguement,

derrière les révélations qu'il venait d'entendre, des faits encore plus étranges, et il en était épouvanté.

Pour Frédéric, qui était plus jeune et d'humeur belliqueuse, il était presque heureux de la lutte qui s'annonçait, et il eût volontiers dit, comme l'Almaviva du *Barbier de Séville :* « Bataille ! c'est ce que j'aime. » Il haïssait d'instinct tous les Trichard, et il était ravi de trouver l'occasion de combattre leurs projets.

— Comptez sur moi, dit-il à M. Jaudon en le reconduisant; j'irai demain vous rendre votre visite, et nous conviendrons ensemble des mesures à prendre contre ces tyranneaux.

X

INCIDENTS MÉMORABLES

Il ne fut pas plus tôt libre, qu'il prit son chapeau et s'en alla chez M. Weber. Celui-ci était à son cours de musique vocale, mais Frédéric fut reçu par la jeune fille, qui n'hésita pas à l'introduire et à lui proposer un tour de jardin.

Cette liberté d'allures paraîtra sans doute un peu singulière à nos jeunes Françaises, mais elles se rappelleront que Marguerite était Allemande, que depuis l'âge de douze ans elle n'avait pas eu de mère pour la surveiller et la conduire, et qu'enfin son brave homme de père lui témoignait la plus aveugle confiance et la laissait maîtresse de ses actions.

Frédéric offrit son bras à la jeune fille, qui s'y appuya doucement. De quoi causèrent-ils ? De quoi cause-t-on quand on a vingt ans, que le soleil est beau, et qu'on se promène dans un parterre embaumé de fleurs. Ils parlèrent d'amour. On glisse facilement sur cette pente dangereuse. Frédéric se laissa entraîner à des paroles plus vives qu'il n'eût peut-être fallu ; il sentait le bras de Marguerite trembler sous le sien, et cette émotion augmentait encore celle qu'il éprouvait lui-même. Il y a des heures où l'homme le plus froid s'échappe à lui-même. Frédéric passa insensiblement des phrases générales sur l'amour à une peinture fort vive du sien. Il prit à témoin le ciel bleu, les oiseaux jaseurs, les roses vermeilles, la nature et Dieu, tout comme eût pu faire un poète. Sa seule excuse auprès du lecteur, c'est qu'il était de bonne foi, en ce moment du moins. Chose fâcheuse à dire, l'amour est pour beaucoup d'hommes une affaire de circonstance, et ceux-là s'excusent en disant comme l'âne de la fable :

> La faim, l'occasion, l'herbe tendre,
> Et quelque diable aussi peut-être me poussant.

C'est ce diable qui inspirait à Frédéric ces paroles tendres et ardentes que Marguerite écoutait avec un trouble visible. Elle n'y répondait que d'une voix altérée et par des mots sans suite. Le jeune homme lui prit la main, la pressa avec force, et

pencha ses lèvres vers un charmant visage qu'on semblait lui offrir. Mais tout d'un coup Marguerite recula effrayée.

— Prenez garde ! dit-elle, on vient.

Et elle montra d'un coup d'œil le fils Trichard, dont le profil se dessinait au bout d'une allée.

— Encore lui ! murmura Frédéric.

— Il faut absolument que je vous parle, dit-il rapidement à Marguerite. A ce soir, onze heures, ici-même.

— Allez-vous-en, je vous en conjure, répondit-elle.

— Vous verrai-je ce soir ? Répondez oui, ou je reste.

— Oui, dit-elle avec effort.

— Alors, adieu.

Il prit congé et passa, en s'en allant, devant le fils Trichard. Les deux hommes échangèrent un salut sec et froid. Au moment de sortir, Frédéric siffla son chien, qui accourut du fond du jardin et vint joyeusement se frotter contre les jambes de son maître.

Ce chien était un superbe terre-neuve qu'il avait élevé lui-même et qu'il aimait beaucoup. Frédéric avait refusé de le donner à une dame avec laquelle il était au mieux et qui le lui avait demandé ; ce fut la première et la seule fois qu'il ne se rendit point aux désirs d'une femme.

La pauvre bête, qui était muselée, comme doivent

l'être tous les chiens à Paris, levait d'un air suppliant son museau vers Frédéric ; il en eut pitié, et remarquant qu'à Macarée les chiens vaguaient sur les places en toute liberté, il ôta la muselière au sien, qui s'élança follement dans les rues.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, quand Frédéric entendit un cri plaintif qu'il crut reconnaître pour celui de son chien ; il courut dans la direction du cri et vit le malheureux animal renversé qui tournait vers lui un œil mourant. A côté, un grand homme sec, à physionomie patibulaire, touchait du bout d'une canne plombée le corps du chien, et le montrait en riant sottement aux gamins attroupés.

— Qui a tué mon chien ? demanda Frédéric d'une voix tonnante.

— C'est moi, dit l'homme, et je vous dresse procès-verbal pour l'avoir laissé sortir sans muselière.

— Misérable ! s'écria Frédéric, et dans un premier mouvement de colère il leva la badine qu'il tenait à la main et en appliqua un coup furieux à l'homme en question.

— C'est bien ! monsieur, dit froidement celui-ci ; nous ajouterons ces coups au procès-verbal.

— Tiens ! mets-y encore ceux-ci et puis ceux-là, disait Frédéric hors de lui, et accompagnant chaque mot d'un coup de cravache. — Et si l'on te de-

mande qui t'a si bien arrangé, tu répondras que c'est Frédéric Durand.

— Je savais votre nom, répondit l'homme de la police avec le même flegme.

Frédéric rentra exaspéré chez lui. Il y trouva son père, qui n'était guère moins en colère.

— Il n'y a plus ni justice ni loi, s'écria le chef du bureau en voyant son fils. Apprends ce qui nous arrive : Tu sais que le mur extérieur de la maison tombe en ruines ; j'ai fait venir un maçon pour le rétablir. Il s'est mis aussitôt à l'ouvrage, mais il n'y était pas depuis deux heures quand un commissaire de police est venu m'enjoindre de suspendre le travail, parce que ce mur est sujet à reculement.

— Cela n'est pas possible ! il est sur la même ligne que toutes les maisons de ce même côté de la rue. C'est celle en face de la nôtre qui, au contraire produit un renflement énorme et interrompt l'alignement.

— Oui, mon ami, mais elle appartient à un cousin de M. Trichard ; on s'est donc bien gardé de la condamner lorsqu'on a tout dernièrement dressé le plan de la ville. Et comme en avançant sur la rue elle gênait trop violemment la circulation, on s'en est pris à la maison qui est en face. C'est la nôtre qu'on nous oblige à reculer. Maintenant que nous n'avons pas le droit de réparer notre mur, il ne nous reste plus qu'à abattre la maison.

Frédéric, à son tour, raconta la mort de son terreneuve et la façon dont il avait rossé celui qui l'avait tué.

— Mais c'est une caverne que ce pays-ci ! s'écria M. Durand consterné. Et moi qui venais y chercher le repos ! Sais-tu bien, mon fils, qu'il y va pour toi de la prison ? Les agents de police sont des personnes éminemment sacrées ; il n'est pas permis de leur distribuer des coups de canne. Mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela va devenir ?

XI

INTRIGUES SUR INTRIGUES

M. Jaudon entra impétueusement au milieu de cette scène.

— Eh bien ! j'en apprends de belles ! Ah ! jeune homme, jeune homme ! Vous avez la main bien vive ; les coups de canne sont de trop.

— Ah bah ! j'ai cent fois raison. Il y a des juges à Berlin ; nons verrons s'ils osent me condamner.

— Je crois bien qu'ils l'oseront, n'en doutez pas. Il faut arrêter cette affaire, qui peut nous mener fort loin. Je vous conduirai demain moi-même à Molinchart ; vous y verrez le procureur impérial et le sous-préfet, qui peuvent seuls interposer leur autorité et faire suspendre les poursuites. Mais

vous aurez du mal, car il y a du Trichard là-dessous. Attendez-vous, mes amis, à être tracassés de toutes les manières. Ayez soin de balayer le devant de vos portes, sans quoi vous serez à l'amende, et plus souvent qu'à votre tour ; ne secouez pas l'ombre d'un tapis dans la rue, ou vous aurez affaire au tribunal de police ; ne donnez pas à danser dans votre salon, ou vous serez noté à la police pour tapage nocturne ; n'ayez jamais de discussion avec un marchand, car on vous donnera toujours tort ; prenez bien garde que votre domestique ne vous vole, et si elle le fait, n'ayez pas l'imprudence de vous en plaindre, car c'est vous qui payeriez les pots cassés ; ne sortez pas avec un fusil de chasse pour peu qu'il y ait un atome de neige dans la campagne, ou gare aux gendarmes ! Endurcissez-vous à tous les coups d'épingle qu'on pourra planter dans votre existence, on ne vous les épargnera pas. Vous êtes en état de guerre dès aujourd'hui ; vous avez déplu aux Trichard ; c'est fait de vous si vous n'avez pas bon pied, bon œil, et surtout bon dos.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! répétait M. Durand père, en levant les bras au ciel et les laissant tomber sur ses genoux avec consternation.

Quant à Frédéric, il marchait à grands pas dans la chambre, l'air agité, l'œil en feu.

— Ah ! on veut la guerre ! eh bien, on l'aura ! et nous la ferons bonne. Voyons, monsieur Jaudon, je

suis à vos ordres. Pouvons-nous compter sur quelques alliés ?

— Nous n'en avons point d'autres que nous-mêmes. Tout le monde ici hait M. Trichard au fond du cœur, mais on le craint encore plus.

— Il n'y a donc pas à Macarée un parti libéral sur qui l'on puisse faire fond ?

— Hélas ! non, mon jeune ami ; nous n'avons pa smême à vrai dire de républicains, mais quelques énergumènes, les purs, comme ils s'appellent ! Une douzaine d'idiots vantards, criards, trembleurs et sots, qui aboient très fort et se sauvent à toutes jambes à la seule vue d'un agent de police. Toute la politique de ces gens-là consiste à lire leur journal, manger du jésuite tous les matins et à frapper du poing sur la table de leur estaminet en buvant des petits verres. Ils seraient peut-être dangereux un jour de révolution, car ce sont des bêtes brutes qui ne savent rien, qui n'ont jamais nourri leur intelligence que de déclamations creuses, et ils sont écoutés d'un assez grand nombre de fainéants, que leurs grands mots seraient très capables de fanatiser. A Paris et dans les villes importantes, l'opinion libérale compte des hommes intelligents, instruits, honnêtes, qui ont des idées, un but, qui savent ce qu'ils font et ce qu'ils veulent; mais à Macarée, mon ami, l'opposition ne se compose que des braillards, des imbéciles et des paresseux de l'endroit. Ces prétendus républicains

ont d'ordinaire le cœur aussi lâche que leur tête est vide. Nous les aurons pour nous le jour où nous serons les plus forts.

— Diantre ! vous ne peignez pas les choses en beau.

— Non, mais en vrai. Vous vous abusez étrangement, à Paris, sur l'état politique de la France. Vous allez de l'avant et vous ne vous apercevez pas que personne ne vous suit. Les chefs sont assez nombreux et gens d'esprit, mais ils n'ont point de soldats. Vous travaillez au progrès ; tâchez donc de changer d'abord la nation. Vous serez bien avancés quand vous aurez mis le pouvoir par terre ; vous retrouverez longtemps encore, chez les trente-sept millions d'hommes qui sont en France, les mêmes préjugés et les mêmes niaiseries. Apprenez-leur d'abord à lire et donnez-leur de bons livres ; la révolution se fera ensuite d'elle-même ; mais, jusque-là, vos prétendues révolutions ne seront que des changements de nom dans le pouvoir qui vous opprime. Il faudrait peut-être un siècle de persévérance et d'efforts pour enfoncer quelques idées justes dans la tête des Macaréens ; mais si le pays reste en proie aux Trichard, qui n'ont d'autre intérêt que de le tenir dans l'abrutissement pour le garder en tutelle...

Et M. Jaudon termina sa phrase par un geste de dépit.

— Vous voulez dire qu'il restera toujours où il en est ? reprit Frédéric.

— Non, pas précisément ; il avancera par le progrès naturel des choses. Les Trichard ont beau faire ; la multiplicité et la facilité tous les jours plus grande des communications, l'incessante diffusion des journaux et des livres, le nombre toujours croissant des moyens d'instruction et bien d'autres causes agissent sourdement, avec une force lente mais irrésistible. Il y a quinze années seulement, la lutte que je soutiens eût été chimérique et absurde. Personne même ne se fût mis en tête de l'entreprendre. Elle a des chances aujourd'hui ; nous échouerons une fois, peut-être deux, peut-être dix, nous finirons un jour par l'emporter.

Dans tous les pays, comme dans les assemblées délibérantes, il y a un *centre*, une *plaine*, comme on disait en 92. La plaine se compose toujours des moutons de Panurge. Ce sont eux qui font la force d'un parti, car il sont les plus nombreux. On ne peut rien si on ne les a derrière soi, et l'on ne s'en fait suivre que si on leur persuade qu'on est le plus puissant. Il faut ruiner le Trichard dans leur esprit ; il faut montrer qu'il est moins redoutable qu'on ne se l'imagine. Il faut le battre sur deux ou trois points. — L'affaire du *Cours-la-Reine* est excellente pour cela. Nous la dévoilerons au public.

— Avez-vous un journal ? dit Frédéric.

— Plaisantez-vous ? Si nous avions un journal, est-ce qu'il ne serait pas dans les mains de l'ad-

ministration et tout à la dévotion de M. Trichard ? Non, nous n'en avons point.

— Il faut en fonder un, s'écria le journaliste ; ne durât-il que le temps des élections, il nous suffirait. Nous allons demain chez le préfet ; je me charge de lui demander l'autorisation nécessaire. Il ne pourra la refuser. Les circulaires ministérielles sont précises sur ce point : M. de Persigny a déclaré, en termes formels, que les préfets seraient tenus d'accorder aux électeurs toutes les facilités pour s'éclairer sur le choix des candidats. Il n'y a rien de tel que de pouvoir discuter leurs titres dans un journal, et le préfet nous autorisera à en créer un ; il est déjà bien assez étrange qu'on soit forcé de demander une autorisation semblable. Le droit d'exprimer sa pensée est un droit naturel. C'est là un des principes de 89 ; n'est-ce pas, mon père ?

— Oui, mon fils ; aussi jouissons-nous de ce droit précieux, qui est une des plus glorieuses conquêtes de 89. Tout Français peut écrire sa pensée, en se conformant, bien entendu, aux règlements sur la matière. Je veux de la liberté, mais point de licence. Rien de trop. Il n'y a que les cerveaux brûlés qui se plaignent des entraves que la sagesse de la loi leur impose. Nous verrions un beau débordement d'utopies, si on les laissait libres. Je ne me suis, pour moi, jamais senti gêné dans ma liberté d'écrivain.

— Je le crois parbleu bien, tu n'as jamais écrit de ta vie.

— Ni ne veux écrire, mon fils, reprit le vieux chef de bureau, avec dignité.

Le Macaréen, prévoyant qu'une dispute allait éclater entre le père et le fils, se retira discrètement, aprés avoir serré la main de Frédéric et être convenu qu'il viendrait le prendre le lendemain pour aller à Molinchart.

XII

OU IL NE SERA PRESQUE PAS QUESTION DE POLITIQUE

A dix heures et demie, Frédéric sortit de sa chambre. La grande rue de Macarée était plongée dans une obscurité profonde, car les réverbères avaient compté sur la lune qui se cachait derrière de gros nuages. Le jeune homme, en se dirigeant presque à tâtons vers la maison où l'attendait Marguerite, se heurta deux ou trois fois contre des charrettes qu'on avait laissées près du rempart, les timons en l'air.

— Parbleu ! pensa-t-il, il est bien fâcheux que ces voitures ne nous appartiennent pas, on les aurait déjà mises en fourrière.

Il arriva devant la porte du vieux musicien ; elle était entr'ouverte, et Frédéric se glissait dans la

cour, quand il sentit une main qui se posait fortement sur son épaule : il se retourna vivement ; cette main était celle d'un gendarme.

— On n'entre pas comme cela dans les maisons la nuit, dit celui-ci avec autorité. Vous ne pouvez avoir que de mauvais desseins ; suivez-moi au poste.

— Est-ce que j'ai l'air d'un voleur ? s'écria Frédéric.

— Voleur ou non, vous avez des papiers ; montrez-les moi.

— Tenez, les voici, dit le jeune homme en glissant son porte-monnaie dans la main du gendarme; mais l'agent de la force publique le lui rendit.

— Non, monsieur, je ne puis rien accepter de vous ; il faut venir avec moi.

Notre amoureux, un peu étonné, remit son argent dans sa poche et suivit le gendarme. Mais, au détour d'une ruelle, il lui faussa compagnie et se sauva à toutes jambes.

— Arrête ! arrête ! criait le gendarme.

Mais Frédéric courait toujours. Il se trompa de rue, fit détours sur détours, retrouva son chemin, entra comme une flèche dans la maison du vieux musicien au moment où onze heures sonnaient à l'horloge de l'église, et, quelques minutes après, il causait avec Marguerite sous une tonnelle au bout du jardin.

A quoi tiennent nos résolutions ? Si rien n'eût con-

trarié ce rendez-vous; peut-être Frédéric, tout occupé d'autres projets, n'y eût-il apporté qu'un esprit distrait et froid. Mais l'intervention du gendarme l'avait exalté ; il voyait, dans ce qui n'était peut-être qu'un hasard, la main de ses persécuteurs.

— Suis-je donc sous la surveillance de la haute police? se disait-il.

Il trouva Marguerite cent fois plus belle, quand il crut qu'on la lui disputait par des moyens si odieux. Il se montra ardent et passionné. Il peignit à la jeune fille, en termes brûlants, un amour qu'il s'imaginait ressentir. J'ai dit qu'il était, par sa nature, d'un tempérament très calme ; mais existe-t-il un homme qui sache bien ce qu'il dit, quand il est assis, à onze heures du soir, près d'une jolie personne, et qu'il lui tient les mains dans les siennes surtout après avoir échappé à celles d'un gendarme ?

Il en était venu à ce point, que l'idée du mariage lui passa par la tête et ne l'étonna pas. Si on lui eût dit quinze jours auparavant, quand il se promenait sur le boulevard des Italiens, qu'il songerait bientôt à épouser une petite provinciale, sans grand esprit et sans dot, il eût éclaté de rire. Cependant le fait lui semblait presque naturel en ce moment. Que voulez-vous? l'homme s'agite et les circonstances le mènent.

— Non, mon ami, non, disait Marguerite d'une voix faible, je ne puis être à vous.

— Et pourquoi ? demandait Frédéric.

La jeune fille cacha sa tête dans ses deux mains, et laissa échapper des sanglots que le silence de la nuit rendait plus touchants.

— Ne m'interrogez pas, je vous en supplie; il m'est impossible de vous répondre ; mais renoncez à moi pour toujours.

— Ah ! c'est que vous en aimez un autre ! s'écria Frédéric avec un violent dépit mêlé de chagrin.

— Oui, dit-elle avec effort, j'en aime un autre.

Tout d'un coup elle se dressa tout effrayée :

— J'entends du bruit, on vient! dit-elle.

C'était M. Weber lui-même en robe de chambre, en pantoufles et en bonnet de nuit, un bougeoir à la main, qui s'avançait de son pas mesuré, vers les deux jeunes gens.

— Comment? c'est vous, monsieur Frédéric ? dit-il d'un ton bienveillant et jovial, on m'assurait que j'avais des voleurs dans mon jardin. Vous causiez avec ma fille; il est un peu tard pour faire la conversation, mais si Marguerite le permet, c'est qu'apparemment vous êtes d'accord.

Frédéric se leva.

— Monsieur, dit-il vivement, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Marguerite votre fille.

Il n'eût pas plus tôt prononcé ces paroles, qu'il s'en repentit. Mais il avait été emporté par la situation, et il avait parlé avant de réfléchir. Ce sont les hom-

mes les plus sérieux qui font les plus grandes sottises quand ils s'y mettent.

— Eh bien ! Marguerite, demanda le bonhomme, que dis-tu de cette demande ? et que faut-il répondre ?

— Je répondrai moi-même à M. Frédéric, dit la jeune fille, et je le ferai dans deux jours.

— Soit, ma fille. Adieu mon ami ; j'aime mieux vous avoir trouvé dans mon jardin que les voleurs qu'on m'annonçait.

— Et qui vous avait parlé de voleurs ?

— Un gendarme, qui est venu m'avertir juste au moment où j'allais me mettre au lit. Il m'a offert même de m'accompagner dans ma visite.

— C'est bien cela, pensa Frédéric. Il faut se défier des gens qui ont à leurs ordres la police et la gendarmerie.

XIII

CONVERSATION EN CABRIOLET

Frédéric passa une nuit agitée; la démarche qu'il avait si légèrement faite lui revenait sans cesse à l'esprit. Tantôt il en était ravi et se représentait avec bonheur les douceurs de la famille, et combien il serait heureux pour lui d'échapper aux dissipations et aux périls qu'offre de toutes parts la vie parisienne à un journaliste garçon. Le souvenir du fils Trichard se mêlait aussi à ses rêves de bonheur. « Au moins, se disait-il, c'en est une que j'arracherai de ses mains ! » Tantôt il songeait qu'il connaissait bien peu la jeune fille dont il allait faire la compagne de toute sa vie, et il entrait alors en fureur contre ce même Trichard. — C'est sa faute ! s'écriait-il en

fermant les poings. S'il ne m'avait poussé, excité, s'il n'avait mis en jeu chez moi un sot amour-propre, je serais encore libre de ma parole.

Frédéric n'avait jamais si cordialement détesté la dynastie des Trichard. Il en parla le lendemain matin à M. Jaudon avec une amertume qu'il mit sur le compte des passions politiques et qui autrement eût semblé inexplicable.

— Je suis bien aise, lui dit l'ex-notaire, de vous voir dans ces sentiments. Je viens vous prendre, avec mon cabriolet, pour aller à Molinchart. Je n'ai pas perdu mon temps hier ; je vous raconterai cela en route.

— Il nous faut, reprit-il dès que le cheval trotta sur la grand'route, quelques hommes qui veuillent bien se mettre en avant pour patronner ma candidature. Je vous l'ai dit, les Macaréens sont les moutons de Panurge : s'ils en voient sauter dix, ils sauteront à leur tour. Je suis donc allé voir le curé et le maître d'école.

— Le curé et le maître d'école ! s'écria Frédéric. Mais j'avais toujours entendu dire que c'étaient là deux autorités ennemies. Que le maître d'école soit pour vous, je n'en serais pas surpris ; mais le curé, je ne comprends plus.

— Vous allez comprendre. Je suis obligé d'entrer dans quelques détails qui vous sembleront peut-être un peu longs ; mais il n'y a, dans ces sortes d'affaires, que les détails qui soient intéressants.

Allumez un cigare, et si je vous fatigue, arrêtez-moi.

Notre curé est un excellent homme qui a soixante-quatre ou soixante-six ans. Il vint ici vers 1831. On n'a jamais été fort dévot dans notre pays ; mais, à cette époque-là, on ne l'était nulle part. Les prêtres en étaient réduits à se montrer humbles et doux. Ceux que les évêques appelèrent alors à des cures importantes durent être presque tous, pour ménager les susceptibilités publiques, d'opinions modérées, on pourrait même dire libérales. Le nôtre n'était rien moins qu'ultramontain; c'était un brave et honnête homme, se traitant bien et de joyeuse humeur. On n'a jamais pu dire le plus petit mot sur son compte. Il était charitable et aimé de tout le monde.

Il n'exerçait pourtant pas une grande influence, Jamais un curé n'en aura chez nous. Ce n'est pas que nous soyons, comme on le prétend, *antireligieux*, mais nous ne sommes rien du tout. Nous songeons à nos affaires toute la semaine et à nos plaisirs le dimanche. Nous laissons nos femmes aller à la messe et nous les y accompagnons quelquefois, par bel air; c'est là toute notre religion. Il faut nous prendre comme nous sommes. Un curé tracassier n'eût fait que changer notre indifférence en mauvaise humeur. Celui dont je vous parle était tout justement fait pour nous.

Il vécut en assez bonne intelligence, durant les dix premières années, avec M. Trichard, qui ne

s'était point encore jeté dans la haute dévotion. Mais vers 1844 ou 1845, ce dernier commença d'aller plus régulièrement à la messe; la grâce agissait sourdement. Elle opéra si bien, qu'en 1849 M. Trichard était, je ne dirai pas seulement converti, mais qu'il était devenu un fougueux ultramontain.

A cette époque, il voulut organiser une conférence de Saint-Vincent de Paul et ne fut secondé qu'avec beaucoup de mollesse par le curé, qui blâmait doucement les excès de zèle et ne se mêlait jamais de politique. Le brave prêtre fit, un jour, en chaire, un sermon contre les riches qui refusaient l'aumône aux pauvres; M. Trichard crut y voir une attaque personnelle, et traita le prédicateur de socialiste. Il l'engagea sous main à demander son changement; mais, comme les curés de canton sont inamovibles, le nôtre ne tint aucun compte des avertissements qu'on lui donnait; il déclara, au contraire, qu'il aimait le pays, et que la mort seule pourrait l'en faire sortir.

La guerre était commencée. M. Trichard la fit par tous les moyens en son pouvoir. Vous savez qu'il y a, dans les communes, un conseil de fabrique qui règle le budget de l'église. Le maire et le curé sont, de droit, membres de ce conseil; la loi exige qu'ils soient assistés de cinq collègues, dont trois sont nommés par l'évêque et deux par le préfet. En réalité, le curé est seul maître. Le conseil approuve toujours les dépenses faites. Je ne dis pas que ce soient là de bonnes habitudes, mais, enfin, vous les retrou-

verez partout. Il n'y a pas de comptabilité plus mal tenue que celle des conseils de fabrique. Tout s'y passe en famille. Le curé dit : « J'ai dépensé tant. » On le croit sur parole, ou à peu près, et quand la fabrique n'a pas d'argent pour payer, c'est la commune qui s'exécute. Mais, du moment où M. Trichard fut mal avec le curé, le maire de Macarée, qui n'avait jamais mis les pieds au conseil de fabrique, y vint avec une désespérante régularité ; il s'en fit nommer président et eut voix prépondérante. Le conseil se renouvelait, comme l'Académie française, par voie d'élection. A mesure qu'un membre sortait, M. Trichard en faisait nommer un autre tout à sa dévotion. Le pauvre curé resta donc seul de son bord. On le chicana sur les moindres dépenses. Ce brave homme, qui adore la musique, fit venir des orgues; il comptait, pour les payer, sur les ressources de la fabrique, sur la bonne volonté du conseil municipal et sur la générosité des habitants. Tout lui manqua à la fois ; il ouvrit une souscription; M. Trichard fit si bien qu'elle ne produisit pas 100 francs. Le marchand menaçait d'un procès ; notre curé fut obligé de revendre l'orgue et de payer la différence sur ses propres deniers.

On lui a joué un tour plus vilain encore. Il avait pour second un petit vicaire d'un esprit insinuant, délié et retors. Vous le verrez d'ailleurs ; c'est le museau d'une fouine sur le corps d'un paysan. Il est de tradition que les vicaires n'ont jamais pu s'entendre

avec leurs curés. Celui-là fut plus habile ; il eut l'art de se faire tout d'abord bien venir de son supérieur ; mais en même temps il se coula sans bruit dans les bonnes grâces de M. Trichard et dans celles de sa femme, qui est dévote à brûler Voltaire si elle le tenait en son pouvoir. Il prit pied peu à peu dans cette société et en devint l'oracle. Il était trop adroit pour jamais dire du mal de son curé ; mais, quand on en parlait devant lui, il levait les yeux au ciel, ou les baissait à terre avec des mines bien significatives.

Il eut bientôt, dans sa clientèle de pénitents et de pénitentes, les personnes les plus considérables de Macarée. Les belles robes de l'endroit se donnaient rendez-vous à ses messes basses ; la messe du curé, la grand'messe, ne se célébrait plus que pour les petites gens. Il ne se faisait pas un grand dîner que M. le vicaire n'y fût invité ; il était de tous les baptêmes, et on lui envoyait des paniers de bons vins, des confitures et des liqueurs de ménage. Le curé restait dans son coin, comme un vieux saint qu'on ne chôme plus.

Sans être envieux, le curé finit par s'inquiéter sérieusement de cette rivalité, et il demanda le changement de son vicaire. M. Trichard alla à l'évêché, parla des intérêts de la bonne cause, si bien soutenue par le jeune abbé, représenta à l'évêque le danger qu'il y aurait à retirer d'un pays, déjà si peu religieux, un homme qui, seul, possédait la confiance des âmes pieuses. L'évêque céda à ces raisons.

Mais les dissentiments s'envenimèrent si bien entre les deux représentants de l'Église de Macarée, qu'il devint évident que l'un céderait bientôt la place à l'autre. Ce ne pouvait être que le vicaire; l'inamovibilité ne le protégeait pas.

Quand M. Trichard s'est mis quelque chose en tête, il ne recule jamais. Or, il tenait à ce jeune saint qui lui était dévoué. Il imagina un moyen de le garder, et d'opposer autel contre autel. Il y a à Macarée, outre la grande église, une humble chapelle placée sous l'invocation de saint Bésignet. On y disait la messe tous les dimanches, et elle était desservie par le vicaire de la paroisse, qui touchait de la ville, pour ce surcroît de besogne, une indemnité de 400 francs. Vous savez que nos vicaires ne sont pas riches, et cette indemnité était un supplément fort utile à son maigre traitement. M. Trichard s'en alla chez l'évêque, et lui demanda, au nom des catholiques de Macarée, de donner à cette chapelle, pour desservant en titre, pour chapelain spécial, le vicaire qu'on allait renvoyer. Il s'engagea à lui faire constituer un traitement convenable, à transporter sur sa tête l'allocation votée pour le vicaire, en la faisant doubler, et à prendre même quelque chose sur les fonds disponibles de l'hospice.

— Sur le bien des pauvres? interrompit Frédéric.

— Oui, sans doute, reprit M. Jaudon ; mais on pouvait répondre que, la chapelle Bésignet étant celle de l'hospice, il était juste que les pauvres payas-

sent la messe qu'ils entendraient. Bref, il promit d'assurer au chapelain un traitement de 1,500 francs,

L'évêque était un homme sage. « Je crains bien, « dit-il, que la nomination que vous réclamez de « moi ne soit funeste aux intérêts sacrés que vous « prétendez défendre. Vous allez établir la guerre « civile dans Macarée, et cela me paraît bien « dangereux. »

Il céda aux vives instances qui lui étaient faites. Depuis lors le chapelain est maître de la paroisse, et la chapelle est trop petite, le dimanche, pour les dames qui vont entendre sa messe. Ma femme n'y manque jamais.

— Eh quoi ! votre femme ? s'écria Frédéric.

— Il faut bien faire comme tout le monde. Le curé se morfond dans son église abandonnée, et son vicaire meurt de faim. Ils ne baptisent plus que les enfants du tiers état et ne célèbrent plus que des enterrements de sixième classe. Aussi sont-ils furieux ; nous pouvons hardiment compter sur eux. Malheureusement ils n'ont pas une grande influence ; mais si petite qu'elle soit, elle n'est pas à négliger.

Vous devez commencer à comprendre pourquoi le maître d'école fait cause commune avec le curé. C'est que ce dernier est naturellement dans l'opposition. Le chapelain et M. Trichard se sont bien vite entendu pour appeler à Macarée des frères de la doctrine chrétienne. C'était plus diffi-

cile que vous ne pensez. M. Trichard peut, à la vérité, tout ce qu'il veut sur le conseil municipal; mais il y a pourtant certains points sur lesquels les gens de Macarée se montrent intraitables ou du moins bien récalcitrants. Ils n'aiment pas les jésuites ni les frères de la doctrine chrétienne, qu'ils accusent de leur ressembler. Plutôt que de les avoir chez eux, ils eussent augmenté de 1,000 francs l'indemnité accordée au maître d'école. M. Trichard sentit bien qu'il viendrait se briser contre une résistance invincible.

Il fallut donc chercher un biais. On trouva une vieille dévote qui se fût fait hacher en morceaux pour les jésuites. On lui dicta, quelques jours avant sa mort, un testament par lequel elle léguait sa maison à la ville, sous la condition qu'on y fonderait une école de frères.

La maison était disposée pour devenir une école à peu près comme la mienne pour servir de caserne à la gendarmerie. N'importe ; on proposa au conseil municipal l'acceptation du legs, en faisant sonner bien haut l'avantage qu'il y aurait à posséder un immeuble aussi important. En revanche on passa rapidement sur la clause sans laquelle le don était résolutoire et nul de plein droit. Le conseil municipal, qu'on avait d'ailleurs eu soin de trier pour la circonstance, vota conformément aux désirs de M. Trichard.

Le legs accepté, il fallut en remplir les con-

ditions. Trois frères de la Doctrine chrétienne s'installèrent dans la maison qui leur était concédée. Ils tinrent si peu de place, et firent si peu de bruit, la première année, qu'à peine s'aperçut-on de leur présence. Il en vint trois nouveaux l'année suivante, qui s'adjoignirent à leurs collègues pour cultiver la vigne du Seigneur. La vigne prospéra si bien, qu'ils eurent chez eux, au bout de dix-huit mois, les trois quarts des enfants de Macarée. Ils adressèrent alors une demande au conseil municipal pour obtenir la moitié de l'indemnité allouée au maître d'école. La pétition ne fut point appuyée par M. Trichard en personne, mais par M. le maire qui insinua adroitement aux conseillers qu'avant de prendre cette demande en considération, il fallait juger des résultats qu'avaient obtenus les frères et déléguer une commission pour examiner leur école.

Il présida lui-même l'examen avec une majesté incomparable, les enfants lui récitèrent des fables, et jouèrent un grand drame biblique, qui divertit beaucoup toutes les personnes présentes. A la fin de la séance, un petit garçon lui débita un compliment en vers, où M. le maire était comparé au roi David. Le David de Macarée rendit aux frères leurs compliments, il leur déclara qu'il était satisfait, et composa de son plus beau style un rapport, qu'il lut lui-même au conseil municipal.

Le conseil, émerveillé, vota ce qu'on voulut.

Six mois après, les mêmes frères se plaignirent qu'ils étaient trop à l'étroit dans la maison qu'on leur avait assignée. Ils demandaient que la ville leur achetât une grange qui étaient à côté et dont ils pourraient faire une classe. A ce moment même le maître d'école sollicitait de son côté pour qu'au lieu du vieux bâtiment où il enseignait on lui bâtit une vraie maison, qui fût commode et saine. M. le maire prit en main la pétition des frères ; il présenta un devis qui s'élevait à vingt-deux mille francs. Il fit ressortir l'économie qu'il y avait à acheter un hangar, un petit hangar, qui ne coûterait presque rien. Cette grange appartenait d'ailleurs à M. Trichard, qui serait facile sur le prix.

Le petit hangar fut payé, un peu plus cher qu'il ne valait, et l'on y dépensa quelques milliers de francs pour l'approprier, puis on s'aperçut qu'il était insuffisant, et l'on proposa d'y ajouter un grand bâtiment qui le joignait. Le conseil municipal avait déjà donné trop d'argent pour n'en pas donner encore. On acquit donc le grand bâtiment; on l'arrangea, et on finit, après avoir dépensé trente et quelques mille francs, par avoir une maison d'école, composée de pièces et de morceaux, tandis qu'une toute neuve n'aurait coûté que vingt-cinq mille francs. Il est vrai qu'on fit une économie ; on retrancha au malheureux maître d'école la part de subvention qu'on lui avait laissée.

Ce pauvre homme a gardé quelques élèves,

dont la plupart ne le payent pas ou le payent mal. Il sera un de ces jours forcé de s'en aller, et les frères resteront seuls maîtres de la place.

— Mais, dit Frédéric, comment le conseil municipal n'est-il pas arrêté au moment de commettre une sottise par le contrôle de l'opinion publique? On peut séduire une douzaine d'imbéciles sur lesquels on a autorité ; mais il est plus difficile d'abuser tout un pays sur ses véritables intérêts.

— Est-ce qu'il y a une opinion publique? Les habitants de Macarée n'apprennent les folies de leurs représentants que lorsqu'elles sont votées. Songez donc que les séances du conseil municipal ont lieu à huis clos et que le compte rendu en est interdit par la loi?

— Elle n'a pas le sens commun, la loi!

— Peut-être ; mais elle est la loi ; et tant qu'elle existera, les Trichard auront beau jeu pour mettre nos bourses au pillage. Nous pourrons crier ; mais nous payerons. Car c'est par là que tout finit en France.

— Et ailleurs! ajouta Frédéric en forme de conclusion.

XIV

MESSIEURS LES PRÉFETS, SOUS-PRÉFETS ET AUTRES BIPÈDES DE L'ORDRE ADMINISTRATIF

La première personne que rencontra Frédéric dans les bureaux de la sous-préfecture fut un de ses anciens camarades de collège devenu secrétaire particulier du sous-préfet de Molinchart.

— Ah! parbleu! lui dit l'employé, je t'attendais depuis hier, j'étais bien sûr de te voir arriver.

—Et comment cela? s'écria Frédéric un peu étonné.

— Crois-tu donc, mon cher ami, que nous ne sachions pas tout ce qui se passe dans notre arrondissement? C'est l'A B C D de l'administration en France. Veux-tu que je te raconte, heure par heure, ce que tu as fait à Macarée pendant ces trois derniers jours?

Et le secrétaire du sous-préfet fouilla dans une liasse de papiers qui étaient amoncelés sur son bureau.

— Tiens! lui dit-il, je viole pour toi les secrets de l'État; j'ai tort, car tu es journaliste, et il faut se défier des gens qui ont la mauvaise habitude de conter au public tout ce qu'ils entendent.

Veux-tu que je te dise ce que tu es pour le juge de paix de Macarée? un cerveau exalté, un dangereux brouillon travaillé d'idées libérales et antireligieuses. Tu fais ta société la plus intime des hommes de l'opposition, ce qui est à nos yeux un crime irrémissible. Il faut d'autant plus te craindre que tu entretiens, avec un journal mal pensant, une correspondance assez active.

— Qu'en sait-on? s'écria Frédéric.

— Nous le savons parfaitement, et cela suffit. Quand je dis *nous*, tu comprends, mon ami, qu'il ne s'agit pas de moi. Je n'imagine pas que tu sois un buveur de sang; mais ces rapports que je viens de lire arrivent en droite ligne de chez M. Trichard, ils ont passé par son cabinet. C'est lui qui a fait donner à la maîtresse de poste le bureau qu'elle occupe; le juge de paix est son âme damnée; pour le brigadier de gendarmerie et le commissaire de police, tu penses s'ils sont à ses ordres. Tu viens, je crois, pour t'entretenir avec notre sous-préfet d'un coup de cravache que tu as donné...

— On m'avait tué mon chien!

— On t'avait tué ton chien: la belle raison en vérité! sais-tu ce qui arrivera? Comme tu es journaliste et que tu as quelque fortune, le sous-préfet ne te mettra pas à la porte; il t'écoutera même tout au long avec la politesse la plus exquise. Ton affaire lui est connue; il en écrira, ou plutôt j'en écrirai à M. le préfet, qui ne manquera pas d'ordonner une enquête. Devine qui en sera chargé?

— M. Trichard, peut-être?

— Officiellement, non; il est trop fin pour se mettre en avant; mais c'est lui qui la dirigera, cette enquête; c'est lui qui inspirera le rapport, s'il ne le dicte pas lui-même.

— Mais c'est la tyrannie du Bas-Empire!

— De l'Empire, mon ami, et de la monarchie de Juillet, et de la Restauration, et de tous les gouvernements qui se succéderont en France, tant que les Français ne sauront pas lire, tant qu'ils n'auront pas appris à penser par eux-mêmes et à faire leurs affaires sans le secours de personne. Ainsi donc, mon ami, si tu veux écouter les conseils d'un futur administrateur, ne crie pas ce que tu penses; ne cravache point les agents de police, n'entre point dans les maisons la nuit, mêle-toi le moins possible d'élections qui ne te regardent pas, ne lutte pas contre le pot de fer, toi qui n'es que le pot de terre. Retourne à Paris, et tâche de nous écrire de bons articles, nous les lirons avec plaisir.

Connaissez-vous rien au monde de plus irritant que d'avoir pour soi la vérité, le bon droit, la justice, et de sentir son impuissance? Frédéric se rongeait les poings de fureur, son compagnon de route le vit dans un tel état de surexcitation morale, qu'il le pria de ne point aller, comme ils en étaient convenus, parler au sous-préfet.

— Laissez-moi faire, lui dit Frédéric, après avoir bu un grand verre d'eau; je serai calme et diplomate. Je tiens à causer, une fois en ma vie, avec un sous-préfet.

Il s'attendait à être reçu avec hauteur et morgue. Point du tout; il trouva un homme aimable de trente ans au plus, qui l'interrompit aux premiers mots:

— Oh! vous allez, vous aussi, me persécuter de toutes ces histoires! Voyons! n'avez-vous rien de plus plaisant à me conter? Dites-moi donc ce que devient la petite Cora des *Délassements-Comiques*. Ah! c'était une jolie fille. Paris, voyez-vous, il n'y a que Paris. Que diable suis-je venu faire ici!

L'entretien commencé sur ce ton ne pouvait être fort orageux. Le sous-préfet parla beaucoup du boulevard des Italiens, en homme qui le connaissait; il conta des anecdotes, il fit des calembours.

— Je me rappelle, ajouta-t-il, qu'un de mes anciens *pions* me disait quand j'étais en sixième: « Tenez! monsieur Stanislas, ne vous mettez jamais » maître d'études, *quand bien même que vous en auriez* » la capacité. » Eh bien! je vous dirai, moi aussi:

Ne vous mettez jamais sous-préfet, quand même vous seriez capable de l'être.

La conversation continua longtemps sur ce ton, et revint par une pente insensible à la politique. Frédéric exposa avec chaleur qu'en laissant aux mains d'un seul particulier, qui n'était point un homme de progrès, une autorité absolue, on finissait par engourdir tout un pays dans un sommeil qui était bien voisin de la mort.

— Ma foi, lui dit le sous-préfet en riant, nous ne tenons pas trop à le réveiller. Les gens qui dorment sont les meilleures personnes du monde et les plus accommodantes. Vous ne vous figurez pas comme il est facile de les gouverner.

— Oui, mais elles dorment. En soutenant contre M. Trichard la liste de M. Jaudon, ou plus simplement en restant neutre et en la laissant passer, vous auriez un conseil municipal qui serait l'expression même du pays, qui en connaîtrait les besoins et les vœux, qui mettrait son honneur à les satisfaire.

— Bah ! nous serions au bout de six mois obligés de le dissoudre, et de le remplacer par une commission administrative. Il ne s'accorderait pas avec le maire.

— Mais vous n'auriez qu'à lui laisser choisir son maire. Car il est bien étrange que vous puissiez nommer, pour gouverner la commune, un homme en qui ses concitoyens n'ont pas assez de confiance pour l'élire conseiller municipal. N'est-ce pas là un abus criant ?

— C'est vous que je trouve criant. Vous nous feriez là de belles affaires! Laissez donc aller la machine gouvernementale, et elle ira d'autant mieux que nous ne nous en mêlerons pas, ni vous ni moi. Et maintenant, si vous le voulez, parlons un peu plus sérieusement : vous avez commis là-bas quelques petites légèretés, des folies de jeune homme ; vous sentez bien que je n'attache aucune importance à tout cela ; mais enfin je serai obligé d'en référer à M. le préfet, et vous devez penser que l'administration règlera sa conduite sur la vôtre. Vous êtes homme d'esprit ; vous savez donc ce que parler veut dire.

XV

LETTRE DE GROS-RENÉ,
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU « COURRIER »
A M. FRÉDÉRIC DURAND.

« Paris, bureau de la rédaction.

« MON CHER AMI,

» Nous avons bien ri en lisant l'article que tu viens de nous envoyer. Il est fort plaisant et des mieux réussis. Mais comment veux-tu que nous l'insérions? T'imagines-tu que tout le monde, en France, a les yeux fixés sur Macarée ? Qu'est-ce que Macarée ? Où as-tu pris Macarée? Il n'y a que le dictionnaire des communes pour connaître de semblables trous.

» Ton Trichard me paraît un vilain homme, mais nous avons bien d'autres idées en tête. L'empereur de Chine est mort en buvant de la chartreuse verte ;

cela nous intéresse énormément. Il y a eu une révolte à Mexico ; tu penses que nous ne pouvons pas nous abstenir de faire deux ou trois colonnes sur un événement de cette importance. Nous ne savons pas trop ce que devient Borgès, car ce brigand sans délicatesse nous envoie rarement de ses nouvelles; mais nous nous en passons fort bien. Tu verras que dans le numéro d'aujourd'hui nous lui tuons douze hommes, mais il peut encore servir longtemps ; il faut le ménager. Pillerault voulait qu'on détruisît sa bande entière ; la perte eût été trop grande pour nous. La question du Sleswig-Holstein est plus que jamais à l'ordre du jour ; notre rédacteur en chef en perce les ténébreuses horreurs. On s'agite en Russie, et l'horizon politique se rembrunit de ce côté ; il nous est impossible de ne pas en dire notre sentiment. Le *Times* a prétendu l'autre jour que nous convoitions les bords du Rhin ; nous lui répondons de la belle manière, et lui prouvons, clair comme le jour, que nous sommes en Europe le champion du principe des nationalités.

» Voilà, mon ami, des sujets actuels, des sujets palpitants. Mais tu viens nous entretenir de ce qui se passe en France ! qui veux-tu que ces balivernes intéressent ? Nous n'aurions bientôt plus d'abonnés, si nous nous avisions de leur parler de leurs propres affaires ; si nous nous en allions, comme des chevaliers errants, à travers les provinces, redressant les torts et pourfendant les abus. Le *don quichottisme*

ne mène à rien dans notre pays. Reviens-nous vite, mon bon ; tu te rouilles là-bas ; il y a trop longtemps que tu n'as respiré l'air de Paris. L'atmosphère des départements ne vaut rien à un journaliste.

» La rédaction tout entière te serre dans ses bras.

» GROS-RENÉ. »

XVI

PROPOS DE GUERRE ET PROPOS D'AMOUR

Quand on a vécu longtemps à Paris, on ne comprend guère l'extrême passion que les habitants de la province apportent à des objets qui paraissent misérables en eux-mêmes. On ne s'explique pas facilement qu'ils puissent s'échauffer si fort pour des intérêts qui ne semblent pas valoir qu'on s'en occupe. En réalité, ces objets sont pour eux fort considérables, et ces intérêts ont une grande part dans leur vie. Nous sourions de pitié quand on nous raconte qu'un homme se donne une peine infinie pour être nommé conseiller municipal dans une mince bourgade, et qu'il serait au désespoir de ne pas réussir. Qu'y a-t-il pourtant là d'étrange, si pour lui cette bourgade est

l'univers? Une mouche qui se noie dans un verre d'eau ne fait pas moins d'efforts pour se sauver qu'un marin dont le navire est battu par la tempête dans l'immense Océan.

Frédéric éprouva bientôt par lui-même que les passions qu'un objet excite sont moins en raison de sa grandeur que de l'importance qu'on y attache. Il oublia Paris, et le journal, et les grandes questions politiques, pour les élections municipales de Macarée. Il se sentit le plus violent désir de faire éprouver à M. Trichard un échec éclatant; il y mit un amour-propre que pourront seuls s'expliquer ceux qui ont habité les petites villes. Il composa en quelques heures un mémoire sur l'affaire *Cours-la-Reine*, afin de le répandre dans le public à plusieurs milliers d'exemplaires et d'exciter l'opinion contre ceux qui voulaient ravir cette promenade à la commune.

Il courut chez l'imprimeur, qui, après avoir lu la brochure, la lui rendit en l'assurant qu'il ne trouverait personne pour l'imprimer.

— Comment, personne! s'écria Frédéric. Mais à quoi servent des imprimeurs?

— Ils servent précisément à ne pas imprimer. Je vous ferai observer, monsieur, que la loi, en nous rendant responsables devant les tribunaux de ce qui s'imprime chez nous, nous a donné un droit de contrôle sur les œuvres qu'on nous apporte. Si vous me proposiez un almanach liégeois, un recueil de calembours ou de chansons grivoises, toutes mes presses

seraient à votre service ; mais vous comprenez qu'un pamphlet...

— Un pamphlet ! Y a-t-il dans les vingt pages de ce manuscrit un mot qui blesse la morale ou la vérité.

— Cela ne me regarde pas. Vous êtes homme d'esprit, monsieur, et je ne veux pas faire de grandes phrases avec vous. Je ne vous dirai qu'un mot : ce que vous m'apportez là est un pamphlet, et, qui pis est, un pamphlet contre M. Trichard ; si j'avais le malheur de vous imprimer, on n'oserait pas sans doute me poursuivre en justice, mais dans trois ou quatre mois, sous un prétexte ou sous un autre, on me retirerait mon privilège. Je ne vous engage pas à tenter la moindre démarche auprès de mes confrères de Molinchart, ce serait du temps perdu. Ils auraient autant de peur que moi. Je voudrais bien vous voir, vous qui parlez, si vous étiez à ma place.

Frédéric se retourna vers son père.

— Eh bien ! tu le vois, lui dit-il, c'est en réalité la censure préventive qui est rétablie par ce droit laissé aux imprimeurs de refuser leur ministère pour des motifs dont ils sont seuls juges. On n'ose pas dire en face aux auteurs : Nous vous retranchons la liberté d'écrire des vérités qui nous sont désagréables ; mais on dit aux imprimeurs : Si vous les imprimez, vous aurez affaire à nous. On nous laisse le droit d'avoir une lanterne ; on nous ôte celui de l'allumer. Quel pays ! quel pays !

— Mais au moins, monsieur, dit-il en s'adressant de nouveau à l'imprimeur, je pense que vous ne refuserez pas de nous imprimer notre liste de candidats pour les élections prochaines ?

— Non, monsieur, dit-il, sans aucun doute, si j'en obtiens la permission. Mais veuillez croire que je la demanderai dès aujourd'hui.

— Qu'avez-vous besoin de permission ? N'avez-vous pas lu les circulaires si libérales du ministre de l'intérieur ?

— Oh! le ministre est loin, et M. Trichard est tout près. Ce n'est pas M. le ministre qui me protègera si l'on me tracasse. Je ne connais que le sous-préfet, moi. Il en référera au préfet. . .

— Lequel en référera au sieur Trichard, lequel nous refusera tout net.

— Naturellement. On l'attaque, il est bien juste qu'il se défende. Si M. Jaudon, votre candidat, était dans la position de M. Trichard, soyez sûr qu'il se conduirait comme lui.

— Et dire que cela est peut-être vrai ! pensa Frédéric ; le jour où ce Jaudon aura jeté Trichard par terre, il pourra exercer la même tyrannie dont il se plaint à présent, et il la gardera par les mêmes moyens. Pauvre France ! quand donc commenceras-tu l'apprentissage de la liberté ?

Il rentra fort abattu à la maison.

— Mon Dieu ! lui dit son père, pourquoi te mêles-tu de toutes ces affaires qui ne nous regardent point ?

Je viens pour vivre ici tranquille et planter mes choux, et j'entends parler politique du matin au soir. Que m'importe, à moi, qui soit maire et qui gouverne ? Est-ce que je ne suis pas parfaitement libre ? Est-ce que je ne sors pas quand je veux ? Est-ce qu'on m'empêche de manger à mon aise et à mon heure ? Ne puis-je pas lire le journal qui me convient et causer avec les gens qui me plaisent ? N'est-ce pas là la liberté? On n'a rien autre chose à me demander que le payement de mes contributions ; elles sont un peu fortes, je l'avoue, mais M. Fould nous annonce des économies ; je les attends de pied ferme. Laissons le gouvernement faire sa besogne et faisons la nôtre.

— C'est-à-dire ne faisons rien, répliqua Frédéric. Hélas ! mon cher père, ce sont les gens comme toi qui tuent la liberté. Nous sommes si malades que nous ne souffrons plus de notre mal, et que nous n'en voulons point guérir. On a écrit un livre sur l'indifférence en matière de religion ; il y en aurait un bien beau à faire sur l'indifférence en matière de liberté. Si les bourgeois de 89 avaient pensé comme toi, nous attendrions encore cette fameuse Révolution dont tu parles tant.

— Prends garde, mon cher enfant ! cette farouche haine de la tyrannie pourrait bien n'être qu'un violent dépit d'amour. Nous avons dans le voisinage une Allemande qui n'est pas trop laide, et l'on prétend que tu as un rival.

Frédéric rougit ; il n'avait pas encore avoué à son

père la démarche où il s'était laissé entraîner avec tant d'irréflexion. Il lui conta, d'un air embarrassé et en rougissant un peu la scène de la veille.

— Comment ! s'écria M. Durand, voilà ce que tu as fait hier, et tu t'occupes de politique? Il s'agit de ton mariage, et tu songes à des élections municipales? Tu as le diable au corps. Les jeunes gens d'autrefois étaient moins raisonneurs et plus raisonnables. La manie d'écrire dans les journaux vous a tous gâtés. Eh bien ! reste ici à faire des tripotages, je m'en vais où tu devrais être, chez M. Weber. Il est naturel que je connaisse la personne que tu vas me donner pour belle-fille.

M. Durand père trouva le musicien en train de donner sa leçon. Un grand nombre d'enfants et quelques jeunes hommes étaient assis en face d'un grand tableau chargé de chiffres. Le maître touchait de sa baguette, tantôt un point du tableau, tantôt l'autre, et l'assemblée répondait en chœur par l'intonation demandée.

M. Weber descendit de son estrade en voyant entrer M. Durand et courut au-devant de lui. Il lui serra les mains avec effusion.

— Vous venez bien à propos, s'écria-t-il vous emporterez d'ici une démonstration sans réplique de l'excellence de la méthode. Vous voyez ces messieurs ; il y a trois mois à peine qu'ils ont commencé à apprendre la musique, dont ils ne savaient pas les premiers éléments, et aujourd'hui ils sont

déjà capables de lire à première vue et en partie des morceaux faciles. Ils écrivent sous la dictée. Vous allez voir ; les faits parlent plus hauts que toutes les théories.

— Et comment se porte mademoiselle votre fille ?

— Bien, très bien. Elle a une affreuse migraine, elle est en haut, étendue sur un fauteuil, avec un peu de fièvre. Elle a pleuré hier toute la journée. Ce ne sera rien. Vous savez, les jeunes filles ! Voyons, messieurs, à notre affaire !

M. Durand se vit contraint d'assister à toute la leçon. Il eût peut-être été émerveillé en toute autre circonstance, car il est peu de spectacle plus digne d'intéresser un bon esprit que la vue d'ouvriers qui apprennent et pratiquent, en se jouant, les plus grandes difficultés de l'enseignement musical ; mais M. Durand était de mauvaise humeur.

— Au diable les gens qui sont coiffés d'une idée! dit-il en maugréant. Mon fils oublie sa fiancée pour un sous-préfet, et ce bonhomme préfère à sa propre fille le plaisir de faire des gammes ! Ce monde est peuplé de fous !

Le cours dura une grande demi-heure de plus en l'honneur de M. Durand, qui enrageait ; mais comme tout a une fin en ce monde, M. Weber congédia ses élèves et vint d'un air de triomphe chercher des compliments auprès de M. Durand.

— Peut-on voir mademoiselle Marguerite ? de-

manda celui-ci, au lieu de répondre aux questions du professeur.

— Mais oui, je pense. Tenez ! voici justement le médecin qui arrive.

M. Frétillot accourait, tout hors d'haleine ; à peine entré dans la chambre de la malade, où les deux hommes le suivirent, il se mira dans la glace, rajusta ses cheveux, retoucha son nœud de cravate, et finit par s'approcher de la jeune fille.

— Un peu de fièvre ? cela ne sera rien. Du repos, des tisanes... Eh bien ! comment va la musique, M. Weber ?... toujours beaucoup d'élèves... Ah ! il faudra que le gouvernement adopte votre enseignement !... j'en parlerai au ministre... Je m'intéresse à M. Chevé et à sa méthode... Tant que l'autorité ne l'aura pas reconnue et consacrée, votre M. Chevé se brisera la tête contre les murs... L'autorité ! l'autorité ! je ne connais que cela ! Ah ! monsieur Durand, je crois... j'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer... J'ai lu quelques-uns des articles de M. votre fils... beau génie... beau garçon...

Pulchrioret veniens in pulchro corpore virtus.

On sait encore son Virgile... La camomille très chaude... deux tasses par heure... Je reviendrai demain... Adieu, monsieur Weber... je suis pressé, très pressé... Il faut que j'aille examiner et recevoir une route qu'on vient de terminer...

— Ah ! oui, répondit M. Weber, celle qui conduit à la propriété de M. Trichard.

— C'est cela, une route très utile.

— A M. Trichard ? dit M. Durand.

— A la commune, puisque c'est elle qui l'a payée... J'ai eu assez de mal pour emporter le vote !... Ah ! c'est une lourde charge que d'être maire... J'en suis consolé par l'estime de mes concitoyens... Permettez-vous que je vous accompagne, monsieur Durand ? j'ai à vous parler...

M. Durand tendit la main à la jeune fille, qui la serra avec une ardeur étrange, et l'ancien chef de bureau revint avec le pétulant médecin. M. Frétillot lui parla beaucoup des élections qui se préparaient, et de la nécessité où étaient les bons citoyens de se réunir tous ensemble contre l'anarchie. Puis, passant à des sujets plus particuliers, il lui énuméra tous les désagréments de la maison qu'il venait d'acheter : elle était sujette à reculement, elle avait un fâcheux voisinage.

— En effet, dit M. Durand, j'ai remarqué que le voisin laisse volontiers des monceaux de paille pourrir à sa porte. Mais il me semble que la police pourrait mettre bon ordre à cela.

— Oh ! mon Dieu, non, c'est l'habitude. Vous n'obtiendrez rien en vous plaignant. Votre voisin est un homme très considéré, membre du conseil municipal...

— Votre client, peut-être ?

— Oui, mon client. Son fumier est là depuis si longtemps, qu'il y a prescription. Cette maison, voyez-vous, ne vous convient nullement ; je sais quelqu'un qui vous la payerait volontiers le double de ce qu'elle vous a coûté.

— Et qui donc ?

— Peu vous importe pour le moment. Vous ne sauriez son nom que si la proposition vous convenait. Il est bien entendu que les actions du *Cours-la-Reine*, qui vous ont été transmises avec la propriété, seraient comprises dans la vente.

— Ah ! j'entends, dit M. Durand. C'est de M. Trichard qu'il s'agit.

— De lui ou d'un autre, n'importe. Je serais enchanté d'être à la fois agréable à deux honnêtes gens.

XVII

LES ÉLECTIONS

M. Durand trouva, en rentrant chez lui, sa maison envahie et remplie de gens qui écrivaient des bulletins de vote et recopiaient une courte proclamation. Au milieu d'eux, M. Jaudon et Frédéric, très affairés, distribuaient la besogne et pressaient les travailleurs.

— Hélas! pensa M. Durand, voilà maintenant que je ne suis plus chez moi! ma maison devient un club politique, une agence d'élections municipales.

Il se mit à son balcon et aperçut deux hommes de mauvaise mine qui semblaient faire faction devant sa porte.

— A l'autre, maintenant. Je suis en état de siège !

A ce moment un de ceux qui écrivaient dans la chambre froissa un morceau de papier qu'il avait sali par mégarde et le jeta par la croisée ouverte. Les deux hommes de mauvaise mine sautèrent dessus pour le ramasser, et l'un d'eux monta chez M. Durand.

— Monsieur, lui dit-il, on jette par votre fenêtre des objets de nature à salir les rues et à troubler la tranquillité publique ; je vous dresse procès-verbal.

— Allez-vous-en à tous les diables ! s'écria M. Durand exaspéré. Comment ! vous ne dites rien à mon voisin qui encombre la rue de ses tas de fumier et empeste toute ma maison, et vous me faites un procès pour un méchant morceau de papier.

— Vous vous expliquerez devant le tribunal de police, répondit l'agent d'un ton bourru.

— Ça va bien ! ça va bien ! disait M. Durand en marchant avec agitation dans la chambre. Trois procès en trois jours : un parce qu'on a tué le chien de mon fils, un autre pour avoir fait réparer mon mur qui tombait en ruines, et le troisième pour un chiffon. Mon Dieu ! que suis-je venu faire dans cette galère ?

Quand les proclamations et les bulletins furent copiés, on les réunit en un paquet qu'un des

assistants se chargea d'emporter. Il n'avait pas fait cinquante pas dans la rue qu'un gendarme lui mit la main sur le collet et prétendit le fouiller. L'autre résista ; mais un second gendarme vint au secours du premier, il fallut céder. L'homme livra les papiers qu'il avait sur lui, et les gendarmes le menèrent, séance tenante, sans autre forme de procès, coucher en prison.

Frédéric écumait de colère ; il sella un cheval, et courut au triple galop, à Molinchart, demander justice au procureur impérial. Ce dernier était un homme extraordinairement digne. Il dit que la loi défendait expressément le colportage des écrits et imprimés, de quelque nature qu'ils fussent.

— Eh ! Monsieur, lui dit Frédéric, au cas où la loi, une loi mal faite, vous autoriserait à priver un candidat de tous les moyens de publicité, est-ce un motif pour mettre un homme en prison, sans jugement, contre tout droit ?

Le procureur impérial, se relâchant de sa majesté officielle, prit un air affable, et répondit avec un sourire plein d'aménité :

— Rassurez-vous, monsieur, votre protégé n'y restera pas longtemps. Nous l'élargirons aussitôt que les élections seront faites. C'est une petite leçon que nous voulons donner, en sa personne, aux autres mauvaises têtes de l'endroit. Vous avouerez vous-même qu'elle n'est pas si cruelle. Il

peut se faire que la loi soit outre-passée, mais c'est un petit mal pour un grand bien. Il n'y aurait pas moyen de gouverner si l'on agissait autrement ; la France étoufferait dans une étroite et une inintelligente légalité. Mais entre nous, mon cher monsieur, vous feriez mieux de songer à vos propres affaires. Vous avez sur le corps deux ou trois procès avec lesquels on peut vous mener loin. Savez-vous bien que l'acte de rebellion dont vous vous êtes rendu coupable vous expose à quelques mois de prison, si le tribunal n'use d'indulgence ? J'espère, quant à moi, que cette méchante histoire en restera là ; mais ne nous forcez pas à la réveiller.

Frédéric revint la rage dans le cœur.

— Et voilà, s'écriait-il, comme la France est traitée ! Et nous ne savons rien de tout cela, nous autres Parisiens et l'on nous ennuie quand on nous en parle ! Pourvu que nous ayons un bel Opéra nous nous soucions du reste comme d'un fétu de paille. Nous ne serons jamais qu'un peuple de sauteurs !

Ce qui le frappa, en rentrant à Macarée, ce fut l'aspect pacifique de la ville. On n'eût pas dit que le moment des élections approchait. Nul signe d'agitation dans les rues ; les cafés et les auberges n'étaient ni mieux remplis, ni plus animés qu'à l'ordinaire.

— Serait-il possible, pensa-t-il, que ces élections, qui me font bouillir le sang dans les veines, leur soient indifférentes ? On leur dira qu'il faut voter,

on leur mettra un bulletin dans la main, ils le déposeront dans l'urne, et s'en iront dîner tranquillement. Non, ce peuple n'est pas encore prêt pour la vie politique. C'est à nous à lui ouvrir les yeux, à le pousser par derrière, puisqu'il est incapable de marcher de lui-même.

Il se rendit chez le curé avec M. Jaudon. Ce digne ecclésiastique se défendit de prendre aucune part aux élections qui se préparaient.

— J'ai déjà eu bien assez de tracas, leur dit-il. Toute démarche de moi aurait l'air d'une vengeance ; elle accroîtrait encore la discorde qui règne si malheureusement dans ma paroisse. Je ne puis que prier Dieu pour le succès de votre entreprise.

Le maître d'école se montra plus froid encore.

— Que voulez-vous ? dit-il. Il me reste une trentaine d'élèves qu'on me laisse par charité. Je sais fort bien que le jour où M. Trichard le voudra, il ne m'en demeurera pas un seul ; je ne veux pas mourir de faim.

Les deux alliés rentrèrent à la maison de M. Durand pour compter leurs troupes. Ils virent qu'ils ne pouvaient compter que sur une soixantaine de soldats, tout au plus.

— C'est un nombre dérisoire, dit Frédéric avec amertume. Mieux vaudrait abandonner la partie ; nous n'aurions pas, au moins, le ridicule d'être battus.

— Non pas, répondit M. Jaudon ; se retirer, c'est la pire des tactiques. Il faut, au contraire, combattre jusqu'au dernier moment, fût-on certain de la défaite. C'est un bon exemple pour l'avenir. Nous ne réussirons pas aujourd'hui, mais nous aurons prouvé au moins que nous sommes vivants. « Je » combats, donc je suis, » comme dirait Descartes. C'est la devise de l'homme politique. Il n'y a pas de déshonneur à perdre la partie, il y en aurait un grand à la déserter. Qui sait si dans dix ans...

— Dans dix ans ! s'écria M. Durand père épouvanté. Dans dix ans ! Sachez, mon cher monsieur, que je pars dans dix jours. C'est une affaire conclue. On m'offre de reprendre ma maison...

— Et vos actions du *Cours-la-Reine*, sans doute ? demanda M. Jaudon.

— Et mes actions ? reprit M. Durand. Ma foi, je cède le tout. Je veux retourner à Paris ; c'est le seul endroit en France où l'on vive tranquille, à l'ombre des principes de 89.

— Nous reparlerons de tout cela demain, reprit simplement Frédéric.

Le lendemain était le grand jour ; on ne l'eût jamais deviné à l'attitude de la population. Elle allait à ses affaires comme à l'ordinaire, et comme si les élections ne la regardaient pas. De quart d'heure en quart d'heure, quelques citoyens se présentaient à la porte de la salle, où les délégués du maire attendaient les votants. Les électeurs trou-

vaient au seuil de la salle deux hommes, l'un à droite qui leur donnait un bulletin imprimé sur papier bleuâtre et transparent; l'autre à gauche, qui leur fourrait dans la main un bulletin écrit; ils déchiraient ostensiblement le second, et remettaient le premier à M. le délégué, qui l'examinait à la lumière et le faisait ensuite glisser dans la boîte en sapin que les Français ont appelée une urne par amour de la littérature. Deux ou trois mauvaises têtes s'avisèrent de garder le bulletin Jaudon; quelques gendarmes attentifs eurent l'extrême obligeance de le leur prendre des mains et de le déchirer en petits morceaux. Un enragé résista; il apporta jusqu'au bureau de M. le délégué le bulletin séditieux, mais le président lui demanda s'il ne se trompait point, et cela d'un ton si sévère et d'un air si majestueux, que l'autre hésita.

— C'est bien, vous vous trompiez, lui dit le président avec condescendance.

Il daigna ensuite prendre dans sa propre poche un bulletin imprimé, le plia en quatre, et l'introduisit dans la boîte.

Tout cela se faisait doucement, sans scandale. Seulement quelques curieux observaient ces scènes et en plaisantaient. M. Frétillot était le seul, dans toute cette population, qui se donnât du mouvement; il se multipliait, il pérorait; il remplaçait à lui seul la foule absente. On le voyait à la fois aux quatre coins de la ville. Il entrait dans toutes les

maisons, excitait les paresseux, grondait les récalcitrants, distribuait lui-même des billets, prenait les électeurs par le bouton de leur redingote, les entraînait, et ne les abandonnait qu'à l'entrée de la salle où l'on votait. Il courait comme dix et parlait comme cent.

— Avez-vous voté ?... Allez donc voter !... Il ne vous reste plus qu'une heure pour aller voter !

Il jetait ces mots et d'autres semblables à ceux qu'il rencontrait, et reprenait sa course, puis revenait toutes les heures consulter la liste des votants, il y prenait les noms de ceux qui n'avaient pas encore rempli leur devoir de citoyen, et leur dépêchait des gendarmes ou des agents de police. Il alla lui-même chercher les malades qu'il possédait à l'hospice, leur permit pour ce jour-là un petit tour de promenade, en qualité de médecin, et leur enjoignit, comme maire, d'aller du côté de l'hôtel de ville. Il se mit à leur tête, les accompagna jusqu'à la salle du vote, et confia à un bon gendarme la tâche délicate de les remettre dans leur lit.

Pour M. Trichard, personne ne l'aperçut. Des gens bien informés assuraient qu'il était à Paris, et qu'il y sollicitait du ministre un secours pour réparer le clocher de l'église. Ils ajoutaient que si M. Trichard s'était absenté dans une occasion si solennelle, c'était pour laisser les électeurs absolument libres de leur vote. On l'avait accusé souvent de peser de toute son influence sur le choix de ses

concitoyens ; il répondait à cette calomnie en s'effaçant le plus qu'il pouvait. Ses ennemis avaient fait beaucoup de bruit, répandu partout des calomnies et des pamphlets ; pour lui, il n'opposait rien à toutes les intrigues que la conscience de son bon droit et le souvenir des services qu'il avait rendus.

Frédéric attristé rentra chez lui plein de dégoût.

— C'est donc là le suffrage universel ! dit-il à son père. Et remarque qu'ici les choses se sont très décemment passées. Il n'y a eu, que nous sachions du moins, ni argent donné, ni tonneaux de vin défoncés, ni querelles, ni batailles; les élections de cette malheureuse commune peuvent être proposées comme modèle à toutes les petites villes de France. Et pourtant, qui oserait dire qu'elles ont un sens ? Qui oserait affirmer qu'elles exprimeront les idées du pays? Hélas ! elles n'expriment qu'une chose : c'est qu'au fond la France n'a pas d'idées. Tout cela lui est bien égal. Eh bien ! de quoi te plains-tu? reste donc esclave, misérable peuple, puisque tu ne sais ni ne veux être libre.

XVIII

CONCLUSION

Je crains bien que mon héros ne plaise point aux femmes, et ne leur semble fort ridicule : il s'enflammait pour des idées abstraites ; il y oubliait sans cesse ses intérêts et même ceux de son amour. Mais je n'y puis que faire : il n'est pas le seul, grâce à Dieu, en notre temps, pour qui l'amour n'ait été qu'un des accessoires les plus médiocres de la vie, et dont le cœur ait plus souvent battu pour la liberté que pour les femmes.

Frédéric demeura quelques heures à voir le dépouillement des votes. Quand par hasard un bulletin portait le nom de Jaudon, on l'escamotait ou on cherchait à l'annuler. Tantôt le nom était mal écrit ;

tantôt c'est le prénom qui manquait, et bien qu'il n'y eût qu'un Jaudon dans la ville, cet oubli donnait lieu à de graves contestations, à la suite desquelles on supprimait le bulletin, par respect pour la légalité et le droit strict.

— Pas d'équivoque, disait le maire, tout doit être net et franc à Macarée.

Cette honteuse comédie finit par le lasser. Il quitta son allié, qui restait ferme au poste, et s'en alla demander des nouvelles de Marguerite. Elle avait donné ordre qu'on le fît monter et qu'on le laissât seul avec elle dans sa chambre. Il la trouva beaucoup plus mal qu'on ne le lui avait dit, et fut effrayé de voir ses yeux agrandis par la fièvre. Il lui toucha la main ; le pouls était sec et brûlant.

— Je vous remercie, mon ami, lui dit-elle, d'être venu me voir une dernière fois.

— Une dernière fois ! s'écria Frédéric.

— Laissez-moi parler. Ce ne sera plus pour longtemps encore ; je sens que dans quelques heures tout sera fini pour moi ; personne ne s'en doute, et mon pauvre père moins que personne ; mais je connais mon état.

Frédéric se demanda si elle n'avait point le délire. Les yeux de Marguerite brillaient d'un éclat extraordinaire, mais elle paraissait avoir tout son bon sens.

— Vous m'avez demandée en mariage, reprit-elle ; vous êtes noble et bon. Je vous ai aimé dès que je

vous ai vu ; c'était, vous le savez, auprès de ce malheureux dont la jambe était cassée. Il y avait tant d'indignation et de pitié dans vos regards! Vous avez parlé le lendemain du *coup de foudre*. Hélas! je l'avais senti, ce coup de foudre! j'en avais été frappée, et j'en meurs.

— Et pourquoi ne seriez-vous pas ma femme?

— Je ne puis pas être à vous ni à un autre, ajouta-t-elle avec une grande énergie. J'ai trompé mon père; c'est bien assez de mensonges comme cela; ne m'interrogez pas. Il me serait impossible de vous rien répondre. Je suis une misérable. J'aurais pu vivre heureuse, honorée; j'ai tout perdu par ma faute.

Frédéric hésitait à comprendre.

— L'infâme! murmura-t-il, car il devinait qu'il s'agissait de Trichard fils.

Marguerite lut le mot sur ses lèvres plutôt qu'elle ne l'entendit.

— J'aurais dû me garder moi-même. Ah! on est toujours puni de ses fautes, et c'est juste.

— Mais lui! s'écria Frédéric, pourquoi ne vous rendrait-il pas l'honneur qu'il vous a pris?

— Jamais, jamais! répondit-elle. Je le méprise et je le hais. Plutôt mourir! Pardonnez-moi, mon ami, si je vous fais quelque chagrin. C'est bien mal reconnaître la joie que vous m'avez donnée, mais ne quittez pas la maison de la nuit. Je veux vous serrer la main avant le grand départ.

Mais pourquoi nous arrêter sur ces scènes cruel-

les? La pauvre fille, comme elle l'avait prédit, expira vers le matin. M. Frétillot arriva juste au moment où elle venait de rendre l'âme, et il annonça au père Weber que la liste Trichard avait passé à l'unanimité.

On avait même compté plus de billets dans l'urne qu'il n'y avait de votants. Le chapelain, qui se trouvait là, reconnut le doigt de Dieu dans cette multiplication mystérieuse.

Trois jours après, MM. Durand père et fils prenaient la diligence et repartaient pour Paris. Ils avaient cédé presque pour rien leur maison et les actions qui en dépendaient à M. Jaudon. Il leur semblait moins cruel de perdre quelque argent que de prêter les mains aux projets de M. Trichard. Le père Weber vint les rejoindre quelques mois après; c'est un des plus ardents propagateurs de la méthode Galin-Pâris-Chevé. Il donne des leçons de musique et fait des cours dans le faubourg Saint-Marceau. Les musiciens le traitent d'ignorant et de barbare, parce que la méthode qu'il enseigne est persécutée. Le jour où elle deviendra officielle, ils le regarderont comme un grand homme. Il se console des injures en formant de bons élèves.

Pour Frédéric, il s'est rejeté dans la vie active et dans le journalisme militant. Il a formé des relations nombreuses avec les gens de province; il étudie les questions qui les intéressent; il espère bien les traiter un jour, quand il sera permis d'écrire la

vérité et quand on aura quelque chance de la faire lire au public. Hélas ! le moment n'est pas encore proche, et nous en serons longtemps encore aux phrases de M. Durand père sur les principes de 89.

HENRI PERRIER

I

MON AMI PERRIER

Il y a cinq ou six ans j'habitais Grenoble, une jolie ville du Dauphiné, à qui l'annexion récente de la Savoie vient de rendre quelque importance. Je ne m'y amusais que médiocrement, car les fonctionnaires qu'on envoie en province y portent un certain goût d'ennui qu'ils trouvent pleinement à satisfaire.

Je n'avais d'autre plaisir que la promenade, qui est vraiment délicieuse dans les environs de Grenoble. Les montagnes du Dauphiné, que les Français ne connaissent point parce qu'elles sont en France, seront découvertes un beau jour par quelque Anglais las des paysages de la Suisse. On

s'apercevra alors qu'il n'y en a guère au monde de plus pittoresques et de plus variées. Elles offrent à chaque pas les plus beaux aspects, et les plus différents. On peut y achever en vingt-quatre heures son voyage de Suisse et d'Italie.

Je fis partie avec quelques camarades de m'en aller un dimanche visiter les *gorges d'Engins*. Les gorges d'Engins seraient aussi connues que la vallée de Tempé si elles avaient eu le bonheur d'être chantées par Virgile. Figurez-vous un défilé sinueux, long de trois kilomètres, entre deux rangs de montagnes. La route a été creusée dans la pierre, au flanc même du rocher; au fond de la gorge coule le Furon, qui, en dépit de son nom terrible, n'est qu'un joli petit ruisseau bien clair, bien transparent. Il roule son eau avec bruit sur le gravier, et répand dans ces lieux une aimable fraîcheur. A droite et à gauche se dressent d'énormes rochers, les uns couverts d'une végétation sombre, les autres lisses et nus. Ils se resserrent parfois, comme pour enfermer le voyageur entre les murs d'une citadelle gigantesque ; ailleurs, ils s'élargissent brusquement et ouvrent aux yeux un coin de prairie verte semée de fleurs de pourpre. Le soleil ne pénètre que par échappées dans ces profonds replis de terrain. Sa lumière tombant à plein sur certaines parties de rochers en accentue la physionomie d'une façon bizarre. Ces contrastes, qui se succèdent incessamment, étonnent l'imagination et renouvellent la curiosité.

Nous arrivâmes à la gorge après quelques heures de marche. La conversation, qui jusque-là avait été bruyante et gaie, s'arrêta insensiblement. Nous suivîmes la route dans un silence qui n'était troublé que par de rares exclamations. Les grands spectacles de la nature aecablent l'homme du sentiment de sa petitesse. Son âme violemment frappée se replie sur elle-même ; elle écarte tous les vains bruits du monde pour mieux jouir de ces grandeurs qui la confondent. Il faut être un Parisien endurci pour causer de théâtre sur une belle plage en face de ia mer, au clair de la lune qui tremble sous les flots.

Le soleil, qui nous avait tenu fidèle compagnie durant toute la matinée, commença à s'obscurcir dans les premières heures de l'après-midi. Le vent sauta de l'est à l'ouest et nous souffla au visage un air tiède et mou. De gros nuages se formèrent avec une rapidité extraordinaire, et pendirent lourdement sur nos têtes. Nous revînmes précipitamment sur nos pas. Il s'agissait de gagner un abri avant que l'orage éclatât. Nous voulions, s'il était possible, arriver au *Pávillon de Bellevue*, une digne auberge que nous connaissions pour nous y être arrêtés quelquefois dans nos courses des montagnes.

Nous traversâmes au pas de course le petit village de Jaux, et nous nous précipitâmes comme un ouragan dans l'hôtellerie, juste au moment où les gouttes commençaient à tomber, larges comme des pièces de dix sous. La maîtresse du lieu nous ap-

porta un vaste saladier où s'élevait une pyramide de morceaux de sucre, dont le pied trempait dans l'eau. Elle y versa trois bouteilles d'un petit vin clairet qui n'avait pas l'air désagréable, et remplit nos verres de ce mélange. Si jamais vous êtes pris dans la montagne par une bonne pluie, je ne vous recommande pas une autre boisson. Cela vaut tous les grogs du monde.

Nous n'étions pas depuis dix minutes dans l'auberge que de lointains éclats de rire nous annoncèrent l'arrivée d'une autre troupe. La porte s'ouvrit au même instant, et nous vîmes entrer quatre hommes ou plutôt quatre fleuves en costume d'officier, petite tenue. Je connaissais l'un deux, qui était lieutenant en garnison à Grenoble. Il vint à moi, me serra la main et me présenta ses compagnons de route. C'étaient trois officiers piémontais, de passage dans le Dauphiné. Il y en avait deux fort jeunes qui riaient de tout leur cœur, en secouant leurs cabans chargés de pluie; le troisième me parut plus âgé : il pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans, et portait les insignes de capitaine. Il demeurait impassible sous les torrents d'eau qui coulaient de sa barbiche et de ses cheveux, comme le juste d'Horace sous les ruines du monde. Il dépouilla méthodiquement son manteau, qu'il étendit sur une chaise, bourra sa pipe sans dire un mot, et se mit à fumer en regardant la pluie qui tombait.

La connaissance fut bientôt faite avec les autres. On rapporta un second saladier, et nous demandâmes des cartes. Celles qu'on nous offrit étaient si noires et si grasses, qu'il semblait que dix générations de montagnards y eussent laissé l'empreinte de leurs doigts ; nous n'aurions pas osé les toucher avec des pincettes. Il fallut bien causer pour tuer le temps. La conversation tomba naturellement sur l'état militaire. Un de ces jeunes sous-lieutenants piémontais nous conta fort agréablement un duel où il avait assisté comme témoin.

On se mit à parler des affaires d'honneur. L'un de nous se permit de trouver étrange, qu'après avoir fait une sottise ou dit une injure, on la réparât suffisamment par un bon coup d'épée. La discussion prit feu là-dessus. On s'échauffa de part et d'autre ; on cria beaucoup, l'officier français un peu plus fort que nous. Il exprima pourtant des idées qui me parurent d'assez bon sens.

— Le duel, nous dit-il, n'a été imaginé que pour venger des outrages que la loi n'atteint pas. Un homme vous insulte d'un mot blessant, d'une allusion, d'un regard. Devant quel tribunal irez-vous l'assigner en réparation d'honneur ? Vous remplacez le coup de poing du rustre par le coup d'épée de l'honnête homme. Vous vous faites justice, parce que vous n'avez point de justice à attendre de la loi. Un mari trompé ne peut obtenir réparation qu'en publiant son déshonneur; la loi est impuissante à

le venger autrement. Il se venge lui-même ; rien de plus naturel. Si le duel s'en va peu à peu de nos mœurs, ce n'est pas que nous soyons moins braves, ni moins chatouilleux que nos pères, c'est que la justice a le bras plus long et atteint plus de cas. Le duel recule à mesure que la loi marche en avant. Il est fort probable qu'il ne disparaîtra jamais de l'armée, parce que les soldats forment un peuple à part et qui vit hors la loi. Nous avons pourtant, nous aussi, notre code, un code d'honneur, dont les règles sont plus étroites que les lois du vôtre. Toute action qui en est justiciable ne doit plus l'être du duel. Croyez-vous que je me battrais avec un misérable qui eût triché au jeu, qui eût volé, ne fût-ce qu'une tête d'épingle, qui eût parjuré sa foi de soldat ? L'homme qui a une tache dans sa vie s'est fermé pour jamais tout recours au duel. »

Ces derniers mots renouvelèrent la discussion. Je repris la parole :

— Eh quoi ! lui dis-je, êtes-vous si sévère ? pensez-vous qu'il suffise d'un acte indélicat ou coupable pour déshonorer toute une vie sans retour ? N'admettez-vous pas qu'il puisse y avoir pour l'âme la plus ferme des jours d'entraînement ? La conscience a ses éclipses. Rappelez-vous cette singulière histoire que conte Rousseau dans ses *Confessions*. Il avait dérobé un ruban...

— Rousseau avait l'âme d'un laquais.

— Et le génie d'un grand homme. On voulait

savoir où ce ruban avait passé. Il chargea une pauvre fille innocente de la faute qu'il avait commise. Il soutint son dire avec une impudence infernale, la fit chasser, et pleura soixante ans ce moment d'erreur. Comment fut-il poussé à imaginer cet odieux mensonge, à se préparer des remords éternels ? Il n'en sait rien lui-même, il ne se comprend pas ; c'est une courte défaillance du sens moral, un instant de folie. Qui oserait dire qu'il n'aura jamais dans sa vie un de ces instants-là ?

— Moi ! pardieu ! s'écria mon jeune officier. Les hommes qui ont eu quelqu'une de ces faiblesses ressemblent aux chevaux qui se sont une fois couronnés : ils peuvent avoir les jambes très solides, mais ils portent éternellement la marque de leur chute, et l'on s'en défie toujours. Si j'avais connu l'histoire de Rousseau, et qu'il fût venu familièrement chez moi, je n'aurais pas laissé traîner mon argent sur ma table. Ses remords d'un moment ne m'eussent point rassuré snr la délicatesse de sa conscience, j'aurais eu peur d'une nouvelle éclipse. Un homme qui a failli peut encore être un honnête homme ; je ne discute pas là-dessus. Ce n'est plus à coup sûr un homme d'honneur.

Le vieux capitaine, qui ne s'était point encore mêlé à la conversation, tira lentement sa pipe de sa bouche :

— Vous êtes jeune, mon ami, lui dit-il, et, comme

tous les jeunes gens, extrême dans vos opinions. Vous apprendrez de la vie à beaucoup pardonner. Je sais une histoire...

A ce mot, ce fut un cri général. Nous nous rapprochâmes tous de la fenêtre où il était resté assis. Il secoua la cendre de sa pipe sur le bout de sa botte, caressa deux ou trois fois ses moustaches, et commença son récit. Nous nous mîmes en disposition d'écouter de toutes nos oreilles. La pluie tombait toujours et fouettait les vitres de la croisée. Nous apercevions, comme à travers un voile d'eau, le Saint-Nizier coiffé de noirs nuages. Nos yeux plongeaient en bas sur le Furon, qui court tout écumant, au fond de la vallée, entre des rochers chauves et mornes. Le vent nous apportait, par rafales, le sourd grondement de ses cascades. Si jamais vous contez quelque lugubre histoire de brigands, je ne souhaite pas aux yeux de vos auditeurs un paysage plus triste et mieux accommodé à votre récit.

— C'était, nous dit-il, en 1834. J'entrai à l'Institut militaire. L'Institut militaire est à peu de chose près chez nous ce qu'est votre École polytechnique. J'avais alors quelque chose comme vingt ans et demi. Cela ne me rajeunit point. Je ne puis jamais me rappeler cette époque sans un certain plaisir. J'étais ambitieux et ardent; rien ne me semblait impossible. Je me voyais déjà général, vainqueur des Autrichiens, libérateur de l'Italie, et qui sait?

peut-être roi ; on fait de beaux rêves à cet âge. Vous voyez où ont abouti ces espérances : je suis capitaine, j'ai des rhumatismes, et vais prendre ma retraite, qui me sera payée s'il plaît à Dieu.

J'avais pour ami intime un brave garçon nommé Perrier, qui fut reçu à l'Institut militaire la même année et à peu près dans le même rang que moi. C'était un cœur d'or ; nous nous étions beaucoup liés au collège, et je puis dire que je n'ai jamais serré de main plus loyale. Je connaissais sa famille, car j'étais allé passer toutes mes vacances chez son père, qui habitait un petit village à quelques lieues de Turin. M. Perrier était un homme tout rond, qui faisait valoir une ferme assez étendue. Il avait de bon vin dans sa cave, et ne haïssait pas qu'on lui fît fête ; instruit d'ailleurs, et sachant par cœur les plus beaux vers de Dante, qu'il aimait à nous réciter ; je me souviens encore de sa voix, une belle voix de basse, étoffée et mordante, qui emplissait l'oreille et sonnait au cœur.

Madame Perrier était dévote ; mais une bonne dévote, et qui m'eût converti, Dieu me pardonne, si j'avais dû vivre auprès d'elle. Elle accomplissait à petit bruit tous ses devoirs religieux, sans ostentation ni aigreur ; sévère à elle-même, tolérante et douce pour tout le monde ; son plus grand chagrin était de voir que son fils n'entrât point dans ses sentiments : le fait est que Perrier ne croyait ni à Dieu ni à diable ; un franc athée. Sa mère ne le

tourmentait point là-dessus ; elle savait que c'eût été perdre sa peine, et elle craignait de lui rendre fâcheux le séjour de la maison. Mais je suis sûr qu'elle priait de tout cœur le bon Dieu en son particulier.

Il faut tout dire aussi : Perrier allait à la messe pour lui faire plaisir ; c'était un bon fils. J'y allais avec lui, le diable m'emporte. Je me serais jeté au feu pour cette femme-là, tant elle était prévenante, douce, tant elle répandait autour d'elle une joie tranquille. Si toutes les dévotes étaient ainsi faites, on deviendrait dévot, sans s'en apercevoir, pour leur être agréable.

Je ne devrais pas vous parler de la fille, qui n'a rien à faire à mon histoire. Mais c'était une si jolie blonde, toute mignonne et déjà formée, avec les grâces de l'enfance et l'éclat de la jeunesse ! Je n'ai jamais vu de plus belle peau, ni de teint plus transparent. J'en devins éperdument amoureux ; je l'aurais peut-être épousée, si mon pauvre Perrier eût vécu ; il aurait plaidé pour moi. Mais rien ne m'a jamais réussi ; elle est aujourd'hui mariée avec un ingénieur civil ; elle a deux enfants, dont une petite fille qui lui ressemble, moins jolie qu'elle pourtant : il lui manque ces petites taches de rousseur qui donnent tant d'agrément à la physionomie.

Vous ne sauriez croire comme toute cette famille vivait unie : père, mère et fille, tout le monde adorait mon ami, et il m'en revenait quelque chose. On

se mettait en quatre pour nous recevoir quand nous arrivions après notre année d'études. C'était une fête de tous les jours. J'ai fait là de fameuses parties de chasse. M. Perrier était fort allègre malgré ses cinquante-cinq ans ; il avait bon pied, bon œil, tirait bien et ne s'en cachait pas.

Son fils ne lui ressemblait guère en cela. Henri n'aimait point les exercices du corps ; il y était maladroit. Il avait la vue courte, et ne touchait guère un objet qu'il ne le cassât. Il n'avait jamais tenu un fleuret de sa vie, et n'était heureux qu'au milieu de ses livres, qu'il lisait sans cesse. C'est là un goût singulier pour un homme qui se destinait à l'état militaire. Les soldats ne sont pas grands mangeurs de papier imprimé. Mais je n'ai jamais su pourquoi Henri avait choisi ce métier plutôt qu'un autre. On lui avait dit dans son enfance qu'il avait la vocation des armes ; il l'avait cru. On l'avait ensuite fourré dans une classe de mathématiques ; il s'était laissé faire. Une fois jeté dans ce chemin, il avait suivi tout droit, par l'unique raison qu'il eût fallu en sortir ; la plupart des hommes n'ont pas d'autre vocation.

Il savait tout ce qu'il faut de mathématiques pour entrer à l'Institut. Mais les sciences n'étaient point son goût dominant. Il s'occupait avec passion d'études philosophiques ; il me parlait toute la journée de l'*être* et du *non être*, et d'un tas de fariboles où je n'entendais goutte. Il y mettait une ardeur incroyable. Il avait l'extérieur froid et lourd,

mais c'était une âme de feu. Je ne pense pas qu'il eût beaucoup d'idées à la fois ; mais quand il en avait une, il la couvait silencieusement, il s'échauffait pour elle, et on ne la lui eût arrachée qu'avec la vie. Il était à la fois têtu comme un Piémontais et passionné comme un Italien.

Il haïssait les prêtres, comme les dévotes aiment leur curé, avec transport. Il n'en parlait que les poings serrés. La vue d'une robe noire le jetait dans des accès qui eussent été de fort mauvais goût en France, où le clergé n'est pas maître. Je me rappelle qu'une fois sa mère me prit à part et me supplia, avec larmes, de tout faire pour le ramener à des idées meilleures. J'en ris encore ; moi, convertir Perrier ! Elle craignait, la digne femme, qu'il ne tournât mal. Elle ne pouvait comprendre qu'on ne devînt pas un coquin après avoir cessé de croire aux prêtres.

Elle se trompait bien. Perrier fût resté honnête homme rien que pour leur faire pièce. Il avait le fanatisme de l'irréligion.—Il faut leur prouver, me disait-il, qu'on peut se passer d'eux, et demeurer dans la vertu sans avoir leur bras pour appui. Ils vendent des leçons de morale; montrons à ces gens-là que nous la savons aussi bien qu'eux et que nous la pratiquons mieux; que nous sommes plus délicats sur les choses de l'honnêteté, et qu'il est possible de faire le bien, sans rien attendre de leur bon Dieu, par respect pour soi-même.

Il m'a dit bien souvent qu'au moment de commettre un acte douteux ou de lâcher une parole imprudente, il avait été arrêté par cette seule pensée : « Je m'en vais faire plaisir aux robes noires. » Son antipathie pour eux était la règle de sa conscience. Vous comprenez bien que cette préoccupation bizarre le rendait aussi susceptible pour ses camarades que pour lui-même. Notre école n'était pas en odeur de sainteté dans la ville. Non que nous fussions tous des impies par principe, — du diable si j'ai jamais pensé à toutes ces questions ! — mais on est jeune, emporté, on ne songe guère à Dieu, dont on ne croit point avoir affaire. Les dévots eussent été ravis de nous prendre en faute ; ils en auraient tiré leurs conclusions. Aussi le moindre incident qui eût pu compromettre l'un de nous jetait mon ami dans un violent désespoir. Il gardait l'honneur de l'Institut avec le soin jaloux d'un amant qui veille sur sa maîtresse.

Parmi ceux qui avaient été reçus à l'école la même année que nous se trouvait un certain La Rozeraie, fils d'une vieille famille de la Savoie. Il était le dernier de la promotion. On assurait qu'il n'avait été admis que par faveur, et même par ordre. Il se trouvait, disait-on, le quatre-vingt-cinquième sur la liste des admissibles, et le nombre des élèves était fixé à quatre-vingts. Un examinateur avait insisté avec force pour qu'au moins on ajoutât avec son nom les quatre autres qui devaient

passer devant lui par ordre de mérite. Il paraît que la commission, pressée par de hautes influences, avait passé outre et l'avait inscrit quatre-vingt-unième. Le fait était-il vrai ? je n'en ai jamais rien su pour ma part. Il était probable. La Rozeraie appartenait à une famille qui avait un grand crédit, quoiqu'elle fût pauvre. Il était petit-neveu d'un ancien ministre, noble comme le roi, et déjà connu par un grand étalage de piété. Il disait le rosaire matin et soir.

En voilà plus qu'il n'en fallait pour échauffer la bile de mon pauvre Perrier. Il va trouver les élèves les plus influents de l'année précédente, leur expose l'affaire, et les prie de convoquer l'École pour qu'elle décide, à la pluralité des votes, s'il était de son honneur de se prêter à une injustice criante, s'il ne fallait pas demander sa démission à celui qu'il regardait comme un intrus.

Il y avait par bonheur dans cette réunion de jeunes gens quelques têtes sensées et froides. Ils firent observer que les faits n'étaient pas constants ; qu'on ne pouvait s'engager à la légère dans une démarche aussi délicate, qui n'aurait assurément pas l'approbation du général commandant l'École; que si La Rozeraie refusait sa démission, comme cela était vraisemblable, il ne resterait aucun moyen de lui forcer la main ; qu'il était enfin inutile de fournir un prétexte à des duels dont l'issue pouvait être regrettable.

Ces raisons étaient bonnes ; Perrier s'y rendi en frémissant; mais il n'en fit pas meilleur visage à La Rozeraie. L'autre n'y sembla point prendre garde ; il vécut avec nous comme s'il ne s'était rien passé. C'était un grand, beau garçon, très brun, l'œil noir et dur. Il n'y avait rien d'attirant dans sa physionomie, qui était impérieuse. Je ne lui ai pas vu un seul ami intime, et je ne sais pas même s'il en sentait le besoin. L'amitié veut une certaine ouverture de cœur qui me paraissait lui manquer. Bon compagnon du reste, bien découplé, hardi, cultivant l'escrime avec passion ; personne ne maniait une épée avec autant d'adresse. Il était avec nous tous sur un pied d'excellente camaraderie ; il n'y avait guère que Perrier qui lui eût gardé rancune ; mais il n'en témoignait rien.

Chacun de nous avait en ville une maîtresse qu'il allait voir les jours de sortie. C'étaient en général des amours qui n'exigeaient pas grand mystère. Nous en causions entre nous en toute liberté, et les plaisanteries allaient leur train. La Rozeraie ne prenait jamais part à ces conversations. Quand on le pressait là-dessus, par manière de raillerie, il répondait froidement que ses principes religieux lui défendaient ces sortes de plaisirs. Sa réserve nous semblait étrange dans un homme de son âge. Mais tel est l'empire de la logique sur de jeunes esprits, qu'au fond, tout en nous moquant de lui, nous l'en estimions davantage, pour être

conséquent avec ses idées, quelles qu'elles fussent.

Un soir, j'avais besoin de lui parler ; j'entrai dans la cellule qui lui servait de chambre. Il paraissait dormir du plus profond sommeil. Je l'appelai ; il ne se réveilla point. Je m'aperçus, en le secouant, qu'il n'était pas dans son lit, qu'il avait mis à sa place, pour tromper les surveillants, un traversin habillé et coiffé de nuit. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute l'école. On guetta l'ami de La Rozeraie. A onze heures du soir, quand toute la maison était endormie, il ouvrait sa fenêtre, et descendait d'un troisième étage, à la force du poignet, s'aidant des barreaux des persiennes et des accidents de la muraille. C'était un miracle qu'il ne se fût pas vingt fois cassé le cou. Il tombait dans un jardin, escaladait le mur de clôture, et sautait enfin dans la rue.

Où allait-il ? chez une femme sans doute ; on voulut le savoir. Ce fut moi qui me chargeai de le suivre. J'étais après lui le plus agile et le plus robuste de l'École. A peine arrivé dans la rue, il prit sa course, et moi par derrière, rasant les murailles pour n'être pas vu. Après bien des tours et détours, il s'arrêta devant une maison que je connaissais bien. J'avais alors pour maîtresse une petite ouvrière, nommée Rosita, qui m'adorait, un ange, monsieur ! C'était précisément la maison de mon ange lui-même. La porte de la rue était entre-

bâillée ; je vis se pencher au dehors une figure de femme ; c'était mon ange lui-même.

Mon parti fut pris en un instant. Ils avaient quatre étages à monter, et les amoureux ne montent pas vite. Je connaissais un autre chemin, par où je m'étais sauvé plus d'une fois quand la mère nous surprenait. Je m'introduisis par une lucarne, qui ouvrait sur un escalier de service, je grimpai lestement ; la porte de la chambre était ouverte comme je l'avais bien prévu. Je la fermai soigneusement et m'installai près d'un bon feu, où je me mis à bourrer ma pipe.

Cinq minutes après, j'entendis nos deux tourtereaux, qui arrivaient devant la porte et trouvaient visage de bois. Je devinai leur désappointement aux lambeaux de leur conversation que je pouvais saisir à travers la cloison :

« — Oh ! mon Dieu ! s'écria mon ange, le vent a fermé la porte.

» — Eh bien ! dit une voix plus mâle, et la clef ?

» — Mais je ne l'ai pas, mon ami.

» — Comment allons-nous faire ? »

Et là-dessus des plaintes, des reproches, des justifications, mêlés de quelques jurons très énergiquement accentués. Je me frottais les mains tout bas en riant.

« — Mais ce n'est pas ma faute, mon ami, disait la jeune fille.

» — Eh ! pourquoi n'as-tu pas pris la clef ?

» — Est-ce que je savais ?

» — Nous ne pouvons pourtant pas passer la nuit... sur ce paillasson. »

Tout cela entrecoupé de silences et de bruits de baisers qui ne me disaient rien de bon. Mais je suis philosophe, et les anges n'ont jamais compté pour beaucoup dans ma vie.

« — Je m'en vais aller demander un lit à ma cousine, dit la voix flûtée de Rosita.

« — Et moi ! il faut que je m'en retourne, reprit l'autre d'un ton bourru. Maudite porte !

Et il y donna un grand coup de pied, qui l'ébranla violemment.

« — Entrez ! » criai-je.

Il se fit un long silence derrière la porte. J'allai l'ouvrir :

« — Tiens ! c'est La Rozeraie ! mais entre donc, mon ami. Mademoiselle, donnez-vous la peine d'entrer. A quoi dois-je l'honneur de votre visite ? »

Non, vous n'avez jamais vu de figure plus renversée. L'étonnement les avait rendus stupides. Rosita se remit la première ; elle passa rapidement près de moi :

« — Pas un mot, me dit-elle à l'oreille, je t'en supplie. Il me tuerait. » Et elle mit un doigt sur sa bouche en me jetant un regard de supplication.

Je suis bête avec les femmes. Ses yeux m'émurent; j'avais une belle occasion de faire une scène,

je consentis à ne m'en point servir. Je pris La Rozeraie par le bras :

« — Allons! lui dis-je, il est l'heure de rentrer, rentrons ensemble. »

Il était anéanti, il se laissa faire, descendit l'escalier, sans mot dire, avec un air farouche. Sa mauvaise humeur ne faisait qu'exciter ma gaieté. Je me mis à le railler sur ses prétentions à la vertu; les mots piquants tombaient dru comme grêle.

« — Écoute; me dit-il enfin, si demain par malheur tu contes un seul mot de cette scène à l'École !... Et il acheva sa phrase par un geste de menace.

» — Ah! c'est ainsi que tu le prends! Eh bien ! aujourd'hui même tous nos camarades sauront ton histoire. Crois-tu donc que j'aie peur de toi?

» — Il me serra le bras avec une violence extraordinaire, et d'une voix singulièrement émue :

» — Je t'en prie, je t'en supplie, me dit-il. Il y va de mon avenir; il y va de ma vie tout entière.

» — Allons donc !

» — Oui, de ma vie. Apprends mon secret. Je suis sûr en te le confiant de le mettre en bonnes mains. Cette fille de chez qui nous sortons, cette Rosita est ma maîtresse, je te l'avoue; mais je ne l'aime point; comment pourrait-on aimer ces sortes de créatures? Il n'y a point d'amour sans estime. J'aime ailleurs. Tu connais, au moins de nom, mademoiselle de La Rovère; tu l'as peut-être vue se promener au Cours, dans son équipage; tu sais alors qu'il n'y a pas à

Turin ni au monde de plus beau visage ni de mains plus petites. C'est elle que j'aime et j'en suis aimé. Nous avons échangé des serments qui nous lient à tout jamais l'un à l'autre. Le jour où je serai reçu officier, je dois la demander à son père, qui se laissera toucher par mon amour et par ses prières. S'il refuse, il ne me restera plus qu'à me brûler la cervelle. Tu sens quel tort peut me faire l'aventure de cette nuit si elle vient à s'ébruiter. C'est une folie sans doute ; mais n'en as-tu jamais fait ? Est-il si étrange, à notre âge, d'aimer passionnément une femme, et de se laisser aller avec une autre ? »

Il ajouta de si beaux discours et de si pressants, me parla de ses amours et de ses espérances en termes si persuasifs, me décrivit la jeune fille qu'il aimait avec un enthousiasme qui me parut si vrai, que je fus réellement touché : je suis bête avec les hommes. Je lui jurai de ne rien dire, de ne point compromettre un mariage qui devait faire le bonheur de toute sa vie.

Vous pensez bien que ce secret me pesait d'une terrible manière ; je fus héroïque avec tous nos camarades ; j'eus le courage de leur déclarer que je ne savais rien. Mais je ne pus me taire avec Perrier. Un mot lâché trop vite en amena un autre, et de fil en aiguille je finis par lui tout conter. Quand j'en vins au serment que j'avais fait :

« — Tu as eu tort, me dit-il fort sérieusement, d'avoir manqué à ta promesse. Je t'engage à la tenir

désormais, et je puis t'assurer que pour moi je la respecterai toujours. Mais je suis bien aise de voir que je ne m'étais pas trompé : ce La Rozeraie n'est qu'un misérable. »

Je me récriai sur ce mot.

« — Il n'aime point mademoiselle de La Rovère, sois-en sûr. Il la désire pour femme, cela est fort naturel : elle est belle, noble, et surtout millionnaire. C'est pour lui un riche mariage, et que dans sa position il ne devait point espérer. Elle appartient à une famille qui est dévote par principe et par habitude; il contrefait le dévot, sans croire peut-être à rien. C'est un tartufe, la pire espèce des hommes. En attendant il s'amuse ; car, comme dit l'autre, ce n'est pas pécher que pécher en silence. Et qui va-t-il choisir pour maîtresse? Précisément la tienne.

» — Mais, lui dis-je en l'interrompant, il ignorait, il ignore encore que Rosita eût jamais eu de relations avec moi.

» — Il l'ignorait! pauvre innocent! n'en as-tu pas cent fois parlé devant lui, comme nous parlons tous de nos amours, sans y prendre garde? Rappelle-toi ce pique-nique où nous le traînâmes, il y a quelques mois. Rosita vint vers la fin du dîner ; c'est là qu'ils firent connaissance. Je crois ce garçon capable de toutes les petites infamies...

» — Si je le croyais, par la mort-Dieu!

» — Calme-toi, nous ne savons rien de précis, et mieux vaut ne pas approfondir ces sujets. Nous

vivrons avec La Rozeraie comme pas le passé, sans lui chercher querelle, mais sans être de ses amis; je me défie naturellement des gens qui ne sont pas francs et droits. »

Le conseil était bon; je le suivis, et l'année s'acheva sans que jamais j'eusse l'occasion de reparler à La Rozeraie de toute cette affaire. Il semblait que nous prissions soin l'un et l'autre de ne point nous rencontrer ensemble. J'eus la curiosité de voir mademoiselle de La Rovère; elle était en effet admirablement belle ; un vrai visage d'impératrice. Je remarquai qu'à de certains dimanches, La Rozeraie se livrait à des excès de toilette, qui ne se faisaient pas sans doute pour le portier de l'Institut. Nous apprenions le lendemain qu'il y avait eu grand bal chez quelque haut personnage, et que l'École y dansait dans la personne de La Rozeraie. Ces distinctions dont il était honoré en avaient fait parmi nous une manière de personnage : il avait ses envieux, il avait ses flatteurs, qui étaient souvent aussi, il faut le dire, ses créanciers. Il empruntait facilement, et je ne crois pas qu'il eût le même plaisir à rendre. Mais, à l'École, nos bourses étaient, comme nos cœurs, toujours ouvertes, et l'intraitable Perrier était le seul qui tînt compte de ces misères.

Nous le trouvions un peu sévère. Mais l'honnêteté a toujours un grand ascendant sur les hommes. Nous le respections pour sa vertu, plus encore que pour son talent, qui était d'ailleurs incontestable. Il

avait été nommé *major* à la fin de notre première année d'études. C'est de ce nom qu'on désigne à l'École le premier de la promotion.

Le major est nommé pour toute une année; il a des attributions assez étendues ; c'est lui qui est l'intermédiaire entre le général commandant l'École et les élèves ; il exerce sur ses camarades une sorte de juridiction, règlant les affaires d'honneur, fixant à son gré l'emploi des sommes fournies par cotisation, décidant seul sur certains points de discipline, où ses arrêts ont force de loi.

Quand nous vînmes, aux vacances, chez madame Perrier, avec cette bonne nouvelle, on nous étouffa de caresses. Mademoiselle Perrier m'embrassa dans l'excès de sa joie. Je vous prie de remarquer que j'avais alors trente ans de moins, et mon uniforme ne m'allait pas mal. Madame Perrier fit dire une messe d'action de grâces, et tout le monde y assista, y compris M. le major, pour qui se donnait la fête ; ce furent ensuite des dîners comme on n'en fait plus qu'en province. Chacun voulut nous régaler à son tour. La nature m'a par bonheur doué d'un estomac que rien n'étonne. Je me comporte bravement à table, et n'y ai jamais laissé à personne le dernier mot. J'étais obligé de manger pour deux ; car ce fut justement cette année-là que Perrier s'éprit sérieusement d'une jeune fille, et vous savez que les amoureux ne mangent point ; cela est de tradition. Perrier m'avait souvent parlé d'une grande pas-

sion qu'il avait eue à douze ans pour une petite fille de huit. C'était, comme vous pensez bien, un enfantillage, et il souriait en le rappelant. Il avait conservé de ce temps des souvenirs très précis. Il les contait fort plaisamment. Un jour il avait surpris un polisson de son âge qui embrassait sa belle. Il l'avait rossé d'importance; la petite fille avait pris fait et cause pour le battu, dont le visage était en sang et les habits en lambeaux. Mon Perrier, furieux de jalousie et d'indignation, avait saisi un petit sabre que son père lui avait donné pour ses étrennes; il ne voulait rien moins que trancher la tête à sa maîtresse et se tuer lui-même après.

— Tu vas mourir! tu vas mourir! criait-il en brandissant son sabre de plomb. Aux cris de terreur poussés par l'enfant on était accouru. Le jeune Othello avait été mis pour deux jours au pain sec.

Un mois après, il entrait au collège. Il n'avait jamais revu depuis celle qu'il aimait alors d'un amour si farouche. Une vieille tante l'avait demandée pour achever son éducation. Elle était partie, et il n'en avait plus guère entendu parler. M. Perrier entra un matin dans la chambre qui nous était commune :

« — Te sens-tu un grand courage? dit-il gaiement à son fils : tu reverras ce soir tes amours d'autrefois. Nous dînons chez les Dufailly; leur fille, la belle Jeanne y sera. »

Je fus bien surpris de l'émotion de Perrier à

cette nouvelle. Il pâlit légèrement, et répondit par je ne sais quelle plaisanterie, avec un ris contraint et une voix altérée. Il se mit ensuite à parler avec une volubilité qui ne lui était pas ordinaire, comme s'il eût voulu s'étourdir lui-même sur le trouble de son cœur. Je lui en fis malignement l'observation; il me renvoya bien loin.

J'étais curieux de savoir comment se passerait leur première entrevue. Je n'y reconnus pas le sage et froid Perrier. Il balbutia quelques mots d'une voix inintelligible, et passa en une minute par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je ne sais si mademoiselle Jeanne fut émue au fond de l'âme, mais elle me parut aussi à l'aise avec lui que nous pourrions l'être avec un vieux camarade. Ce qui m'étonna un peu, c'est qu'elle me combla de prévenances; après le dîner elle prit mon bras pour faire un tour de jardin, me mit sur le chapitre de son ami, m'excita à causer, et sembla prendre le plus vif plaisir à la conversation. J'étais enchanté d'elle, et je crus bonnement avoir fait une conquête. Je ne soupçonnais point la malice des femmes.

Huit jours après, je sus, à n'en pouvoir douter, qu'ils étaient tous deux amoureux fous l'un de l'autre. Je ne vous conterai pas toutes les extravagances de mon pauvre ami durant les trois dernières semaines de nos vacances. La tête lui était partie, il passait ses jours à collectionner de vieux bouts de ruban.

Il les baisait avec transport, il faisait des vers, il admirait la lune ; il ne mangeait plus, il ne dormait plus ; quand j'étais dans toute l'ardeur de mon premier somme, il m'éveillait pour me dire: N'est-ce pas qu'elle est belle? » Je l'envoyais à tous les diables.

Un soir, son père, qui lisait fort bien, nous lut quelques-unes des poésies d'André Chénier, qui étaient alors dans la fleur de leur nouveauté. Quand il en vint à la pièce qui a pour titre le *Jeune Malade*, voilà mon imbécile de Perrier qui fond en larmes. On s'empresse autour de lui; personne ne lui savait l'alexandrin si sensible.

« — Tu l'aimes donc toujours ? lui dit sa mère moitié souriant, moitié pleurant. Mon Perrier ne répondit rien; il se jette dans les bras de sa mère, il l'étouffe de baisers, et il pleure, il pleure, comme s'il n'avait jamais fait de mathématiques. Je me mets de la partie sans trop savoir pourquoi. Je vous ai déjà dit que j'étais bête. La mère en fait autant, le père aussi; nous pleurons tous à l'unisson. Jamais on ne vit tant de larmes répandues à la fois.

» — Eh bien ! il faudra la demander, dit le père. »

Henri se lève en battant des mains et en dansant par la chambre. Il va chercher l'habit noir de M. Perrier et le lui passe en l'embrassant. Le pauvre homme se laisse faire. Il met des gants

blancs et part. La maison des Dufailly était à l'autre bout du village. Nous y allons avec lui; il entre seul, et nous l'attendons sur un banc placé pour les promeneurs au bout d'une allée d'arbres, d'où nos regards pouvaient s'étendre sur un vaste horizon.

La soirée était fort belle; les derniers feux du soleil déjà couché teignaient de reflets roses la neige qui étincelait sur la cime des montagnes lointaines; une petite bise fraîche soufflait avec une harmonie douce et triste, à travers les sapins; un rossignol chantait au-dessus de nos têtes, Henri regardait sans rien voir. Il semblait baigner ses yeux dans les lueurs molles qui terminaient l'horizon, mais sa pensée était ailleurs; elle errait autour du salon où se décidait en ce moment même le destin de sa vie. J'entendais par intervalles le faible bruit de son cœur qui battait violemment. J'avais d'abord essayé de soutenir la conversation et de le tirer de sa rêverie par des mots plaisants; mais il ne répondait que par de courts monosyllabes. Je me tus et lui pris la main, qu'il laissa dans la mienne. Il ne trahissait les pensées dont il était plein que par un léger pressement de nos doigts unis.

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi; mais je me sentis gagner peu à peu, moi qui n'étais pour rien dans l'affaire, par un délicieux attendrissement. Je sentis les larmes qui me mon-

taient aux yeux ; il me regarda, les vit humides, et me passa les mains autour du cou avec transport. Si j'avais appris à ce moment-là que M. Dufailly lui eût refusé sa fille, je l'aurais tué, comme un chien, pour accommoder les choses.

Un bruit de pas et de voix nous tira de cette rêverie. Henri s'essuya rapidement les yeux et fit effort sur lui-même pour se donner une contenance ferme. Il marcha vers le groupe dont nous entendions le bruit, avec ce terrible sang-froid du soldat qui monte à l'assaut. C'était son père qui arrivait, accompagné de M. Dufailly et de Jeanne qui lui donnait le bras.

J'avoue que Jeanne ne m'avait jamais à moi semblé très jolie, et capable de justifier une si étrange passion. C'était un petit visage chiffonné, tout ébouriffé de grosses touffes de cheveux noirs, à travers lesquels perçaient les yeux les plus malins du monde, et un nez retroussé, tout pétillant d'esprit. Ces sortes de figures ne me vont pas trop; tel que vous me voyez, je donne dans le sentiment. Mais elle était en vérité charmante ce soir-là, rose comme une matinée de printemps, et baissant les yeux. Quand elle fut près de nous, elle les leva sur Henri (je ne me rappelle pas avoir jamais vu de regard plus tendre et plus chaste) et laissa tomber sa main dans la sienne.

Henri était comme éperdu; il n'osait croire à son bonheur; il interrogea M. Dufailly d'un coup d'œil.

« — Puisqu'on te la donne, » lui dit le père.

Il prit le bras de la jeune fille, et la conduisit sur le banc que nous venions de quitter. Les deux pères continuèrent leur promenade pour nous laisser seuls.

« — Regardez, Jeanne, lui dit-il à demi-voix, en lui montrant les montagnes où flottait encore une mince bande rose; vous voyez ces neiges qui étincellent toutes blanches à travers la nuit. Jamais le pied de l'homme ne les a foulées; elles sont vierges encore, et ne sont visitées que du soleil, qui les enflamme de ses premiers feux et les colore de ses derniers rayons. Mon cœur est comme ces neiges, ô ma bien-aimée! il n'a jamais connu d'autre amour que le tien; il en sera échauffé jusqu'au dernier jour. Il restera près de toi lumineux et jeune! »

Il continua longtemps sur ce ton, mais si bas, que les mots n'arrivaient pas jusqu'à moi. J'étais au bout du banc, assez embarrassé de ma personne, ne sachant plus comment les quitter, et me doutant bien que mon départ ne leur serait pas désagréable. J'examinais avec une attention profonde un caillou que j'avais pris à terre, et qui me servait de contenance. J'entendais par intervalles la voix mélodieuse de Jeanne qui répondait :

« — Est-ce bien vrai, mon ami? »

Henri se tourna vers moi.

« — Voilà mon plus ancien et mon plus cher ami; depuis dix ans, nous ne nous sommes pas quittés un jour; demandez-lui, Jeanne, si je suis capable d'une affection tendre, forte, soutenue, et croyez qu'un cœur capable d'une amitié profonde l'est aussi d'un amour pur et ardent. »

La jeune fille tourna languissamment ses yeux sur moi; il faisait très sombre, par bonheur, car je sentis tout d'un coup le sang me monter au visage et m'empourprer les joues. Il me vint à l'esprit une foule de phrases qui se heurtèrent dans ma tête sans qu'aucune ne pût jamais sortir de mon gosier, et je m'écriai enfin d'une voix étranglée par l'émotion :

— Sacredieu ! oui.

Le mot n'était pas trop canonique devant une jeune fille, mais c'est le ton qui fait la chanson. Je la vis qui prenait la main de son amant; il se pencha vers elle, et l'embrassa sur la joue bien près des lèvres. Elle se releva toute confuse, et vint avec une grâce inexprimable m'offrir son visage.

« — Et vous aussi, me dit-elle en souriant, voulez-vous être mon ami comme vous êtes le sien?

» — De grand cœur, mademoiselle. »

Et je l'embrassai sur les deux joues; un baiser sonore et qui fit retourner MM. Dufailly et Perrier. On rentra : et si je ne dormis guère de la nuit, il est fort probable qu'il y eut deux personnes qui dormirent encore moins.

Il fut convenu que Henri achèverait son cours d'études ; qu'au lieu de prendre l'état militaire, à quoi il n'était guère propre, il entrerait dans les ponts et chaussées, et que le jour où il recevrait sa nomination d'ingénieur, on célèbrerait la noce. Les deux dernières semaines de vacances fondirent bien vite au milieu des entrevues, des baisers et des serments de nos deux amoureux. Il fallut retourner à l'École.

Nous y apprîmes avec la plus vive surprise le mariage prochain de mademoiselle de La Rovère. Elle allait épouser un attaché d'ambassade français, et l'on nous donna sur le mariage, qui était depuis longtemps résolu, les détails les plus précis. Il fallut bien croire que La Rozeraie s'était moqué de nous avec son histoire.

« — Tu vois le pèlerin ! me dit Perrier avec émotion. Il se trouvait dans une passe difficile, rien ne lui a coûté pour en sortir. Il a joué devant toi la comédie de l'amour vrai ; nous nous y sommes laissé prendre. Les hypocrites ont toujours barre sur les honnêtes gens, qui sont naturellement crédules. Mais un jour vient que leur masque tombe et on les voit à plein dans toute leur laideur. Ce La Rozeraie m'est odieux.

J'essayai de le justifier, plutôt de parti pris que par conviction.

— Il peut fort bien se faire, lui dis-je, que ce garçon ne nous ait pas trompés. Il a été trompé, et

c'est lui qui en souffre le plus. Qui te dit qu'il n'aimait point mademoiselle de La Rovère, qu'il n'en était pas aimé, et qu'il n'avait point sa parole? Elle se marie à un autre : qui te dit que c'est de son plein gré? qu'elle n'est point forcée par ses parents ? Jamais La Rozeraie ne m'a dit qu'il eût le consentement du père. »

« — Tiens ! s'écria Perrier exaspéré, ne me parle pas de ce La Rozeraie. C'est un jésuite : il nous jouera quelque mauvais tour. »

Mon pauvre ami ne croyait pas dire si vrai ; je touche à une catastrophe dont le souvenir me sera toujours présent, dussé-je vivre des milliers d'années.

II

LA CHEMISE VOLÉE

Je n'ai jamais été un Adonis et ne me soucie guère de toilette ; je m'en souciais peut-être encore moins en ce temps-là. Vous saurez pourtant que j'avais deux chemises dont le devant était brodé. C'était un cadeau de ma sœur. La pauvre enfant avait pris sur ses nuits pour que son frère fût beau et à la mode. Ces chemises firent sensation à l'École, et passèrent bientôt en plaisanterie. On me demandait à genoux la permission de les contempler sur la personne de leur propriétaire. On proposait de faire un vaudeville qui aurait pour titre : *Portheaut* (c'était mon nom) *ou la Chemise du grand monde.*,... J'aurais pu m'en faire trois

mille francs de revenu en les montrant à deux sous la séance. Jamais chemises ne furent plus célèbres.

Je monte un matin dans ma chambre pour m'habiller; je ne les vois plus ni l'une ni l'autre. Elles avaient disparu. Il se trouvait que précisément, ce jour-là, elles me faisaient faute; j'avais un rendez-vous; j'étais fort contrarié. J'appelle le garçon attaché à notre service, et qui se nommait Valentin; je lui demande s'il n'a pas de nouvelles de mes chemises.

« — Je crois bien, me dit-il, que vous les avez prêtées à M. de La Rozeraie. Je lui en ai vu une l'autre jour sur son lit. »

J'eus un mouvement de mauvaise humeur; je descendis les escaliers quatre à quatre, et trouvai La Rozeraie dans la cour, qui se promenait avec quelques camarades.

« — Il me semble, lui dis-je d'un ton bourru, que lorsque tu prends les affaires des autres, tu pourrais bien les en prévenir. Cela est du dernier ridicule.

» — Je ne prends rien, me répondit-il sèchement. Suis-je donc un voleur?

» — Eh! il ne s'agit pas de cela, mais de ma chemise, que je ne retrouve plus et que Valentin prétend avoir vue dans ta chambre. »

Il me fit un geste, comme pour me dire : « J'ai bien affaire de ces niaiseries, » et me tourna le dos

sans plus me répondre. J'étais enragé de son impertinence ; je remontai dans ma chambre.

« — Valentin, dis-je brusquement au domestique, il ne faudrait point accuser les gens sans être sûr de son fait.

» — J'en suis sûr, répondit-il.

» — Sûr, de quoi ?

» — Sûr d'avoir vu votre chemise sur le lit de M. de La Rozeraie ; je l'ai vue comme je vous vois, vous m'en pouvez croire. »

Il ajouta là-dessus des détails si précis qu'il me parut bien difficile qu'il n'eût pas raison. Mais, d'un autre côté, pourquoi La Rozeraie avait-il nié tout d'abord un fait si simple ? Il m'eût demandé ces chemises, je les lui aurais prêtées ; ce n'était pas une si grande affaire. Que n'avouait-il tout uniment les avoir prises, s'il les avait en effet empruntées sans me prévenir ? Fallait-il donc toujours le trouver en flagrant délit de jésuitisme ? Je courus à lui :

« — Parbleu ! lui dis-je avec beaucoup de vivacité, il est étrange que tu mettes la main sur ce qui ne t'appartient pas ; il est plus étrange encore que tu le nies ; Valentin déclare avoir vu mes chemises chez toi. »

« — Tous ceux qui l'entouraient le regardèrent avec des yeux étonnés. Les siens demeurèrent fermes, et il répondit d'un ton de hauteur méprisante :

« — Est-ce que, par hasard, ma parole ne vaut pas celle d'un domestique ? »

Il n'y avait rien à répliquer à cela. Je m'en allai trouver Perrier et lui dis ce qui m'arrivait.

« — Il est bon de tirer la chose au clair, dit-il. L'un des deux a menti; il faut que nous connaissions le coupable, et qu'il soit puni à l'instant même. Viens avec moi chez le général.

Nous ne trouvâmes que son second, qui était un homme jeune encore, mais prudent, avisé et d'un caractère doux. Perrier, tout échauffé de l'affaire, la lui conta, dans tous ses détails, avec une indignation mêlée de fureur.

« — Calmez-vous, lui dit l'autre, je vous en supplie, et ne faites point d'esclandre. Il faut en effet que nous sachions la vérité, mais nous y arriverons plus sûrement par des moyens doux. Il peut se faire que Valentin croie dire vrai et se soit néanmoins trompé; il peut se faire encore que M. de la Rozeraie ait emprunté ces chemises, et que, révolté du ton dont on l'interrogeait, ou peut-être même par un sentiment de fausse honte, il ait refusé de répondre. Je m'imagine que nous n'aurons point de coupable à punir. Mais je vous conjure, et au besoin vous ordonne de me laisser la direction de cette petite affaire. Taisez-vous! je conçois votre emportement, il est de votre âge et de votre caractère. Mais n'en laissez rien paraître; une parole imprudente aurait des suites plus longues et plus tristes que vous ne le pensez. J'instruirai moi-même le général de l'aventure qui vous amène. Allez. »

Et il nous congédia. Il avait parlé d'or, et plût à Dieu que nous eussions suivi son conseil! Je me serais épargné un affreux malheur et des remords éternels. Mais on est jeune, on a le cœur chaud et la langue prompte; un mot part et le mal est fait; il n'y a plus de remède.

La fatalité voulut qu'en descendant l'escalier nous rencontrassions le général qui montait. Avec tout le respect que je dois à son grade, le général n'était qu'un sot; il le montra bien dans cette circonstance. Belle tête, d'ailleurs, avec un corps athlétique et des cheveux blancs qui lui tombaient sur les épaules, mais point de sens ni de cervelle. Il s'était bravement battu durant les guerres de l'empire; il n'avait pas son pareil pour mettre une batterie en ligne sous une pluie de boulets; nous l'aimions pour son courage héroïque, pour ses manières brusques et franches, pour son langage soldatesque, pour son cœur même, car il avait bon cœur; mais son exemple prouve une fois de plus que le cœur et l'esprit sont deux.

L'histoire que lui conta Perrier le jeta hors des gonds. Il entra furieux dans son cabinet, où nous le suivîmes, sonna violemment et commanda qu'on lui fît venir Valentin.

— C'est donc vous, lui cria-t-il dès qu'il le vit, c'est donc vous, mauvais drôle, qui accusez de vol un officier? Sais-tu bien qu'un officier n'a pas de bien plus cher au monde que son honneur? Je

devrais te faire fusiller ! Valentin ne se troubla point ; tout le monde à l'École prenait les menaces du général pour ce qu'elles valaient. Il déduisit froidement ses raisons qui parurent assez bonnes. Perrier prononça le mot d'enquête.

— Une enquête ! une enquête ! s'écria le général bondissant de colère. Non, monsieur, cela est bon pour des civils. Entre militaires, ce n'est pas ainsi que les choses se traitent. M. la Rozeraie a l'honneur de porter l'uniforme d'officier ; nous ne lui ferons pas l'injure de révoquer sa parole en doute ; qu'il la donne ici même devant témoins, et tout sera dit.

Il commanda aussitôt qu'on fît venir quatre élèves, choisis parmi les premiers des deux années, et qu'on amenât La Rozeraie. La Rozeraie parut ; il avait une contenance très ferme et un visage impassible. A peine si un léger frémissement des ailes du nez révélait une émotion intérieure, domptée par la force du caractère.

— Monsieur, lui dit le général d'une voix emphatique, qu'il prenait dans les circonstances solennelles, j'ai quelque honte à vous dire pourquoi je vous ai mandé. Vous êtes accusé, vous, élève de l'École, vous officier, d'un misérable vol. Je sais que vous n'êtes point coupable. Personne ne peut avoir aucun doute à cet égard. Mais il faut une réponse définitive à cette calomnie. Donnez-vous votre parole d'honneur, engagez-vous votre foi

d'honnête homme et de soldat que vous n'avez point commis l'acte qu'on vous reproche ?

La Rozeraie parut se recueillir quelques instants ; nous voyions ses cheveux frémir sur ses tempes et une goutte de sueur se former au bout de chaque petit poil. Son regard, naturellement dur, avait je ne sais quoi de résolu et de farouche. Il étendit le bras, comme par un violent effort sur lui-même, et, d'une voix sèche, mais très accentuée :

— Sur ma foi d'honnête homme et sur mon honneur de soldat, je le jure !

— Eh ! pardieu, j'en étais bien sûr d'avance, s'écria le général tout joyeux. Voilà, messieurs, une affaire heureusement terminée. Et vous, Valentin, faites vos paquets ; vous partirez ce soir.

La Rozeraie s'inclina, sans répondre un mot, pour prendre congé. On eût dit une statue qui marchait par ressorts. Il semblait que son corps accomplît les mouvements ordinaires par une impulsion automatique, sans que la volonté y fût pour rien. Ses jambes s'affermissaient sur le sol, comme celles d'un homme ivre, qui lutte contre les effets du vin. Nous tremblions, à le voir aller ainsi, que sa machine, privée de la force intérieure qui la soutenait, ne s'affaissât tout d'un coup, et qu'il ne tombât sur le plancher comme une masse inerte.

Perrier resta près du général. Il voulait intercéder pour Valentin qui était un bon domestique et fort aimé des élèves.

— Sa grâce, lui dit le général, est aux mains de M. La Rozeraie. Qu'il me la demande, et je verrai à la lui accorder.

Perrier s'en alla droit à la chambre où s'était retiré La Rozeraie. Il frappa, on ne répondit point. Il poussa la porte et vit un spectacle pitoyable. Je n'ai su que beaucoup plus tard et sous le sceau du secret la scène que je vais vous conter ; je puis vous la dire aujourd'hui, les acteurs n'existent plus depuis longtemps ; tous deux sont morts d'une façon bien triste.

La Rozeraie était assis devant une cheminée, les deux bras appuyés sur le marbre et la tête plongée dans ses mains, regardant le feu. Perrier ne pouvait l'apercevoir que de dos. Il entendait un bruit de sanglots étouffés qui s'échappaient de sa poitrine et lui secouaient le corps tout entier.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc ? lui dit-il, en lui touchant l'épaule du doigt.

La Rozeraie tressaillit et se retourna d'un mouvement effaré. Il avait les yeux secs et brûlants ; sa figure horriblement pâle était marbrée de plaques violettes ; ses lèvres blanches et contractées se hérissaient de ces petits boutons que donne une fièvre ardente ; la rage et le désespoir avaient bouleversé cette physionomie.

— Qui est là ? s'écria-t-il d'une voix rauque.

— Eh ! c'est moi, es-tu malade ?

Le malheureux garçon se leva par un soubre-

saut, se jeta dans les bras de Perrier et, le serrant d'une étreinte convulsive :

— Je suis un misérable, lui dit-il, un misérable lâche. C'est moi qui ai pris les chemises.

Et se couvrant la figure de ses deux mains, il se mit à pleurer abondamment. Il y eut un long silence.

— Oui, reprit-il d'un ton plus calme, j'ai menti, je me suis parjuré ; j'ai déshonoré ma vie par un seul mot. Tout est fini pour moi, tout est fini. Il ne me reste plus qu'à mourir ; tue-moi ; écrase-moi comme un ver de terre.

Il se promenait dans la chambre en se tordant les mains.

— Eh ! pourquoi n'avoir pas avoué tout de suite ?

— Le sais-je moi-même ? c'est une fatalité. Un premier mensonge en a amené un second, et je me suis senti rouler dans l'abîme, brisant l'une après l'autre toutes les branches où je pouvais me rattraper. Me voilà au fond maintenant. Que faire ? que faire ?

Depuis ce temps, j'ai bien souvent réfléchi à cette confidence qu'un moment de désespoir avait arrachée à La Rozeraie. Elle témoigne assez, ce me semble, qu'au fond ce n'était pas une mauvaise nature. S'il avait eu affaire à un autre que Perrier, peut-être eussent-ils trouvé tous deux quelque biais pour sortir de cette horrible situation. Mais mon pauvre Perrier était un de ces caractères entiers et

tout d'une pièce dont la rigueur est inflexible. Il ne comprenait rien à ces défaillances d'une organisation nerveuse ; il était maladroit d'esprit comme de corps.

— Et vous avez fait un faux serment ! s'écria-t-il avec un air d'indignation et de mépris.

Ce ton hautain tomba, comme une goutte d'eau glacée, sur l'exaltation de La Rozeraie, et le rendit tout entier à la défiance :

— Le secret sur tout ceci, lui-dit-il, le secret le plus absolu.

— Je vous le promets. L'honneur de l'école est engagé dans cette affaire.

— Jurez-le moi.

— Le caractère d'un honnête homme jure pour lui, je vous le promets. Un dernier mot : je venais vous prier d'intercéder pour Valentin auprès du général. Vous ne le pouvez plus. C'est nous qui réparerons votre faute. Je lui payerai ses gages, sur le fonds des cotisations de l'école, jusqu'au jour où il aura trouvé une autre place. Vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article.

Vous pensez si une telle aventure fut le sujet de toutes les conversations. Il en eût fallu beaucoup moins pour mettre nos têtes à l'envers. L'école se divisa en deux camps : les uns tenaient pour La Rozeraie ; ils savaient gré au général de ne lui avoir demandé aucune autre preuve de son innocence que sa parole de soldat. Il y avait dans cette façon d'agir

un certain tour chevaleresque qui plaisait à leur imagination et flattait leurs préjugés. Les autres, et c'était le très petit nombre, émettaient quelques doutes; ils auraient voulu qu'on poussât l'affaire plus avant, et qu'une enquête sérieuse lavât la Rozeraie de tout soupçon. Perrier seul ne disait rien. Il avait un visage accablé qui nous frappa tous; on le pria de donner son avis; il devint aussi rouge que s'il eût lui-même volé les chemises, et balbutia d'une voix étranglée quelques mots inintelligibles. Il suffoquait.

Le tambour avait annoncé la fin de la récréation, et nous rentrions lentement à l'étude, quand nous aperçûmes Valentin qui arrivait tout courant. Il tenait à la main deux chemises qu'il agitait au-dessus de sa tête en criant : Les voilà ! les voilà !

En un instant nous fûmes tous autour de lui, le pressant de questions. Il nous conta que depuis trois heures il cherchait la preuve d'un fait qu'il savait être vrai.

Il était d'abord allé chez la blanchisseuse de l'école, qui n'avait pu lui donner aucun renseignement. Mais une des petites ouvrières de l'établissement, l'ayant entendu parler de chemises brodées qui appartenaient à un élève de l'Institut militaire, lui avait dit qu'elle croyait en avoir vu de pareilles chez une jeune fille nommée Rosita, dont elle lui avait donné l'adresse. Il y avait couru. Il s'était hardiment présenté chez elle au nom de La Rozeraie,

et lui avait demandé de sa part les chemises, qu'elle avait dû blanchir. Elle les lui avait remises sans défiance, et il nous les avait aussitôt apportées. C'était sa justification.

Nous les dépliâmes ; il n'y avait pas à s'y tromper. Elles furent reconnues de tout le monde. Je vis avec surprise, en les regardant de plus près, qu'elles étaient démarquées ; j'en fis l'observation ; ce ne fut qu'un cri d'indignation. Personne ne se demanda si Rosita avait pris sur elle de les démarquer sans en avoir reçu l'ordre. L'intention de vol nous parut manifeste. Le jour même où La Rozeraie avait donné si solennellement sa parole d'honneur, nous apprenions qu'il avait voulu cacher sous un parjure la plus honteuse des malhonnêtetés. Jugez de notre émotion.

On se réunit en tumulte dans la salle des conférences. Tous crient à la fois : les uns veulent qu'on aille sur-le-champ souffleter La Rozeraie, les autres qu'on le fasse jeter à la porte par les domestiques. Quelques-uns proposent qu'on le force de demander, à deux genoux, pardon à Valentin. Rien ne nous semble trop cruel, dans cette première effervescence des esprits. Le général entre au milieu de ce brouhaha, dont il vient demander la cause. Le premier qu'il interroge, tout échauffé encore de la discussion, lui conte rapidement ce qui s'est passé.

— Cela est-il vrai, monsieur? dit le général stupéfait.

— Oui, oui, s'écrie-t-on de toutes parts.

— C'est bien, messieurs, reprit le général, rentrez dans vos quartiers, et ne songez plus à cette affaire. Vous pouvez être assurés que justice sera faite. Comptez sur moi.

Le général ne laissait pas, j'imagine, d'être fort embarrassé. Il savait que La Rozeraie tenait à une famille influente, qu'il était protégé par les prêtres, gens rancuniers et qui ont le bras long. Ce pauvre homme, qui était fort brave sur le champ de bataille, n'avait pas le courage civil ; il craignait de se faire des ennemis. Renvoyer La Rozeraie lui semblait dangereux ; le garder était impossible. Il fallait compter avec l'exaspération si légitime de deux cents jeunes gens qui portaient une épée. Je ne sais qui s'avisa du biais qu'on prit pour accommoder les choses ; je doute que ce fût lui, car il n'était pas malin. Mais l'expédient était habilement choisi, et nous donnâmes dans le piège de la meilleure foi du monde.

Nous étions, le dimanche suivant, au café de la Minerve, dans la salle qui nous était réservée, les uns jouant au billard, les autres attablés devant des chopes ou des bols de punch, tous causant avec animation, lorsqu'un homme entra sur qui tous les yeux se tournèrent. C'était un grand vieillard, chauve par devant, avec une couronne de cheveux blancs derrière la tête. Il avait une de ces figures énergiques et bronzées où l'on reconnaît aisément le

soldat qui a fait vingt campagnes. Une des manches de sa redingote disait clairement qu'il avait laissé son bras droit à quelque bataille. Sa poitrine était toute chamarrée de décorations. Il fit demander le major de l'école ; Perrier vint à lui :

— Monsieur, lui dit-il d'une voix forte et qui imposa silence à tous, je suis votre ancien ; comme vous, j'ai passé par cette glorieuse école qui a donné au Piémont tant de braves officiers ; j'en suis sorti le premier, comme vous en sortirez bientôt. Mais j'ai vu des guerres comme je ne vous souhaite pas que vous en revoyez jamais. J'ai assisté à vingt batailles, et mon bras est resté à Wagram. C'était un beau temps que celui-là, jeune homme, un beau temps et bien terrible.

Perrier s'inclina.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il.

— Je me nomme La Rozeraie, répondit le vieillard. A ce nom il courut dans toute la salle un frémissement d'attention et de curiosité. Nous nous sentîmes tous pris de sympathie pour ce vieux militaire dont l'honneur, jusque-là sans tache, venait d'être si cruellement flétri par un fils indigne.

— Ce nom, reprit-il, vous dit assez le but de ma démarche. Vous êtes généreux et bons, car vous êtes jeunes et vous portez l'épaulette. Vous écouterez un père au désespoir ; vous aurez pitié de lui. Mon fils, dans un moment de folie, a misérablement compromis votre uniforme, qui a été le mien. Vous

l'avez renvoyé; c'était justice. Ce n'est pas pour lui que je vous implore, c'est pour moi, c'est pour l'honneur de mes cheveux blancs. Je ne vous demande pas qu'il revienne parmi vous, avec les droits qu'il tenait de son admission à l'école ; il s'est rendu indigne du titre d'officier. S'il aspirait jamais à le devenir, c'est moi-même qui l'écarterais d'une carrière où tous ceux de sa famille n'ont laissé que des souvenirs d'honneur. Mais songez, messieurs, que son exclusion, au moment même où cette déplorable affaire vient de jeter un si triste éclat, couvre de honte, non seulement le vrai coupable, mais son père qui mourra de chagrin, et des frères innocents dont l'avenir sera brisé. Je vous en conjure, mes amis, souffrez-le encore quelque temps parmi vous. Laissez-le attendre que le bruit de son malheur se soit apaisé; laissez-moi répondre par sa présence au milieu de vous à tous les commentaires, dont le scandale rejaillit sur une vieille et noble maison. Quand il pourra sortir de l'école, sans déshonneur pour nous, il donnera sa démission d'élève. Je m'y engage en son nom. Le général m'a promis que pour lui il fermerait les yeux, mais il m'a renvoyé à vous. C'est de vous que je tiendrai l'honneur et la vie. Ne fermez point votre oreille aux supplications d'un soldat qui ne saurait rien vous proposer de déshonorant, et laissez-vous attendrir à la douleur d'un père.

En disant ces derniers, mots il saisit la main de

Perrier et s'inclina presque devant lui. Je ne sais si vous avez jamais vu des larmes couler sur une moustache grise. Mais je ne connais rien, pour moi, qui soit plus propre à remuer le cœur. Toute notre colère tomba devant ce spectacle, nous fûmes tous émus, et Perrier releva vivement le vieillard au moment où il faisait le geste de se mettre à genoux.

— Monsieur, lui dit-il, je ne puis vous répondre en ce moment; il faut que je consulte mes camarades.

Et il se tourna vers nous.

— Oui, oui ! cria-t-on de tous les côtés.

— Merci, mes amis, merci, dit M. de La Rozeraie. Vous me sauvez la vie.

Et il vint nous serrer la main à tous. Nous voulions le retenir parmi nous, mais il avait hâte de porter cette bonne nouvelle à sa femme ; il s'excusa et partit.

Le premier moment d'émotion passé, quelques-uns d'entre nous, plus avisés ou plus froids que les autres, comprirent que nous venions de faire une sottise. Qu'allions-nous faire de La Rozeraie au milieu de nous? De quel visage faudrait-il accueillir son retour ? Aucun terme n'avait été assigné ; il pouvait demeurer jusqu'à la fin de l'année. Comment soutiendrions-nous si longtemps cette situation équivoque? Nous sentîmes plus vivement encore notre faute le lendemain, quand le général nous rassembla, pour nous parler de la conduite que nous avions à tenir.

— Il ne doutait pas, nous dit-il, que nous ne fussions résolus de rester fidèles à l'engagement que nous avions pris. Il ne nous demandait point pour notre malheureux camarade des marques de sympathie ; mais il espérait que nous saurions nous garder de toute parole offensante, de tout geste blessant. C'était nous qui avions consenti à ce que La Rozeraie rentrât à l'École; c'était à nous de ne pas lui en rendre le séjour impossible. Il croyait qu'une attitude réservée et digne serait du meilleur goût. Il était d'ailleurs chargé de maintenir la discipline à l'Institut militaire, il était responsable de tout ce qui pouvait s'y passer, il tiendrait sévèrement la main à ce qu'il ne sortît de cette abominable aventure aucun conflit sérieux, aucun prétexte à duels.

La Rozeraie revint; nous l'accueillîmes avec un visage fier et morne. Il entra les yeux baissés et l'air contrit; et pourtant, il perçait à travers l'humilité de sa contenance je ne sais quoi de dur, de farouche, et presque d'insolent. On y sentait comme un sourd parti pris de résistance, ou même de bravade. Nous le tînmes *à la quarantaine*. C'était le mot consacré pour ces sortes d'exclusions. Personne ne lui adressait la parole, et on ne lui répondait que par de brefs monosyllabes. On n'acceptait son voisinage que lorsqu'on y était contraint par la discipline de l'École. Aussitôt qu'il paraissait, le vide se faisait autour de lui ; il se promenait seul, dans la cour, dévorant, sans sourciller, l'insupportable outrage de cette solitude.

Il fallait que son âme fût solidement trempée pour ne point fléchir sous ces témoignages du mépris public. Il s'était sans doute forcé à prendre le dessus. Il avait armé son front d'une indifférence froide, et défendu à son cœur de battre. Je ne pouvais m'empêcher de sentir un certain étonnement, qui se tournait presque en admiration, pour la sombre énergie de ce caractère ; je me disais qu'à sa place j'aurais bientôt quitté la partie, ou me serais brûlé la cervelle de désespoir.

Le temps, qui console les plus douloureux chagrins, adoucit aussi les colères les plus vives. Il faisait peu à peu son office. Il enlevait à l'aigreur de nos ressentiments sa première amertume ; la situation s'était insensiblement détendue ; nous étions de jour en jour, et sans y prendre garde, moins roides et moins cassants dans nos rapports avec La Rozeraie. Il est plus difficile qu'on ne pense de garder rancune à un camarade qu'on voit du matin au soir, et de se tenir à chaque instant sur le qui-vive. La haine n'est point naturelle au cœur de l'homme; elle lui pèse et il s'en décharge par fatigue, plutôt qu'il ne la sacrifie par grandeur d'âme. Il oublie plus qu'il ne pardonne.

Perrier seul n'oubliait point. C'était une barre de fer que ce garçon. Il suivait avec chagrin les progrès de La Rozeraie. Son indignation éclatait souvent en mots amers ; il nous traitait de cœurs lâches; il nous reprochait de pactiser avec l'infamie. Une petite

circonstance vint mettre le comble à son exaspération.

C'était le jour de la Fête-Dieu. Vouz savez de quelle pompe les villes d'Italie entourent les cérémonies catholiques. Il était d'usage que tous les ans un détachement des élèves de l'École fût commandé pour suivre la procession. Vous imaginez sans peine si cette nécessité de service paraissait dure à mon pauvre ami. C'était au fond un pur enfantillage. Il est fort naturel que l'État, lorsqu'il professe une religion, ait aussi un culte public et en relève l'éclat par la présence de tous ses fonctionnaires. Mais on raisonne passionnément quand on est jeune, et la passion n'aide pas à bien raisonner. Perrier nous réunit en assemblée délibérante ; il nous proposa de voter une adresse au général, où nous le supplierions de nous dispenser d'un service qui répugnait à nos habitudes de libre-penser ; il se chargeait de la porter lui-même et de l'appuyer par de beaux discours.

Comme la proposition était absurde, elle fut votée d'enthousiasme. Il n'y eut qu'un seul opposant, ce fut La Rozeraie. Perrier lui contesta, en termes fort rudes, qu'il eût le droit de donner son avis sur une question qui intéressait l'École. Nous pensâmes tous qu'une querelle et une provocation allaient s'ensuivre. Mais soit réelle indifférence, soit force d'âme et parti pris, La Rozeraie se contint. Il donna ses raisons, d'un ton modeste mais très ferme ; elles nous eussent fait, deux mois auparavant, bondir d'indigna-

tion. Elles nous persuadèrent presque. Nous crûmes faire acte de tolérance en laissant le vote libre à un homme qui ne votait pas comme nous. Perrier eut beau nous représenter que c'était une première faiblesse, qui en présageait d'autres. Nous ne l'écoutâmes point. Il nous parut véritablement trop inflexible. Il avait pourtant raison en cela. Mieux vaut toujours trancher dans le vif que de prolonger une situation.

Le général nous envoya promener avec notre adresse. Il nous dit que le métier de soldat serait trop amusant si l'on n'avait qu'à se battre ; qu'un militaire devait aller où on lui commandait, à la procession comme à la mort. On s'en rapporta au sort pour choisir ceux qui seraient de corvée. La Rozeraie tomba le premier, moi après lui, Perrier fut exempt. J'étais de fort mauvaise humeur, et le croyais ravi de n'en avoir pas les mêmes raisons que moi. Aussi ne fus-je pas médiocrement étonné quand, la veille de la Fête-Dieu, il me demanda comme une faveur de lui céder ma place. Il avait un air fort penaud en me présentant sa requête, je le regardai dans le blanc des yeux.

— Tu veux faire une scène en public à La Rozeraie, lui dis-je sévèrement ; tu veux lui chercher querelle devant tout le monde. Cela est mal, très mal. Je ne prêterai point les mains à cette folie. Le sort m'a désigné pour suivre le bon Dieu ; je le suivrai, et tu te tiendras tranquille.

— Tu te trompes; je n'ai aucun mauvais dessein contre La Rozeraie; je ne songe guère à lui en ce moment.

— Tu ne me feras pourtant pas accroire que tu vas là par plaisir.

— C'est par plaisir.

— Allons donc !

— Tiens ! lis, me dit-il.

Et il me tendit une petite lettre qu'il tira de son sein. Le papier était parfumé, et couvert de fines pattes de mouche où l'on reconnaissait aisément la main d'une femme.

« Mon ami, disait la lettre, je suis bien heureuse; il se présente une occasion de nous voir. Nous allons tous à Turin pour le jour de la Fête-Dieu. J'espère que vous serez à la procession sous ce joli uniforme qui vous va si bien. Quand le cortège passera à l'angle de la place Neuve, levez les yeux sur les marches du reposoir, vous y verrez une amie qui vous a donné tout son cœur, et vous aime le plus tendrement du monde. Elle priera Dieu pour vous de toutes ses forces ; elle pense que vous vous unirez avec elle dans une même intention, et que vous ne voudrez point lui causer de la peine en faisant le méchant, comme il vous arrive quelquefois, vous qui êtes si noble et si bon. J'ai mis un baiser sur cette lettre; mais il n'est pas pour vous, ingrat, si je ne dois pas vous voir.

Ma mère, qui vient de lire mon petit billet, vous fait mille compliments.

JEANNE, »

— Je comprends, lui dis-je après avoir lu. Eh bien! et ces beaux principes, nous les oublions donc pour aujourd'hui, monsieur le philosophe?

— Eh! que veux-tu? me dit-il; ces gens-là nous tiennent par les femmes. Nous les battons sur le terrain du raisonnement et ils ne s'en moquent pas moins de nous. Ils savent bien qu'un jour ou l'autre nous serons pris. On est amoureux, on courbe la tête, on passe sous le joug. La femme devient mère; en dépit que vous en ayez, ils baptisent vos enfants, ils leur administrent la confession, la communion, et tous leurs sacrements du diable. Vous vous taisez pour avoir la paix dans le ménage et voilà comme les erreurs se perpétuent. Je suis un sot, je le sais; aide-moi du moins à ne pas être ridicule. Feins pour demain une forte migraine; je suis ton meilleur ami, je prendrai ta place et personne ne pourra gloser. »

J'y consentis aisément, et le jour même, après la cérémonie, il vint me raconter ses impressions. Il était dans le ravissement.

— Ah! mon ami, qu'elle était belle!

— La procession?

— Eh non! mauvais plaisant; Jeanne tout habillée de blanc, agenouillée et regardant le ciel

avec des yeux qui vous feraient croire au paradis. Elle chantait avec ses compagnes un de ces absurdes cantiques de sacristie qui sont la honte de l'esprit humain. Quelle voix, mon ami! aussi pure que son cœur, aussi fraîche que son visage. Elle m'a fait de la tête un petit signe affectueux qui m'a ravi de joie!

— Et La Rozeraie!

— Ma foi! j'ai marché à côté de lui toute la journée et je ne l'ai pas vu. Il fallait que je fusse bien en train d'être heureux, car sa présence n'a pu gâter mon plaisir.

On lisait le lendemain dans le journal officiel de Turin une magnifique description de la cérémonie. C'était un fort beau morceau d'éloquence officielle, comme il y en a quelquefois, même dans vos journaux de France. Mais ce qui nous toucha plus sensiblement que toutes les belles phrases de l'écrivain, ce furent six lignes jetées à la fin de son paragraphe.

« L'Institut militaire était représenté par vingt de ses élèves. On avait été forcé de les tirer au sort parce que tous se disputaient l'honneur de donner à la religion ce témoignage public de leur bon esprit. Le major de l'École, M. Perrier, avait voulu s'adjoindre à la députation, bien qu'il n'eût pas été désigné pour en faire partie. A côté de lui marchait le fils d'une des plus vieilles et des plus glorieuses familles de notre pays, M. Albert de La Rozeraie.

Il suffit de ce fait que nous sommes heureux de constater, pour démentir les bruits qui ont couru dernièrement sur l'Institut militaire. Les prétendues dissensions qu'on disait avoir éclaté entre les élèves n'existent que dans l'imagination de ceux qui les ont inventées. Jamais l'École ne fut plus unie, jamais...., etc., etc. »

Rien n'égale la fureur dont Perrier fut enflammé à cette lecture. Il courut comme un forcené au journal y porter une réclamation. Le directeur le reçut avec mille compliments, mais refusa d'insérer sa lettre sans l'agrément du général. Le général renvoya au ministre qui ne répondit point. Bref, l'affaire traîna en longueur et ne reçut point de solution, comme il arrive à tant d'affaires en ce monde qui s'évaporent au lieu de se terminer.

Les ferments de haine s'échauffaient ainsi peu à peu; le jour n'était pas loin où ils allaient éclater avec un horrible scandale.

III

LE DUEL

Dans les deux derniers mois de l'année, le général organisa des exercices de tir, au polygone. Chaque matin, une escouade partait militairement sous les ordres d'un élève, qui jouait pour ce jour-là le rôle de lieutenant et portait la marque du grade. C'était à chacun son tour de commander. Il n'y avait qu'une punition qui pût nous priver de ce droit, et cette punition eût été très vivement sentie. Tout alla au mieux d'abord; mais bientôt nous vîmes, avec une certaine inquiétude, arriver le tour de La Rozeraie. Nous ne savions pas si son intention était d'en profiter. Ceux même qui avaient eu pour lui plus de plaintes que de blâme trouvaient exhorbitant qu'il

pût faire acte d'officier après l'engagement qu'on avait pris en son nom. Nous lui dépêchâmes un de nos camarades, qui était silencieusement resté le sien, pour savoir ce qu'il comptait faire.

— Ce que je compte faire? répondit-il négligemment; mais ce que font tous les autres. Ne suis-je pas élève de l'École au même titre qu'ils le sont eux-mêmes?

Son ami eut beau le presser, il n'en put tirer autre chose. Il lui représenta tous les dangers de cette résolution, La Rozeraie s'y tint obstinément.

Notre émotion fut grande quand nous l'apprîmes. Tous nos sentiments d'honneur, exaspérés encore par les derniers événements et chauffés par les rancunes de Perrier, s'éveillèrent à la fois et firent explosion. Quelques voix parlèrent d'en référer tout de suite au général.

— Messieurs, dit le major, nous n'avons rien à espérer de l'administration supérieure, qui ne saura jamais nettement décider une question. Nous ne l'avons que trop mise déjà dans nos affaires d'intérieur. C'est à nous de les faire nous-mêmes. Laissez-moi agir à ma guise; je veux essayer d'abord des moyens de conciliation; s'ils ne réussissent pas, je vous convoquerai ce soir en assemblée générale, et nous aviserons aux mesures à prendre.

Nous reçûmes, en effet, le soir même une circulaire de convocation. Nous nous rendîmes tous à la salle ordinaire des délibérations. La Rozeraie seul en

avait été exclu. Il régnait dans la salle une animation extraordinaire. Tous les esprits frémissaient d'attente, comme on voit un frisson courir sur les blés à l'approche d'un orage. Perrier ouvrit la séance :

— Messieurs, nous dit-il, je vais d'abord vous donner communication de deux lettres, dont il faut que vous preniez connaissance. La première est celle que j'ai adressée ce matin au sieur La Rozeraie.

« MONSIEUR,

C'est demain votre tour de lieutenance ; je vous rappelle les engagements qui ont été pris en votre nom par Monsieur votre père. Je vous invite donc à être malade ou à vous faire donner une punition pour ce jour-là. Vous nous épargnerez à tous un scandale dont les suites seraient fâcheuses.

Je vous salue.

Signé : PERRIER, major. »

— Vous voyez, ajouta-t-il après avoir lu, qu'on ne peut être ni plus poli ni plus doux.

— Non, non, crièrent quelques voix.

— Voici sa réponse ; permettez-moi de vous la lire aussi :

« MONSIEUR ET CHER CAMARADE,

Je suis élève de l'Institut militaire comme vous ; j'y ai les mêmes devoirs ; j'ai droit aux mêmes pré-

rogatives. Il est très vrai qu'il y a eu entre mes camarades et moi un déplorable malentendu ; mais je suis étonné que le souvenir en subsiste encore. Le domestique qui m'avait accusé sans aucune preuve a été mis à la porte ; je n'ai quitté un moment l'École que par condescendance, pour ne pas irriter vainement des susceptibilités honorables. J'y suis rentré avec l'agrément du général ; j'y ai repris une place qui était la mienne ; je prétends m'y maintenir, et je n'en pourrai être chassé que par la force.

Signé : « ALBERT DE LA ROZERAIE. »

Cette lettre, si nette et si hautaine, tomba sur l'assemblée comme une étincelle sur un baril de poudre. Ce fut une explosion de cris indignés. Les séances d'un parlement furieux contre le ministère ne peuvent donner qu'une faible idée du tumulte qui suivit cette lecture. Nous avions tous vingt ans, nous étions fanatiques d'honneur et de vertu ; la colère de chacun s'accroissait de l'émotion de tous ; il y eut cinq minutes d'un épouvantable désordre où il ne fut possible d'entendre que quelques mots épars et sans suite. Perrier eut grand'peine à rétablir le calme.

— Messieurs, nous dit-il, vous reconnaissez tous qu'il est impossible de laisser un La Rozeraïe déshonorer le costume et les fonctions d'officier ?

— Oui, oui, crièrent quatre-vingts voix en même temps.

— Vous êtes décidés, si demain il se présente

pour commander l'escouade, à ne pas lui obéir, quoi que puisse ordonner le général ?

— Oui, oui.

— C'est bien, messieurs, je soumettrai votre résolution à M. de La Rozeraie. Et s'il passe outre, que les suites de son obstination retombent sur sa tête.

La lettre fut écrite séance tenante, et chacun se retira dans sa cellule. Je ne pus fermer l'œil. Le tumulte de la séance roulait encore dans ma tête; j'étais en proie à mille pensées diverses qui toutes étaient douloureuses. — Et si La Rozeraie, me disais-je, était moins coupable que nous ne le supposons ? — Les excuses m'arrivaient en foule. Je me levai et m'en allai chez Henri ; je le trouvai debout.

— Toi aussi, lui dis-je, tu penses à cette malheureuse affaire ?

— Moi ! c'est bien assez d'en être importuné le jour. Ce La Rozeraie est un misérable ; n'en parlons plus. J'ai le cœur dans la joie ; tiens, regarde, mon ami, ce que je viens de recevoir.

Il tira de sa poche un étui à cigares où son chiffre avait été brodé.

— Devine d'où cela me vient ?

— Parbleu ! il ne faut pas être grand clerc pour deviner.

— Oui, mon ami, cet étui me vient d'elle. Ses jolies mains ont tracé ce chiffre, ses lèvres l'ont

baisé. — Et il baisa l'étui avec transport. — Et vois comme elle est bonne! Je sais qu'elle ne peut souffrir la fumée de tabac; je lui avais offert de renoncer à cette habitude qui lui déplaisait. — « Non, mon ami, me répondit-elle, je ne veux pas que vous me fassiez le sacrifice d'un seul de vos plaisirs. J'aimerai la fumée du tabac puisque vous l'aimez ». — Peut-on être plus gentille, et, pour me rassurer mieux mieux encore, elle m'envoie ce cadeau, et avec une lettre; ah! mon ami quelle lettre ! quatre lignes seulement, mais pleines de sentiment et de grâce. Elle me dit de compter les points de sa broderie; que dans chacun il y a une pensée, et que toutes ont été pour moi. Mais cela tourné! tourné... tu vas voir de quelle façon.

Et il me lut sa lettre, et il la relut tout bas pour lui tout seul, et baisa le papier, et il se mit à danser par la chambre comme s'il extravaguait. Je voulus me retirer.

— Non, reste, me dit-il, ta présence me fait du bien. Elle m'aide à supporter ma joie. Je ne croyais pas qu'on pût être aussi follement heureux.

Il me fit asseoir, me conta longuement ses projets d'avenir, et versa tout son cœur dans le mien. Il n'avait pas d'ambition pour lui-même, mais il devait en avoir pour Jeanne; il fallait bien qu'il rendît glorieux un nom qu'elle voulait bien porter. Un ingénieur était fait pour arriver à tout dans un siècle industriel; il construirait des chemins de fer; il per-

fectionnerait cette invention nouvelle, que la France n'avait pas encore adoptée, mais qui déjà donnait de si beaux résultats en Angleterre. Il arriverait à la fortune ; Jeanne pourrait jouir de cette large aisance qui allait si bien à ses goûts délicats et à son bon cœur. Il l'établirait dans une petite maison de campagne qu'elle avait un jour devant lui trouvée charmante. C'était une villa cachée dans un massif de gros lauriers roses, un vrai nid d'amoureux. Je viendrais y passer avec eux la belle saison ; il y aurait une chambre pour moi dans une aile de la maison. Je montrerais l'exercice aux enfants. Ces pauvres enfants ! leur avenir nous occupa fort ; je voulais qu'ils fussent tous deux garçons et militaires. Henri désirait au moins une fille ; il songeait à Jeanne. Ce fut une conversation délicieuse, pleine de gaieté douce et gonflée d'espoir. Le matin nous retrouva causant encore. Nous vîmes la lumière de notre lampe pâlir insensiblement ; le bord de l'horizon se colora d'une large bande de feu, d'où le soleil s'élança resplendissant. Un roulement de tambour annonça l'heure du réveil.

— Allons ! dis-je à mon ami, voici le moment terrible.

— Quel moment ?

— Eh ! mais, La Rozeraie ?...

— C'est juste, je l'avais oublié. Quelle sotte affaire !

Nous nous habillâmes à la hâte, et descendîmes

dans la cour. Tous nos camarades y étaient déjà réunis, en tenue d'exercice. On lisait sur toutes les figures le feu sombre d'une implacable résolution.

Nous nous mîmes en rang, doutant encore que La Rozeraie vînt, mais nous lançant des regards d'intelligence et d'encouragement. Il y eut comme un soubresaut électrique quand nous aperçûmes de loin La Rozeraie qui venait à nous d'un pas rapide. Mais personne ne dit mot; on attendait avec un frémissement intérieur.

Je ne sais pas ce que La Rozeraie sentait au fond de l'âme. Je crois, à vrai dire, qu'il ne devait pas être à son aise. Mais il n'en paraissait rien sur sa physionomie. Un visage de bronze et des yeux farouches. Le seul signe d'émotion qu'il fût possible de remarquer en lui, c'était un certain relâchement de la lèvre inférieure qui pendait avec un tremblement convulsif. Cette particularité ne me frappa guère en ce moment; mais elle m'est revenue en mémoire, parce que je l'ai observée sur un soldat condamné à mort, que je fus chargé de conduire au supplice.

Il s'arrêta au front de l'escouade, et d'une voix pleine, assurée, il jeta le mot du commandement : « En avant! marche ! » Personne ne bougea. Il regarda alors de tous les côtés; il semblait chercher le surveillant qui présidait tous les matins au départ. Le surveillant, prévenu par-dessous main de ce qui allait se passer, n'avait voulu ni autoriser par sa

présence un acte d'indiscipline, ni arrêter ce qu'il regardait comme un acte de justice ; il avait disparu. La Rozeraie était seul en face de nous.

Il s'approcha du premier rang.

— Est-ce que vous n'avez pas entendu ?

— Parfaitement, monsieur.

— Pourquoi donc n'obéissez-vous pas? Ne reconnaissez-vous plus cette épaulette ?

— Cette épaulette ! s'écria Perrier dans un transport d'indignation. Vous osez parler d'épaulette, vous qui vous en êtes rendu indigne par un faux serment ! vous qui n'étiez rentré parmi nous qu'à la condition de ne plus la souiller jamais ?

Aux premiers mots, La Rozeraie avait fait un bond en arrière, et tiré à demi son épée. Il était fort pâle et nous regardait d'un air de défi.

— Mes amis, continua Perrier, devons-nous souffrir que cet homme porte plus longtemps des insignes qu'il déshonore ?

— Non ! non ! crièrent toutes les voix.

— Au nom de l'École, au nom de l'honneur militaire, je demande que le sieur La Rozeraie subisse ici même la peine de la dégradation.

La Rozeraie tira vivement son épée et tomba en garde. Mais tous les élèves se précipitèrent sur lui en tumulte. Les uns lui prirent les bras, d'autres le saisirent à bras-le-corps, et le tinrent immobile. On lui enleva son épée, qu'on brisa sur la muraille, on lui arracha son épaulette, qui fut jetée au loin.

Pendant qu'on le traitait ainsi, son visage était effrayant à voir. Ses yeux lançaient des éclairs, la bave lui coulait des lèvres, il poussait des cris rauques et inarticulés. Des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres : « Misérables! lâches! trente contre un. » — Tous ses traits contractés et grimaçants exprimaient la fureur arrivée à son paroxysme.

Pour moi, je ne pris point part à cette exécution. Vous le dirai-je? je tremblais de tous mes membres. J'avais perdu la tête. C'est que, voyez-vous, pour tout homme qui a eu l'honneur de porter l'habit militaire, la dégradation est mille fois pire que la mort. Le spectacle même ne s'en peut supporter sans frémissement ; et je songeais en moi-même que c'était nous qui, de notre autorité privée, l'infligions à l'un de nos camarades. Et si nous nous étions trompés ! s'il n'était point coupable! Je ne puis vous dire le torrent de pensées qui me traversa l'esprit durant les quelques secondes que dura l'affaire. Les moindres incidents de cette longue histoire se présentèrent à mon souvenir dans une succession si rapide qu'il me sembla les embrasser tous à la fois d'un coup d'œil.

L'activité de l'esprit est centuplée dans ces moments de surexcitation morale. Je m'enfonçais les poings dans les yeux, courant au hasard sans savoir ce que je faisais. Depuis ce temps, j'ai vu plus d'une fois la mort de bien près ; je ne me rappelle pas avoir éprouvé une émotion aussi vive.

Le tumulte effroyable qui se faisait dans la cour attira le général commandant l'École. Aussitôt qu'on le vit paraître, toutes les mains lâchèrent La Rozeraie. Il s'élança, tout pâle et en désordre, s'arrêta à deux pas du général et parut faire un effort pour parler. Mais la fureur l'étouffait : il ne put articuler un mot. Le général, fort troublé lui-même, lui fit signe de sortir et de monter à sa chambre.

— Eh bien! major, me direz-vous ce que tout cela signifie?

— Vous le voyez, mon général, nous venons de faire ce que vous eussiez fait vous-même à notre âge et à notre place. Jamais vous n'auriez souffert qu'un voleur et un parjure portât la même épaulette que vous.

— Sans doute, sans doute, balbutia le général, évidemment fort embarrassé. Mais les moyens violents... la discipline... il aurait mieux valu... Rentrez dans vos quartiers, messieurs. Il faudra que je fasse au ministre mon rapport de cette affaire. C'est lui qui décidera.

Nous rentrâmes dans nos salles, et nous y fûmes consignés par ordre supérieur. C'était le lendemain jour de sortie ; on nous retint à l'École, On espérait amortir dans la ville le premier éclat de cet esclandre. Mais les nouvelles ne peuvent jamais si bien être tenues sous clef qu'elles ne trouvent quelque fissure par où s'échapper dehors. L'his-

toire fit en moins d'une heure le tour de Turin, qui ne s'entretint d'autre chose pendant huit jours. Au premier moment, tout le monde nous donna raison. Il était difficile, en effet, d'imaginer que cent jeunes gens, qui devaient tous avoir du cœur, se fussent entendus pour déshonorer, sans motif sérieux, un camarade innocent.

Mais il se fit durant toute une semaine un travail souterrain pour égarer l'opinion publique. La famille de La Rozeraie et les prêtres, qui la protégeaient, s'en allèrent partout présentant l'affaire sous un faux jour. Il s'agissait de deux chemises; quelle apparence qu'un jeune homme dans la position de La Rozeraie se fît voleur pour si peu de chose? On avait pris ce prétexte.

Les élèves poursuivaient sur ce malheureux jeune homme ses opinions royalistes et la piété dont il avait toujours fait profession. Nous étions tous des impies et des jacobins. Un journal religieux insinua tout doucement cette calomnie dans un article fort habilement fait et avec beaucoup de mesure. Il dit qu'il s'était passé à l'École une scène regrettable, dont le public s'était fort ému à juste titre ; qu'après informations prises, elle avait paru moins grave qu'on ne l'avait supposé d'abord. C'était la suite d'un de ces dissentiments politiques et religieux, comme il en éclate souvent parmi des jeunes gens qui ont la tête chaude et la langue prompte. Mais la paix avait été bien vite rétablie

par les énergiques précautions du général, et l'on ne doutait pas que les élèves, revenus à de meilleurs sentiments, n'eussent déjà reconnu la faute où les avaient entraînés des opinions qu'on s'abstenait de qualifier pour ne pas renouveler les désordres.

Nous lûmes cet article avec un transport de colère ; nous voulions tous aller couper les oreilles au rédacteur. Toutes les têtes étaient si montées qu'il paraissait impossible qu'à notre première sortie il n'y eût pas trois ou quatre duels. Le général vint au milieu de nous ; il paraissait fort abattu.

— Du calme, mes amis, nous dit-il, du calme. Cette malheureuse affaire m'a vieilli de dix ans. Soyez sûrs que justice sera faite. Le ministre le veut ; et moi, croyez-vous que je ne le veuille pas aussi ? Eh ! grand Dieu ! il y va de mon honneur, de l'honneur de l'École que je commande.—Ah ! monsieur Perrier, vous avez été bien imprudent !

— Imprudent ! s'écria Henri.

— Je ne vous blâme pas ; le mal est fait. Et puis vous êtes jeune ! il faut comprendre et excuser les vivacités de la jeunesse. Cela partait d'un bon sentiment ; oui, le sentiment était bon. Je ne vous en estime que davantage pour l'avoir eu. Vous avez du sang dans les veines. Mais nous sommes tous dans un terrible embarras ; quelle affaire, quelle déplorable affaire !

Le général se promenait, tout en parlant ainsi : il semblait plutôt s'entretenir avec lui-même que

nous adresser la parole. Nous le regardions avec une sorte de compassion respectueuse, car il avait vraiment l'air fort malheureux et se frappait le front de ses mains par un geste désespéré.

— Messieurs, reprit-il, j'aurais le droit de vous imposer ma volonté, car je suis votre général. Mais j'aime mieux n'agir avec vous que par voie de persuasion et de prière. Je vous en conjure : n'envenimez point encore par des mots ou des actes imprudents une situation déjà si douloureuse. M. le ministre a nommé une commission pour examiner la conduite de M. La Rozeraie. Promettez-moi d'attendre sa décision en silence et de la recevoir avec respect. Abstenez-vous de toute provocation, fuyez toute occasion de duel jusqu'au jour où un jugement motivé supprimera naturellement les sujets de dispute. Je pense avec un violent chagrin que l'un de vous pourrait être blessé ou même tué pour cette querelle que je n'ai pas su prévenir. Son sang retomberait sur ma tête. Vous ne voudrez point mettre un aussi cruel remords dans les derniers jours qui me restent à vivre. Vous serez sages, promettez-le-moi.

Nous promîmes tout ce qu'on nous demandait, et le général nous renvoya, ne gardant auprès de lui que Perrier.

— J'ai à vous parler en particulier, lui dit-il. Deux personnes fort honorables de la ville se sont présentées à l'École de la part de M. de La Rozeraie :

elles viennent vous demander raison. J'ai refusé pour vous.

— Mais, général...., s'écria Perrier.

— J'ai refusé, reprit le général avec plus de force. Il faut, avant de se résoudre à un parti, attendre le jugement de la commission. Si M. de La Rozeraie est déclaré coupable, vous ne devez point vous battre avec un homme qui a forfait à l'honneur militaire. S'il est reconnu innocent, nous verrons alors ce que peuvent exiger les circonstances.

La commission procéda à son enquête avec un évident parti pris de bienveillance pour La Rozeraie. On nous interrogea tous, plutôt pour la forme que par amour de la vérité. Perrier dut déposer aussi. Sa déposition eût été accablante s'il eût conté la scène dont il avait été, bien malgré lui, le témoin. Il ne le fit pas.

— Peut-être ai-je eu tort, m'a-t-il avoué plus tard. J'aurais dû dire tout ce que je savais, puisque je parlais devant la justice et sous la foi du serment. Mais il me répugnait horriblement de porter devant un tribunal les confidences faites par l'accusé lui-même, de violer la confiance qu'il avait mise en moi et la parole que je lui avais donnée.

J'ai toujours pensé, pour moi, qu'il avait eu de se taire une autre raison plus secrète, qu'il ne m'a point révélée par pudeur. Faire condamner La Rozeraie, c'était fuir un duel et se donner aux yeux des

juges un faux-semblant de poltronnerie. Vous comprenez que cette idée eût été insupportable, même à un moins brave cœur que mon ami Perrier. Il aima mieux protéger de son silence un malheureux qu'il savait coupable.

L'enquête ne dura guère : on nous lut à haute voix le rapport fait par le président de la commission. Il était fort modéré et donnait pleinement raison à La Rozeraie, tout en ménageant, comme il fallait, les honorables susceptibilités de l'École. On reconnaissait que notre colère avait été juste quoique un peu prompte ; ou nous louait même d'avoir gardé un sentiment si vif des exigences de l'honneur militaire ; mais on était heureux de publier que nous nous étions laissé emporter par un premier mouvement, et que nous avions cru sans réflexion à des torts imaginaires.

Tous les arguments qu'on pouvait faire valoir en faveur de La Rozeraie avaient été groupés avec beaucoup d'art. Son faux serment était encore ce qu'il y avait de plus difficile à expliquer. Le rapporteur s'en tira très habilement. Il dit que La Rozeraie avait pu emprunter ces chemises sans en parler à personne, comme cela arrivait journellement à l'École entre camarades ; qu'il avait donc été en droit de repousser avec énergie une accusation de vol, et qu'on ne pouvait lui savoir mauvais gré d'avoir juré, sur son honneur de soldat, qu'il n'avait pas commis une action infâme, puisqu'en effet il ne

l'avait pas commise. Il invitait les élèves à oublier des préventions qui n'avaient point de fondement et à ne point compromettre l'École par des querelles rétrospectives.

Nous écoutâmes cette lecture avec un visage morne. Nous n'avions rien à répondre aux arguments de la commission; et cependant une révolte intérieure grondait sourdement au fond de nos âmes. Le général ajouta quelques mots à la lecture du rapport; il dit que, pour lui, il croyait l'affaire entièrement terminée, et que jamais il ne permettrait à personne de revenir sur un passé qu'il fallait couvrir d'un éternel oubli.

Mais les mots ne sont que des mots. Il était trop clair que La Rozeraie ne pouvait reparaître à l'École sans avoir lavé dans le sang l'outrage qu'il avait subi. Perrier reçut le lendemain, en grand secret, la visite de ses deux témoins : l'un était journaliste, l'autre banquier; tous deux fort honnêtes gens et réputés pour tels. Ils exposèrent avec une parfaite courtoisie de langage les griefs de leur commettant et en demandèrent satisfaction. Il ne pouvait être question d'excuses. Perrier n'en eût jamais voulu faire, et il est bien probable que La Rozeraie n'en eût point accepté. Deux heures après, le duel était arrangé pour le lendemain, sept heures du matin. Il était convenu qu'on se battrait à l'épée. C'était moi qui devais être le témoin de mon pauvre ami, avec un de ses cousins qui demeurait en ville.

Je le conduisis à la salle d'armes; je fus épouvanté de sa maladresse. Je ne lui en témoignai rien, pour ne pas troubler son courage. Je lui recommandai seulement de tenir le bras toujours allongé : c'est le conseil que donnent tous les maîtres d'armes à ceux qui vont se battre sans savoir manier une épée. Je passai une cruelle après-midi, et une nuit plus cruelle encore. Je me livrais aux réflexions les plus tristes. J'avais voulu demeurer avec Henri, dans sa chambre, afin de le distraire. Il m'avait renvoyé, en me priant d'être chez lui à quatre heures du matin.

Je le trouvai debout; les yeux un peu brûlés par la veille, car il ne s'était pas mis au lit, mais fort calme et l'air presque gai. Il me montra plusieurs lettres qu'il avait passé la nuit à écrire, et me les donna toutes cachetées.

— En cas de malheur, me dit-il en souriant.

— Quelle folie! m'écriai-je; chasse donc ces idées noires.

— Je n'en ai point, mon ami; mais il faut toujours prendre ses précautions. Il est temps, partons.

— Nous serons de trois heures en avance.

— Non; des chevaux nous attendent. J'ai mon idée ; tu viendras avec moi.

J'eus bien vite compris son idée; le pauvre garçon avant de se battre voulait aller revoir les fenêtres de la maison où dormait sa mère. Nous sortîmes de la chambre à petit bruit. Il avait été convenu entre nous que l'affaire serait tenue secrète

et je n'en avais pour moi parlé à personne. Mais tous nos camarades l'avaient deviné à nos airs mystérieux, à nos allures insolites. A mesure que nous passions devant chaque cellule, nous entendions une voix qui nous criait tout bas : « Bonjour, mes amis ; bonne chance ! » Quelquefois un bras se tendait à travers la porte entrebâillée, et Perrier recevait une de ces poignées de main cordiales où le cœur exprime tout ce que la langue est forcée de taire. Ces silencieux témoignages d'intérêt, qui nous arrivaient ainsi l'un après l'autre et dans l'ombre, nous émurent plus vivement que n'aurait fait une tumultueuse et bruyante manifestation. Nous sentîmes que nous emportions dans ce combat les vœux de l'École tout entière.

Il eût été facile d'arrêter notre sortie ; toutes nos précautions pour tromper la surveillance des gardiens eussent été aisément déjouées. Mais je crois que le général, qui ne voulait point autoriser un duel, avait senti qu'il ne pouvait l'empêcher. lui suffisait qu'en cas d'accident grave sa responsabilité fût à couvert. Deux chevaux de selle nous attendaient dehors tout bridés ; nous sautâmes dessus, et partîmes au galop. Perrier respira bruyamment.

— Le bon air ! s'écria-t-il, et la jolie promenade ! Vois comme toute la plaine est enveloppée par le matin d'un brouillard de vapeur lumineuse. Il fait en vérité bon vivre !

Nous ralentîmes le pas de nos chevaux, et nous nous mîmes à causer. Je ne sais comment se fit la chose, mais nous dîmes mille folies. Je n'étais pourtant guère en train de rire, et ce n'était pas le moment. Mais je ne pouvais tenir aux saillies qui échappaient à mon compagnon de route. Un paysan qui s'en allait aux champs, la faux sur son épaule, entendant nos éclats de rire, nous dit d'un ton de bonne humeur :

— Riez, mes enfants ; il faut bien que jeunesse se passe. Vous ne rirez pas de si bon cœur quand vous aurez mon âge.

Au moment où nous arrivions devant la maison de madame Perrier, nous en vîmes sortir Gertrude. C'était une vieille domestique qui avait été la nourrice de Henri. Elle poussa un cri de surprise en nous voyant. Henri mit un doigt sur ses lèvres.

— Ma mère dort-elle ? lui dit-il.

— Oui, mais ne la réveillez pas. Elle est bien malade, allez. J'ai passé la nuit près d'elle ; elle vient de s'endormir au matin. Je l'ai laissée un instant pour me rafraîchir les yeux à l'air du matin.

— C'est bien, attends-moi deux minutes. Je ne la réveillerai pas.

Il monta lestement par un petit escalier de service. J'expliquai à Gertrude que nous faisions une promenade matinale par ordre du général

commandant l'École, mais que nous n'avions pas le temps de rester.

— C'est dommage, me dit Gertrude ; ça lui aurait fait du bien d'embrasser son fils. La pauvre chère femme est fort affaiblie. Monsieur n'a pas voulu qu'on prévînt M. Henri, pour ne pas troubler ses études, tant qu'il n'y aurait pas de danger.

Quand Perrier revint, il était fort pâle et avait l'air soucieux. Avant de monter à cheval, il se jeta dans les bras de Gertrude, la pressa avec force :

— Tu la soigneras bien, n'est-ce pas ? lui dit-il. Tu me le promets.

— Mais oui, dit la bonne femme, un peu étonnée de ce transport.

— C'est à toi que je la confie, c'est à toi, entends-tu ? Tiens ! tu l'embrasseras encore pour moi.

Et il l'embrassa sur les deux joues en la congédiant.

— Attends-moi là, me dit-il, en me montrant un bouquet d'arbres qui était proche. Je reviens dans un quart d'heure.

— Oh ! mais non, lui dis-je. Je sais où tu veux aller. Je ne te quitte pas ; tu te mettrais en retard.

— Eh bien ! soit ; viens. Il faut que je la revoie ; elle se lève de bonne heure.

Et nous piquâmes des deux. La maison dor-

mait encore ; il n'y avait qu'une croisée ouverte ; c'était celle de Jeanne. Nous la vîmes bientôt qui se mit à sa fenêtre, et s'appuya sur le balcon. Elle était en peignoir blanc du matin. Elle ne pouvait nous apercevoir, car nous étions protégés par l'angle d'un mur. Mais nous la voyions en plein. Elle s'amusa à répandre des graines sur le rebord de sa croisée, en poussant de petits cris d'appel. Aussitôt des nuées d'oiseaux accoururent à tire d'aile. Ils volaient en tourbillonnant autour de sa tête, se perchaient sur son épaule, et venaient becqueter les graines de mil dans sa main, et jusque sur ses lèvres, qu'elle leur présentait en riant. Le soleil qui émergeait d'un arbre frappa en ce moment sur sa fenêtre, et parut l'incommoder ; elle ferma un des côtés de sa persienne, et nous ne vîmes plus rien.

Perrier restait en contemplation devant cette persienne verte, comme ne pouvant en arracher ni sa pensée, ni ses regards.

— Allons ! lui dis-je, voilà l'heure. Nous n'avons que juste le temps ; il faut que nous allions en ville prendre ton cousin ; partons d'ici.

Il tressaillit à ma voix ; on eût dit qu'il sortait d'un profond sommeil. Il envoya des baisers passionnés du côté de la fenêtre.

— Tu as raison, me dit-il, allons-nous-en, mais passons devant chez elle, que je l'aperçoive encore une fois.

Nous sautâmes à cheval et partîmes au trot. Le bruit de nos deux chevaux qui trottaient en cadence sur la terre dure et sonore attira de nouveau la jeune fille à sa croisée. Nous étions déjà loin. Comme elle était gênée, pour voir, par les rayons du soleil, elle mit sa main en forme d'auvent sur ses yeux, et regarda. Elle fit un geste de surprise, détacha vivement une branche verte à une fleur qui croissait sur le balcon, et se mit à l'agiter. Mon camarade n'y put tenir. Il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et vola plutôt qu'il ne courut à la fenêtre. Je les vis tous deux qui échangaient des signes d'intelligence. Jeanne se pencha en dehors, laissant prendre sa main ; Perrier se dressa en pied sur ses étriers, et put la lui baiser. Comme cette scène se prolongeait plus que je n'aurais voulu, je tirai mon mouchoir et le secouai en l'air.

Perrier comprit ce signe; il revint en toute hâte, et nous fîmes le reste de la route sans nous dire un seul mot. Nous arrivâmes encore les premiers sur le terrain, et j'en fus bien aise. Quelques minutes après, La Rozeraie parut avec ses témoins. Il s'était chargé d'apporter les épées. On les mesura ; les deux adversaires se dépouillèrent silencieusement de leurs habits, et on les mit en présence.

J'étais fort ému, moins que vous ne pourriez croire. L'âme ramasse toutes ses forces pour ces

grandes circonstances, et se tend comme un arc violemment bandé. L'attente d'ailleurs ne fut pas longue : mon pauvre Perrier, qui ne savait rien de l'escrime, attaqua comme un fou ; ce fut lui qui vint se jeter sur l'épée de La Rozeraie dont la lame disparut dans sa poitrine. Il poussa un profond soupir et tomba. Je m'élançai vers lui, et vis son œil qui devenait trouble. Le chirurgien s'approcha, tâta la blessure et secoua la tête d'un air triste. La Rozeraie salua, et se retira accompagné de ses deux témoins. Tout cela prit moins de temps que je n'en mets à le raconter.

Nous portâmes le corps dans une voiture, afin de le ramener à l'École. J'étais comme hébété de douleur et d'étonnement ; mais la nécessité de veiller à ces derniers soins me secouait de ma stupeur, et m'empêchait de sentir l'étendue de notre perte. Je donnais des ordres et m'occupais moi-même de tous les petits détails avec une activité fébrile, sans trop me rendre compte de ce que je faisais. J'allais comme dans un rêve.

Tous les élèves de l'Institut savaient déjà la nouvelle quand nous y arrivâmes. Ils nous attendaient, en proie à un chagrin morne. La vue du corps, que l'on transporta sur un lit, fit éclater la douleur qui s'était contenue jusqu'alors. Ce furent dans toute l'École des cris de rage et des sanglots. Il semblait que chacun eût comme moi perdu un ami intime. Tant qu'on n'avait pas connu la funeste

issue de ce duel, on avait trouvé tout simple que La Rozeraie voulût se battre. Le désespoir se tourna en fureur contre lui lorsqu'on apprit la mort de son adversaire.

Bien des années se sont passées depuis ce jour ; il m'est encore présent comme si c'était hier. Nous étions tous dans la cour, par groupes et pêle-mêle, causant tous ensemble avec animation, nous rappelant les vertus de Perrier, et comme il était bon, aimant, et quelle longue et belle carrière s'ouvrait devant lui. On mettait en comparaison la vie de La Rozeraie. On se racontait, pour la millième fois, tous les détails de son histoire ; on lui donnait tous les torts ; on s'échauffait à sa propre parole. Il semblait presque que La Rozeraie eût commis un assassinat :

— Cela ne se passera pas ainsi, disait-on ; il faut que Perrier soit vengé. Nous nous battrons aussi, et nous verrons bien !

Vingt cartels furent envoyés séance tenante chez La Rozeraie ; je m'inscrivis le premier. Personne ne me contesta ce droit ; mais tous me promirent de prendre ma place si par malheur je venais à succomber. Nous nous serrions les mains ; nos yeux étaient allumés de rage et de douleur ; nous étions fous ; nous avions vingt ans.

Le général vint parmi nous et essaya de nous calmer. Mais tout en nous parlant, il se laissa gagner à notre émotion, et deux grosses larmes roulèrent

de ses yeux sur sa barbiche. Ce spectacle ne fit qu'exaspérer notre fureur.

— Voyez-vous, mon général, lui dit un des plus exaltés, que ce misérable ne reparaisse jamais au milieu de nous, nous le déchirerons, nous le mettrons en morceaux

Le général ne répondait que par monosyllabes à ces accès de désespoir. Il me prit à part :

— Vous avez un dernier devoir à remplir, me dit-il, d'un ton ferme et triste. Nul autre que vous ne peut apprendre cet affreux événement à la famille de ce pauvre Perrier. Personne n'aura encore osé l'en instruire. Il faut que vous partiez sur-le-champ. Vous trouverez dans votre cœur les mots qui consolent, vous pleurerez avec eux ; c'est encore la plus efficace des consolations. Quel chagrin pour eux! Malheureuses gens !

Et il fondit lui-même en larmes. Quand mes camarades surent de quelle triste mission j'étais chargé, ils dirent qu'il fallait que M. Perrier, en apprenant la mort de son fils, sût aussi la part que l'École prenait à sa douleur. Le major de première année écrivit une lettre, dont je ne me rappelle plus les termes, mais qui fut lue au milieu des sanglots de tout l'auditoire. Tous les élèves la signèrent l'un après l'autre. Le général, à qui nous la portâmes, y ajouta quelques lignes, la cacheta et me la remit, en me disant de la porter tout de suite.

Une partie de l'après-midi s'était passée au

milieu de ces funèbres préparatifs. Je refis la route que nous avions faite si gaiement tous deux le matin ; je marchais lentement ; je voyais avec épouvante disparaître le chemin et accourir au devant de moi la maison que j'allais remplir de deuil. J'arrivai à l'heure du dîner ; je me dis que je trouverais probablement toute la famille réunie et à table, qu'il valait mieux attendre encore un peu de temps ; j'espérais une heure plus tard rencontrer M. Perrier seul, l'instruire du coup qui le frappait, et consulter avec lui sur le moyen de l'apprendre aux autres sans leur briser le cœur.

Ces réflexions arrêtèrent ma main déjà posée sur le cordon de la sonnette. Je m'éloignai, la tête baissée. Mes pieds me portèrent sous cette allée de sapins où Perrier, un an auparavant, avait reçu les serments de Jeanne. L'allée était aussi belle, les arbres aussi verts, et la neige étincelait au loin des mêmes reflets roses. Mais que tout cela me parut triste ! Nous ne voyons la nature qu'à travers les sentiments de notre cœur, et nous l'associons toujours à nos deuils, comme à nos joies. Le rossignol chantait encore, et sans doute la même chanson que nous avions entendue déjà, une chanson d'amour. Elle me parut lugubre. Je m'assis sur le banc témoin des confidences de ces jeunes cœurs, si cruellement séparés pour toujours, et, laissant tomber ma tête dans mes deux mains, je m'abandonnai aux larmes qui filtraient toutes chaudes à travers mes doigts.

J'entendis sonner six heures.

— Allons, me dis-je, il est temps, du courage !

Je me levai et revins sur mes pas. Au bout de l'allée j'aperçus une forme d'homme et une robe de femme qui s'avançaient vers moi. Je les eus bientôt reconnus ; c'étaient M. Perrier et Jeanne. Il me passa un frisson dans le dos, et mes jambes se dérobèrent sous moi. Je fus obligé de m'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber tout de mon long.

— Eh ! vous voilà ! s'écria joyeusement M. Perrier du plus loin qu'il m'aperçut. Comment va mon fils ? Pourquoi n'est-il pas avec vous ?

J'étais sans doute fort pâle.

— Eh ! qu'avez-vous donc ? me dit-il en approchant. Vous avez la figure bouleversée. Êtes-vous indisposé ?

Je voulus répondre, mais il ne sortit de ma gorge que des sons inarticulés, et deux ruisseaux de larmes me coulèrent le long des joues.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le père, mon fils est malade ? Est-ce cela ?

Je fis de la tête signe que non.

— Pas malade ? il est... Mais répondez donc ; pour l'amour de Dieu, répondez.

Je me sentais mourir moi-même. Je tirai de ma poche la lettre que le général m'avait donnée, et la tendis à M. Perrier. Il en brisa précipitament le cachet.

— Mort, s'écria-t-il, mon fils est mort!

Jeanne poussa un cri, et tomba évanouie dans mes bras. Le désespoir et l'accablement de ces deux personnes me rendirent toute mon énergie. Le père s'était affaissé sur un banc, sanglotant tout bas. J'assis la jeune fille à côté de lui, et la fis revenir à elle. Je me plaçai entre eux deux, tenant une de leurs mains dans les miennes, et laissant à leurs cœurs le temps de se dégonfler à l'aise. Quand ils se furent rassasiés de leurs premières larmes, ils me demandèrent des détails; je les donnai aussi brièvement que je pus. M. Perrier m'interrompait de temps à autre pour s'écrier douloureusement :

— Sa mère, sa pauvre mère! Ce sera pour elle le dernier coup.

— Laissez-moi la prévenir moi-même, ajouta-t-il; ne dites rien. Elle est faible ce soir ; il vaudra mieux attendre qu'elle ait repris des forces et soit en état de résister à sa douleur.

— Je passerai la nuit près d'elle, dit la jeune fille.

— Non, non, Jeanne, vous ne sauriez pas commander à vos larmes; pas un mot non plus à Gertrude. Rentrez chez vous.

— Et les funérailles?... demanda-t-elle d'une voix tremblante, après un long silence.

— Vous n'irez pas, chère enfant.

— Je veux y aller.

M. Perrier la regarda; son œil brillait d'un feu sombre.

— Je viendrai demain vous prendre, lui dit-il, nous irons ensemble.

Il rentra dans son cabinet, et je l'y suivis; il se mit à son bureau, écrivit une lettre qu'il me remit.

— Tenez, me dit-il avec beaucoup de douceur, voici ma réponse à vos camarades. J'ai besoin d'un peu de solitude. Laissez-moi, je vous en prie; nous nous reverrons demain; adieu.

A mon retour, je trouvai toute l'École sur pied qui attendait. Il était survenu un nouvel incident qui avait porté au comble l'exaspération des élèves. Le curé qui devait officier à l'enterrement de Henri avait déclaré d'une facon très nette que les canons lui défendaient de prier Dieu pour un homme évidemment mort en état de péché mortel. On en avait référé à l'évêque, qui avait donné raison au prêtre. Le général était au désespoir de ce scandale, et vous ne sauriez imaginer jusqu'où allait la fureur des élèves de l'Institut. Tous s'en prenaient à La Rozeraie, qui était pourtant fort innocent de cette complication.

Je leur donnai la lettre, qui leur était adressée. On me cria de la lire; mais aux premiers mots je fus obligé de m'arrêter. Je n'y voyais plus. Le major prit et lut à haute voix :

« Mes amis,

L'estime que vous aviez pour mon fils et la douleur que vous me témoignez de son malheur

sont la seule consolation de l'horrible coup qui me frappe. J'ai beaucoup pleuré en lisant votre lettre; mais elle m'a fait du bien, et je vous en remercie. Mon pauvre Henri méritait bien d'être aimé comme vous l'aimiez. Vous sentez sa perte; mais vous êtes jeunes, et vous avez l'avenir pour vous. J'ai tout perdu en le perdant; il ne me reste plus qu'à mourir. A mon âge, on ne vit plus que par ses enfants; tout est fini pour moi.

» N'aggravez pas encore mon chagrin par des projets de vengeance que mon fils désapprouverait lui-même s'il pouvait vous conseiller encore. Il y a déjà eu assez de sang répandu. N'infligez pas à d'autres familles la cruelle douleur dont je suis accablé. Je pardonne de tout mon cœur à l'homme qui m'a privé de ma seule joie en ce monde. Pardonnez-lui aussi, mes amis. C'est un père au désespoir, qui vous demande cette grâce. Il aura du moins, en souffrant, le douloureux plaisir de penser qu'il souffre seul et qu'il a épargné à d'autres pères un éternel chagrin. »

Les sentiments généreux trouvent aisément accès dans des âmes jeunes et enthousiastes. Cette lettre nous désarma. Nous courûmes dire au général que nous retirions tous nos provocations; mais nous entendions qu'on sût que c'était à la mémoire de Perrier et aux sollicitations de son père que nous faisions le sacrifice d'une juste vengeance. Le général, à qui cette résolution nouvelle ôtait un grand poids de

dessus la poitrine, promit tout ce que nous voulûmes. Il nous assura de plus qu'il allait en personne renouveler ses instances près de l'évêque, et que si l'autorité ecclésiastique ne relâchait rien de sa rigueur, les obsèques n'en seraient pas moins magnifiques et dignes de l'École.

Il est vrai qu'on n'en vit jamais de plus belles par l'empressement et la douleur de la population. Toute la ville y assistait; il n'y manquait absolument que le clergé; mais je suppose que Perrier ne se souciait guère de leur présence à son convoi; et s'il avait pu leur dire ce qu'il en pensait, il les eût remerciés de ne pas l'avoir poursuivi dans la mort.

Nous marchions tous, deux à deux, derrière le corbillard. Les autorités civiles et militaires venaient ensuite, puis toute la troupe, et une foule immense de monde. Dix mille hommes pleuraient. Au premier rang, un vieillard s'avançait en chancelant, donnant le bras à une jeune fille, vêtue de noir. C'était M. Perrier. Il avait le visage défait, et il semblait que dix ans eussent passé sur sa tête dans une nuit. Jeanne attirait tous les yeux : les uns la prenaient pour la sœur, les autres pour la fiancée de Perrier. Elle cachait son visage dans son mouchoir et sanglotait à fendre le cœur.

Quand la funèbre cérémonie fut terminée, j'allai prendre par le bras M. Perrier, qui ne pouvait s'arracher du cimetière; je le mis dans une voiture avec mademoiselle Dufailly, et le ramenai chez lui. Là, un dernier et plus triste malheur peut-être nous atten-

dait. M. Perrier, dans l'excès de son trouble, n'avait point sougé à toutes les précautions nécessaires pour que sa femme n'apprît pas brusquement l'affreuse vérité. Le journal était arrivé le matin comme d'habitude; madame Perrier, pour se distraire d'une insomnie, l'avait déplié aux faits divers, et quatre lignes l'avaient instruite et de la mort de son fils, et du refus de l'évêque, que le rédacteur blâmait d'ailleurs comme une exagération de zèle. Elle était tombée pâmée sur son lit, criant : « Mon fils, mon pauvre fils! » On craignait à chaque instant qu'elle ne passât.

Ce fut une scène de désolation plus longue et plus douloureuse que celle dont j'avais été le témoin depuis deux jours. La malheureuse femme croyait son fils irrémissiblement damné.

— Ne plus jamais le revoir! disait-elle, pas même là-haut!

Elle fit venir un prêtre, et le supplia, à mains jointes, de dire une messe pour l'âme de Henri. Il se trouva que c'était un fort honnête homme, mais fanatique et d'un esprit étroit. Au lieu de consoler une femme, qui se mourait, il dit qu'il ne pouvait rien prendre sur lui, mais qu'il consulterait son évêque.

— Ah! s'écria-t-elle, je vois bien que Dieu est sans pitié.

Le délire la prit, et elle expira au matin, dans les transports du plus affreux désespoir. Le père traîna encore quelques mois; mais il ne survécut guère à son fils et à sa femme.

ÉPILOGUE

La pluie avait déjà cessé depuis longtemps quand le vieil officier acheva son histoire. Le soleil étincelait dans le ciel redevenu bleu. A peine voyait-on de loin en loin quelques morceaux de nuages, qu'emportait rapidement un vent d'est. Nous sortîmes de l'auberge; l'air était vif et gai; il s'élevait de la terre rafraîchie par l'orage ce vigoureux parfum, qui semble être comme l'odeur même de la pluie. Nous respirâmes à pleins poumons :

— Oh! la vilaine histoire! m'écriai-je; j'en suis comme étouffé. Et que devint ce La Rozeraie? car vous avez tué tous vos personnages et ne nous avez rien dit de celui-là.

— Il est mort.

— Mort aussi? diantre! vous n'avez pas le dénoûment gai.

Tout le monce se mit à rire. La beauté du ciel et l'ardeur de la marche nous avaient remis en belle humeur.

— Oui, mort! reprit le vieux militaire; je puis même ajouter qu'il ne fut pas moins regretté de ses camarades que ne l'avait pu être mon pauvre Perrier.

— Nous nous récriâmes tous ensemble.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Les premières années lui furent difficiles. Son histoire resta longtemps nouvelle au régiment. Les élèves de l'École l'avaient répandue partout où ils étaient allés, et ils avaient associé presque tout le corps des officiers à leurs rancunes. La Rozeraie n'eut point l'air de s'en apercevoir. Il vécut avec ses collègues sur un pied de réserve hautaine, jamais bien ouvert ni ce qu'on appelle bon enfant, mais accomplissant avec un zèle si ponctuel et si convaincu tous les devoirs de son état, toujours si prêt à rendre service, quoique sans puéril empressement, qu'il finit par gagner l'estime du régiment tout entier. De l'estime à l'amitié il n'y a pas loin. Le souvenir de ses aventures se perdit peu à peu; il n'y avait guère que les témoins de l'affaire, qui en eussent gardé la mémoire. Mais ils n'en disaient rien, un peu par indifférence, beaucoup aussi par crainte des querelles.

La Rozeraie ne badinait pas sur cet article. On savait qu'il n'était pas endurant, et que personne ne maniait l'épée comme lui. Il eut deux duels dans sa

première année. Il blessa un de ses adversaires et désarma l'autre. Une troisième affaire, qu'il eut deux ans après, et où il eut encore autant de bonheur que de courage, le dispensa d'en avoir jamais d'autre. Il n'entendit plus siffler à son oreille une seule allusion, et n'eut plus besoin de se tenir sur le qui-vive. Tout le monde autour de lui avait oublié Perrier ; il l'avait peut-être oublié lui-même.

Mais il faut que tout se paye en ce monde. C'est moi qui fus, sans m'en douter, l'instrument de la dernière vengeance. Le hasard fit que trois camarades et moi nous fûmes admis à permuter ; et, pour aller rejoindre notre régiment, nous dûmes passer par la ville où La Rozeraie tenait garnison. Il est d'usage, en ces sortes de circonstances, que les officiers du régiment invitent leurs camarades qui, le lendemain, leur rendent cette politesse comme ils peuvent.

Nous dînâmes donc à la même table que La Rozeraie. Ma vue parut d'abord le déconcerter et le jeter dans un grand trouble, dont il revint peu à peu. Il fut tout le temps du repas inquiet et nerveux. Tous les convives étaient à la joie, et l'on ne prit point garde à son agitation. Il me jetait à la dérobée des regards farouches quand je causais bas avec un de mes voisins. Il examinait mes camarades avec attention ; il semblait chercher à lire sur leur visage si je ne leur avais pas conté son histoire. Il buvait coup sur coup de grands verres de vin, comme pour

s'étourdir ; mais il n'en était pas plus gai. J'ai souvent remarqué qu'il fallait se défier de ceux qui ont le vin mélancolique. Il n'y a que les bons enfants dont l'ivresse soit expansive et bruyante.

Vers la fin du dîner, un des mes camarades se leva, et haussant son verre :

— Messieurs, dit-il en s'adressant à nos hôtes, je devrais porter votre santé et boire à votre cordiale réception; mais je préfère proposer un toast que vous accueillerez tous, j'en suis sûr, avec le même enthousiasme : A la liberté de l'Italie !

Tout le monde se leva en même temps; ce fut pendant une minute une mêlée de verres qui se choquaient et de cris qui se croisaient de toutes parts. Quand le silence fut rétabli et que nous nous fûmes remis à table, nous vîmes La Rozeraie debout, le verre à la main, et dont les yeux lançaient des éclairs. Il se tourna vers celui qui venait de faire le discours:

— Monsieur, lui dit-il d'une voix légèrement avinée, mais très sonore, je vous demanderai pourquoi vous avez refusé de choquer votre verre au mien. C'est ou un singulier oubli, ou une impolitesse que je ne suis pas disposé à souffrir.

Tous les officiers étaient un peu gris, et surtout celui à qui s'adressaient ces étranges paroles. Il promena ses regards avec étonnement sur toute la table, avec un air de demander ce que signifiait cette sortie.

— Ah çà ! dit-il, quel est cet *olibrius !*

Le mot ne fut pas plutôt lâché que La Rozeraie

saisit une carafe et la lança d'un geste violent. L'autre esquiva le coup, et la carafe alla se briser sur la muraille en mille morceaux. Il y eut un moment d'effroyable tumulte. On se jeta entre les deux adversaires, et, comme il faisait nuit, on remit l'affaire au lendemain matin.

Nous nous abouchâmes avec les témoins qui nous furent indiqués. Ils déclarèrent fort courtoisement que leur camarade avait eu les premiers torts, qu'il le reconnaissait lui-même, mais qu'il ne ferait d'excuses qu'après le combat. Il fut donc convenu qu'on arrêterait le duel à la première égratignure. Nous y allâmes comme à une partie de plaisir. Je savais que mon camarade était fort sur l'escrime, et je ne craignais rien pour lui.

Nous arrivâmes sur le terrain, et nous plaçâmes les deux adversaires, qui tombèrent en garde. La Rozeraie paraissait préoccupé, soucieux; il se défendait mal. A un moment du combat, il eut le malheur de jeter un regard de mon côté, se découvrit, fut frappé et tomba. Nous courûmes à lui; il fit signe qu'il voulait me parler à moi seul. On s'écarta.

— Mon compte est bon, me dit-il, j'en étais sûr. C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon duel avec Perrier. Tenez, voici une lettre que j'avais préparée hier pour qu'on vous la remît après ma mort, en cas de malheur. Prenez-la.

Je tendis la main, il me la serra avec force et ne dura pas bien longtemps après.

« Mon cher et vieux camarade, me disait-il dans sa lettre, je ne veux pas m'en aller dans l'autre monde en laissant dans celui-ci une mémoire déshonorée. Tu peux croire que j'ai souvent pensé à cette malheureuse affaire, dont les suites ont été si terribles. J'ai été coupable, cela est vrai, mais moins qu'on a bien voulu le dire, et pas de la façon qu'on a cru.

» Ai-je besoin de te dire que je n'avais pas volé tes chemises ? Tu as trente-cinq ans aujourd'hui ; tu peux juger combien cette accusation était ridicule. Je te les avais empruntées, comme nous faisions sans cesse entre nous. Mon premier tort a été de n'en pas convenir tout de suite, par pique d'amour-propre, et de soutenir ensuite mon dire, par je ne sais quel inexplicable sentiment de mauvaise honte. Tout ce qui a suivi est venu de ce premier mensonge, qui n'était au fond qu'une imprudence. Le hasard a changé en crime une malheureuse erreur.

» Je l'expie aujourd'hui. Je m'en vais là-bas demander pardon à Perrier, qui doit bien avoir aussi quelques regrets. J'étais violent et hautain ; mais il avait ses défauts, et si tu avais été major à cette époque-là, il est bien probable que nous donnerions parallèlement de grands coups d'épée aux Autrichiens, au lieu de nous faire tuer bêtement par un ami. La chose est faite ; adieu, et ne garde pas de moi un trop mauvais souvenir ; je ne le mérite pas. »

Notre vieil officier termina là son récit, et nous

raisonnâmes à perte de vue sur cette dernière lettre.

La conclusion de tout l'entretien fut qu'il ne faut jamais dans la vie se permettre le plus léger mensonge, parce qu'on ne sait jamais où il pourra conduire. Cette morale n'est pas neuve, mais elle n'en vaut pas moins, pour être aussi vieille que le monde.

Quand nous arrivâmes à Grenoble, les portes de la ville étaient fermées, car les places de guerre ont conservé du moyen âge l'excellente habitude de craindre, en pleine paix, une surprise de l'ennemi. Les Grenoblois qui sont restés chez eux peuvent dormir tranquilles; mais ceux que leurs affaires ont retenus dehors jusqu'à dix heures sont forcés de coucher à la belle étoile. Nous criâmes que nous étions d'honnêtes gens; nous fîmes passer sous la porte une médaille à l'effigie du roi Louis-Philippe, et le gardien nous ouvrit. Nous allâmes nous mettre au lit, et je rêvai duel toute la nuit. Je vous souhaite de n'en point faire autant.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

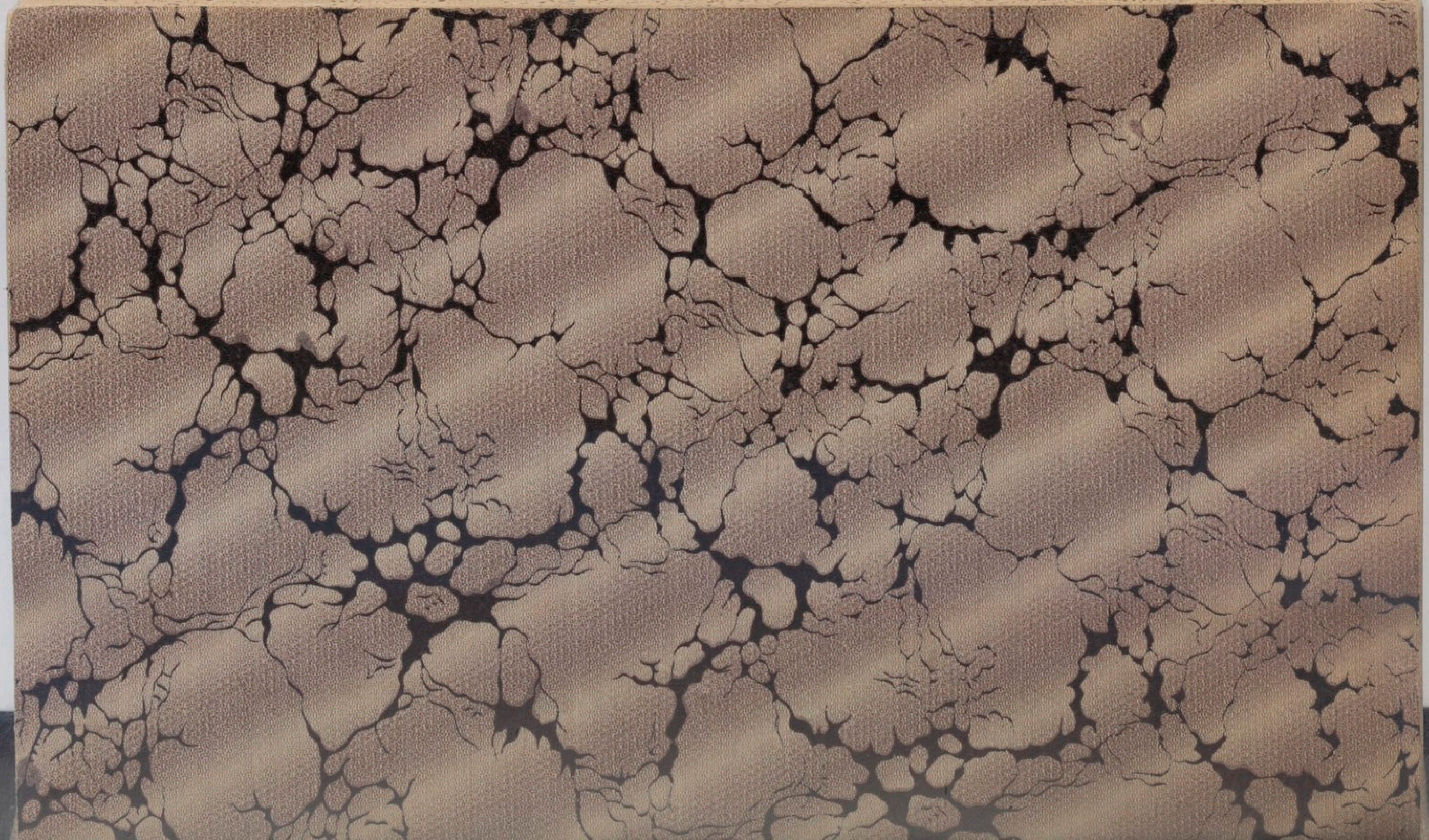
FIN

TABLE

Les misères d'un fonctionnaire chinois . . 1
Le nouveau seigneur de village. 161
Henri Perrier. 323

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 7960-2.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00728509 2